183

# MÉMOIRES

DE M^me^ LA DUCHESSE

# D'ABRANTÈS,

OU

## SOUVENIRS HISTORIQUES SUR NAPOLÉON,

LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.

**TOME DIX-HUITIÈME.**

**Bruxelles,**

LOUIS HAUMAN ET COMP^e^.

1835.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
APR 18 1974

Dc
198
A32 A22
1831
t. 18

# MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

# D'ABRANTÈS.

## CHAPITRE PREMIER.

Le sénat. — M. Bulos. — L'abbé Grégoire. — M. de Tracy. — La trahison. — La messe des morts de l'abbé Grégoire. — L'Abbaye-aux-Bois. — Les évêques de Tournay et de *Gand*. — *L'Idéologue*. — Napoléon faisant des canonniers d'une troupe de séminaristes. — Le duc de Dalberg et la cocarde blanche. — M. de Bétisy. — M. de Morfontaine. — M. Tourton. — Encore la cocarde blanche. — Le boulevard. — *Vive le roi!* — Toujours M. de Talleyrand. — L'empereur de Russie. — L'abbé Louis. — L'archevêque de Malines. — *Jupiter-Scapin*. — M. de Pradt, surnommé *Gilles-Arlequin*. — M. de Nesselrode. — M. de Larochefaucauld. — Le duc de Doudeauville. — L'honnête homme! — Les maréchaux et l'armée. — — Encore l'empereur Alexandre et *toujours* M. de Talleyrand. — Marie-Louise et son père. — La salle du conseil. — C'est le bazar où nous sommes vendus. — — L'archevêque de Malines fait un rêve (voir la brochure qu'il a écrite, et où il dit qu'il a sauvé la France!!).

J'ai donné la liste des sénateurs qui plus tard furent pairs de Louis XVIII, mais je n'ai pas

parlé de la plus forte des raisons qui les avaient décidés... C'est assez d'un souvenir amer... je ne veux pas le donner aux cœurs français qui me lisent; c'est assez, je le répète, de ce que j'ai marqué pour eux dans le livre de l'histoire de leur pays...

Je parlerai cependant de l'un d'eux en particulier, et pour faire remarquer que la restauration n'était pas toujours reconnaissante dans les services qu'on lui rendait...

M. Bulos [1], officier-supérieur et très-dévoué à la cause impériale, fut trouver, quelques jours après la déchéance, l'abbé Grégoire, et lui dit qu'il lui paraissait étonnant que *lui* surtout eût donné sa voix pour un événement qui ramenait des gens que lui-même avait proscrits. L'abbé Grégoire disait son bréviaire dans ce moment... Il marmotta un ou deux mots, et puis il se remit à prier, montrant à M. Bulos des journaux qui étaient sur son bureau et qui parlaient de toute cette affaire... Il continua ses patenôtres, et puis, venant à lui :

— Eh bien, dit-il, voilà de grandes choses!...

M. Bulos fit un mouvement de tête qui voulait beaucoup dire... mais ne répondit rien.

— Vous me blâmez! dit Grégoire.

— Oui certes, dit enfin M. Bulos... Je vous blâme d'avoir ainsi renversé un monument élevé

1 Frère du directeur de la *Revue des deux Mondes*.

sur les décombres d'un vieil édifice que vous-même aviez renversé, et dans lesquels aujourd'hui vous allez chercher de mauvais gravois pour construire sans but et sans motif.

— Eh bien oui! dit Grégoire... c'est vrai, je le confesse, j'ai contribué à la chute de cet homme; mais savez-vous depuis quelle époque j'y travaille, moi?... Depuis 1807!... Oui, depuis ce temps son acte de déchéance, celui-là même qui vient de servir à présent... eh bien, cet acte était minuté dans mon secrétaire! nous en avons fait le brouillon avec M. de Tracy.

Et voilà cependant l'homme auquel les Bourbons ont refusé une messe de *Requiem* [1]!...

L'empereur ne l'avait pas assez ménagé. Il aurait dû, avec cet esprit plein de sagacité et de raisonnement qui le distinguait, juger cet homme, tout à la fois dangereux comme prêtre et comme révolutionnaire. En général Napoléon n'a pas été assez observateur des dangers qui pouvaient le menacer... Toujours occupé à ressaisir sa puissance lorsqu'il la sentit échapper, il ne fit aucune attention à ce qui menaçait cette même puissance. C'est ainsi que le clergé, sans cesse maltraité par lui, est devenu son ennemi personnel, et qu'il cessa de s'en occuper après lui avoir infligé des corrections aussi rudes qu'humiliantes. L'abbé

[1] J'étais alors à l'Abbaye-aux-Bois, nous avions été prévenues qu'on voulait brûler le couvent.

Grégoire, qu'il n'appelait que *l'Idéologue*, ainsi que M. de Tracy, ne lui pardonnait pas ses moqueries qu'il connaissait fort bien, et sa vengeance mûrissait en secret... C'est également ainsi que les évêques de Tournay et de Gand, enlevés lors du concile de Paris, laissèrent leur diocèse dans un état de vacance, objet d'un trouble que toute la puissance de Napoléon ne pouvait faire cesser. Le chapitre de Gand se divisa... celui de Tournay disparut en entier... Le chapitre de Gand continuant à être turbulent, que fit-on?... Cent séminaristes furent enlevés et envoyés à Wesel pour y servir dans l'artillerie!!... Et quelques jours après ce scandale vraiment inouï, les diacres et les sous-diacres qui avaient été exemptés du service militaire, furent traités de même et condamnés à rejoindre différens corps [1].

C'était une mesure doublement maladroite et qui bien sûrement n'est pas sortie de la pensée de l'empereur. Comment n'aurait-il pas vu l'inconvénient de blesser autant de familles dans ce qu'elles avaient de plus cher, et cela, chez un peuple éminemment religieux, et notre ennemi, car enfin la Belgique l'était, quoi qu'on en ait dit.

J'ai mis cette circonstance parce que dans le moment où nous sommes arrivés, tout ce qui est relatif aux intérêts qui ont décidé la chose,

1 Ceci eut lieu en 1812 et 1813.

est grave et intéressant... Je parlerai tout à l'heure d'un autre fait également relatif à la défense de Paris et qui est fort peu connu. Maintenant nous allons poursuivre le cours des événemens.

Les alliés entrèrent donc dans Paris. Le duc de Raguse se retira sur Essone avec les généraux Souham, Compans, et plusieurs autres que je retrouverai tout à l'heure aussi quand il en sera temps, et qu'il faut considérer comme les vrais motifs de l'affaire terrible de Marmont.

Pour faire la relation détaillée de cette journée du 31 mars, si importante dans l'histoire de la France, je dirai que ce même jour, quoique la capitulation fût signée depuis deux heures après minuit, et que par conséquent les Bourbons eussent été proclamés dès le point du jour par leur parti si l'assentiment des puissances alliées eût été positif, à onze heures du matin rien n'annonçait encore même par un signe que la révolution fût faite dans ce sens. Ce ne fut que vers midi que quelques cocardes blanches et des drapeaux blancs se firent voir sur la place Louis XV... Ces signes étaient portés par trente ou quarante personnes à cheval qui agitaient ces drapeaux en criant : Vive le roi ! vive les Bourbons !!... Mais le peuple était morne et silencieux et ne disait rien. Ceci est un fait. On sait comme il est facile de faire du mouvement en faisant crier vingt

personnes au milieu d'un carrefour..... L'archevêque de Malines nous a raconté lui-même que ce jour du 31 mars, *quelque désir qu'il eût de voir la chute de Napoléon*, il n'entendait et ne voyait rien qui pût faire présumer le retour de l'ancienne dynastie. Ce fut M. le duc de Dalberg qui le premier étant à une fenêtre de l'hôtel de M. de Talleyrand, où se fabriquaient toutes les affaires de la pauvre France ce jour-là, s'écria :

— On prend la cocarde blanche !...

Alors une partie des personnes qui se trouvaient chez M. de Talleyrand se précipitèrent sur la place même *pour voir*, dit l'une d'elles, *quel était ce mouvement*... c'était un groupe qui se dirigeait vers le boulevard de la Madeleine... En passant par la rue Royale, les cris devinrent plus vifs et les fenêtres s'ouvrirent ; des cocardes blanches furent jetées, et les femmes agitèrent des mouchoirs blancs... M. de Bétisy se donnait un mouvement extraordinaire. Il allait partout, et demandait des cris à tous ceux qui passaient. Il donnait rendez-vous pour le soir chez M. de Morfontaine, qui fut dans cette journée une personne excessivement influente par les effets, non-seulement de sa fortune, que depuis long-temps il prodiguait pour une cause à laquelle, au reste, il était toujours demeuré fidèle, mais par les soins qu'il se donna dans cette journée du 31, ainsi que tout ce qui l'entourait. J'aurai à parler sur lui et sur sa mort, qui fut toujours un sinistre

mystère, et qui peut-être pourrait avoir maintenant un jour qui l'éclairerait.

Ce groupe, tel que je viens de le décrire, était donc sur le boulevard lorsqu'il rencontra M. Tourton, officier-général de la garde nationale, qui était à cheval avec un aide-de-camp de l'empereur de Russie... Tous deux furent arrêtés par le groupe, qui continuait à crier : Vive le roi !... vive les Bourbons !... M. Tourton leur dit qu'il ne pouvait leur donner la protection qu'ils lui demandaient en ce moment, parce qu'il lui fallait prendre des ordres de ses supérieurs, et l'aide-de-camp de l'empereur de Russie parut fort embarrassé... Ces messieurs continuèrent leur chemin (ils allaient à la barrière de Belleville), et le groupe demeura où il était. Le fait est que tout ce mouvement était on ne peut pas plus partiel; et si un escadron de la garde impériale avait seulement traversé Paris, tout eût été dissipé à l'instant même... La marche du groupe n'a pas dépassé le boulevard Montmartre, dans cette matinée du 31 mars.

Ce fut alors que les souverains alliés entrèrent dans Paris. A mesure qu'ils avançaient dans la ville, la manifestation pour les Bourbons devenait plus positive ; soit que la crainte de Napoléon eût jusque là comprimé le vrai sentiment, ou que tout simplement le penchant à reconnaître le soleil levant et à abandonner le soleil couchant, se fit ici reconnaître comme toujours... Mais une autre

légère circonstance influa sur cette grande affaire d'une manière très-singulière. Les troupes alliées portaient toutes au bras une écharpe blanche; elles la portaient comme un signe de victoire, mais pas du tout comme un signe de royalisme pour la France. La plupart des gens qui regardaient le crurent... Les royalistes, qui savaient fort bien la vérité de la chose, se donnèrent bien garde de ne pas profiter de cet avantage, et ils s'écrièrent que Louis XVIII était reconnu par l'empereur de Russie et l'empereur d'Autriche lui-même... que M. le prince Schwartzemberg portait l'écharpe blanche, et que le roi serait ici le lendemain.

Voilà ce que criaient plusieurs personnes du haut de leur tête sur les boulevards et dans les Champs-Élysées, où l'empereur Alexandre se rendit d'abord pour voir défiler ses troupes et établir l'ordre... On me l'a dit, car je déclare ici que je ne suis pas sortie de ma maison ce jour-là, et que je n'ai pas été au-devant des cosaques *pour crier : Vive l'empereur de Russie*... comme des Français n'ont pas rougi de le faire, et cependant j'avais été exilée par Napoléon, du moins je le croyais !!!

Mais une chose *positive*, c'est que nulle parole n'avait été donnée de la part des alliés.... Sans doute l'empereur Alexandre avait une opinion plus ou moins favorable pour les Bourbons; je crois même qu'elle l'était tout-à-fait... mais que

cette opinion dût se manifester à l'instant, voilà ce que je ne crois pas. Un fait assez à l'appui de la préférence que l'empereur Alexandre accordait à la cause royale, c'est le choix qu'il fit de la maison de M. de Talleyrand, connu pour l'ennemi de Napoléon... je ne dirai pas qu'il l'était pour l'ami des Bourbons, car je serais stupide de le dire et de le croire ; mais enfin il les servait ce jour-là pour accabler l'autre... C'est donc chez lui que l'arsenal *fourbissait* des armes pour frapper l'empereur... Que Dieu pardonne à M. de Talleyrand le mal qu'il fit à la France... Au reste il a bien des comptes à régler avec lui ; un de plus ou de moins ne l'a pas effrayé.

Ce fut à cinq heures du soir que l'empereur Alexandre se dirigea vers l'hôtel de M. de Talleyrand... Il était en conseil alors avec M. de Pradt, qui, après avoir baisé la main impériale qui le combla de faveurs pendant quinze ans, vint aussi donner le coup de pied de l'âne au lion abattu... et puis vint M. le duc de Dalberg... Celui-là est impardonnable dans sa haine, parce qu'il n'avait RIEN à reprocher à Napoléon, qui toujours fut pour lui et tous les siens une source de biens, d'honneurs et de grâces. L'ingratitude portée à ce degré révolte doublement, et il faut être plus du monde que je n'en suis pour comprendre même son existence [1]...

[1] Il est une politique mondaine qui consacre une injustice dès qu'elle est avantageuse. (BAYLE.)

L'empereur de Russie était à pied... Il descendit de cheval après avoir vu défiler ses troupes, et vint ainsi chez M. de Talleyrand... Il fut reçu par le maître de la maison d'abord, ayant pour aide des cérémonies M. de Pradt, d'un côté, et le baron abbé Louis, de l'autre... Tous deux étaient friands de ministère, et postulaient déjà en s'humiliant devant le vainqueur afin de partager les dépouilles du vaincu... M. de Talleyrand ne pensa pas que tous ces gens-là étaient de sa robe... sans cela il eût évité peut-être *au moins* l'archevêque de Malines.

Pour être véridique, je dois dire cependant qu'avant l'arrivée de l'empereur de Russie, M. de Nesselrode était demeuré enfermé avec lui pendant deux heures, et je crois bien que ce qui fut *discuté* plus tard dans le conseil fut *arrêté* alors entre eux... L'empereur de Russie était-il d'accord! voilà par exemple ce que je ne sais pas...

Dès le même jour, l'archevêque de Malines racontait à tout le monde que le roi de Prusse *lui avait souri,* que le prince de Schwartzemberg *l'avait salué,* que M. de Nesselrode *lui avait parlé!*... C'étaient, comme on le voit, des faveurs en effet bien grandes, de la part de gens qui pouvaient ne pas penser à lui!... Quel degré d'oubli de soi-même!... et voilà l'homme qui ose appeler Napoléon, *Jupiter-Scapin!*... quel nom alors lui sera donné à lui-même?

Ce fut dans le trajet que fit l'empereur de

Russie, pour atteindre la maison de M. de Talleyrand, qu'il fut abordé par M. le vicomte Sosthènes de Larochefoucauld, qui lui demanda de rendre à la France ses princes légitimes. Cette démarche de M. le vicomte de Larochefoucauld est aussi honorable que la couduite des autres est infâme... Jamais M. de Larochefoucauld n'a servi Napoléon en aucune manière[1], ni à l'armée, ni dans sa maison d'honneur. Ses sentimens, toujours dans la même direction, n'ont eu qu'un objet. Le jour où il arbora la cocarde blanche il ne fit que manifester une affection que depuis long-temps son père et tous les siens lui avaient inculquée, et que du reste ils ne cachaient pas... Rien n'est à blâmer, tout est au contraire à louer... La seule chose qui m'a fait de la peine dans cette démarche, c'est la demande instante d'abattre la colonne... M. de Larochefoucauld devait y voir la gloire de la France. Du reste, la réponse de l'empereur Alexandre fut extraordinairement circonspecte... Il accueillit M. de Larochefoucauld, mais il ne donna aucune espérance, et même une sorte de refus pouvait être deviné.

La cause de cette irrésolution venait d'un motif

[1] M. le duc de Doudeauville, l'un des hommes les plus respectables que je connaisse, père de M. de Larochefoucauld, fut plusieurs fois sollicité ainsi que son fils d'entrer dans la maison de l'empereur : ils refusèrent toujours.

que l'on ne connaissait pas alors à Paris... L'empereur de Russie ne voyait pas du tout que la nation partageât l'enthousiasme de quelques centaines de personnes que M. de Talleyrand lui présentait comme le royaume. A l'affaire qui avait eu lieu récemment à Fère Champenoise, les Russes avaient vu quelques milliers d'hommes se battre et se faire couper en morceaux plutôt que de céder à l'ennemi, et ces hommes étaient enlevés à la charrue seulement depuis quelques jours. Que ferait donc l'armée ?... que feraient donc les maréchaux... les généraux ?... Cette pensée occupait profondément l'empereur Alexandre ;... je le tiens d'une source dont je ne puis douter. C'est ici que M. de Talleyrand fut utile à la restauration, car il est de fait que, entre lui et M. de Nesselrode, tout fut minuté d'avance, et on le fit adopter ensuite à l'empereur Alexandre, en lui présentant à l'appui de ce qu'on disait la défection du corps de Marmont... Marmont, le frère d'armes, l'aide-de-camp, l'ami de cœur qui restait à Napoléon après la chute de Junot, de Lannes, de Duroc, de Bessières... celui-là l'abandonnait!... La France ne voulait donc plus de lui !... Une autre coïncidence fâcheuse fut la séparation qui eut lieu par le fait de Marie-Louise et de son père!!....

Quoi qu'il en soit, l'empereur de Russie résistait assez fortement, au dire même de M. l'archevêque de Malines, à toutes les raisons que lui donnait M. de Talleyrand.

— Quels moyens emploierez-vous? demanda l'empereur Alexandre.

— Les autorités constituées, répondit avec assurance M. de Talleyrand.

L'empereur parut étonné.

— Quelles autorités? toutes sont dispersées...

— Je demande pardon à Votre Majesté... le sénat est en nombre suffisant (ce n'était pas vrai), et le corps-législatif aussi. Le sénat une fois prononcé, la France suivra sa volonté [1]...

L'empereur parut encore hésiter.

— Votre Majesté veut-elle entendre deux témoins qui confirmeront mon assertion?

Et M. de Talleyrand fit entrer M. le baron *abbé* Louis et l'archevêque de Malines... C'est à ces deux hommes que l'empereur de Russie s'en est rapporté pour établir son opinion sur l'état de la France! En vérité, je commence à le croire, son parti était pris d'avance....

M. de Talleyrand introduisit donc ses *deux témoins* dans la salle où notre sort se discutait... car le conseil se tint immédiatement. Ce conseil était composé de MM. le duc de Dalberg, Nesselrode, Pozzo di Borgo, prince de Schwartzemberg, prince de Lichteinstein, M. de Talleyrand, le

[1] Cette parole de M. de Talleyrand est une condamnation terrible pour le sénat. Ainsi donc si le sénat avait résisté aux ordres arbitraires de Napoléon, il eût été secondé par la France.

baron Louis et l'archevêque des Malines, le roi de Prusse et l'empereur Alexandre... Tous étaint rangés à droite et à gauche du grand meuble qui est au milieu de la chambre. L'empereur Alexandre était debout, allant et marchant sans s'arrêter ; il paraissait fort occupé du grand intérêt qu'il traitait.... Il parla long-temps sur les malheurs de la guerre, et finit par conclure que Napoléon ayant mérité la déchéance d'un pouvoir dont il abusait, *il fallait laisser la France se donner de nouveaux souverains et l'aider dans cette grande affaire* en lui prêtant assistance contre quelques personnes qui pourraient vouloir maintenir un ordre de choses qu'il fallait abattre entièrement... Il se tourna, après avoir parlé, vers le roi de Prusse et le prince de Schwartzemberg qui représentait l'empereur d'Autriche, et leur demanda si c'était leur avis... Ils répondirent tous deux affirmativement... L'empereur Alexandre reprit alors son discours avec émotion... et dit plusieurs paroles vraiment belles et généreuses. Il faut convenir que la première fois il fut grand et admirable : c'est justice de le reconnaître.

Mais une chose curieuse, c'est la conduite de l'archevêque de Malines... Je ne le peindrai qu'avec les couleurs de sa propre palette.

— Quand l'empereur me demanda mon avis, dit-il en racontant cette scène vraiment curieuse par le rôle qu'il y jouait, *j'éclatai* en m'écriant que nous étions tous royalistes !... Que la France

*entière* l'était comme nous !... Que nous n'avions gardé le silence qu'à cause du congrès de Châtillon (c'est-à-dire par peur)..... et enfin mille belles choses semblables.

Oui, ce fut ainsi que cela se passa... Je n'ajoute ni n'invente... Le fait fut mis dans les journaux, mais pas du tout avec ces détails... dont je garantis la vérité.

Vint ensuite la convocation du sénat, le 1er avril... la déchéance de Napoléon, et tout ce qui suivit ce grand événement...

## CHAPITRE II.

Adhésion du corps-législatif à l'acte de déchéance. — Mailhe le conventionnel. — Quelle classe d'hommes accueillit les Bourbons. — Napoléon et ses maréchaux à Fontainebleau. — Conspiration. — Nouveau Romulus montant au ciel. — Un cœur de coton. — Quels étaient les conspirateurs. — SIGNATURE!!! — Propositions faites aux puissances. — Par qui présentées. — Berthier. — Prétextes mal déguisés. — Départ. — IL NE REVINT PAS! — Le duc de Raguse à Essone. — La ressemblance. — La députation. — Sorte de mystification. — Entretiens sur le suicide. — Précautions. — Acide prussique. — Volonté de Dieu.

Ce fut le 2 avril que l'acte de déchéance fut prononcé, et le 3 avril le débris incomplet du corps législatif adhéra à la déchéance. Tout s'écroulait avec une rapidité effrayante! Il y avait comme un souffle de Dieu sur le pouvoir qui tombait en s'effaçant! c'était affreux!...

L'empereur Napoléon, en recevant l'acte du sénat, montra ce qu'il était plus que jamais il ne le fit connaître. Les hommes qui ont osé le juger sur cette page de sa vie n'ont pas seulement com-

pris cette immense nature, et leur voix misérable a pu s'élever contre lui... Il y a dans notre façon d'agir certaines parties qui, en vérité, font rougir lorsqu'on y pense ensuite de sang-froid, et qu'on revoit des temps écoulés qui nous apparaissent comme autant de fantômes... Parmi les acteurs qui élèvent le plus la voix contre ce drame qui déroule ses pages avec une terrifiante régularité, on voit un homme qui fut l'un des plus acharnés à la perte de Louis XVI, le conventionnel Mailhe... Il se met dans cette légion de serviteurs de la nation, parmi les hommes qui parlent aujourd'hui au nom du bien public, et qui, pendant vingt ans, l'ont caché dans les replis de leur âme, les uns par lâcheté, les autres par une insouciance qu'ils osent appeler prudence... des noms qui rappellent 93 et ses saturnales; des noms que, pendant tout son règne, Napoléon proscrivit comme tachés de sang, surgissent de toutes parts, en 1814, et viennent saluer le drapeau blanc..... Cette assurance impudente est, ce me semble, la plus forte preuve de la faiblesse des Bourbons... Ils la comprenaient, les malheureux, et ces cris de joie étaient une insulte à leur retour. Comment comprendre autrement la réunion des mêmes hommes qui servirent la démence populaire, la fureur démagogique, la tyrannie oligarchique et le despotisme impérial?... C'est cependant ce que nous vîmes en 1814!... Voilà les hommes que les Bourbons accueillirent!... tant il est vrai que tout appui est

bon pour le pouvoir qui s'étaie autrement que sur ses propres forces !... En donnant pour ainsi dire la main à des hommes qu'il devait proscrire, le gouvernement royal a fait une faute immense ; il a redonné une existence à un corps privé de vie ou du moins frappé de léthargie par la main de Napoléon. Il savait comme on gouverne la France, celui-là... Comment s'est fait 1830?... avec les élémens remis en vigueur en 1814... c'est au moins mon opinion, et je suis d'autant plus fondée à la conserver, que les événemens la confirment chaque jour.

Napoléon, retiré à Fontainebleau, était là avec Berthier, Maret, Caulaincourt, Bertrand, et la plus grande partie des maréchaux. Cette page de l'histoire de l'empereur est peut-être sans exemple dans celle des siècles... On voit les révolutions du sérail, celle du prétoire, du Bas-Empire ; on voit les assassinats de la Russie ; on voit encore les couronnes sanglantes de l'Inde être données par les chefs de l'armée ou par de vils eunuques.... mais RIEN, RIEN dans les pages de l'histoire ne donne la pensée de ce qui s'est passé à Fontainebleau pendant les jours et surtout les nuits que le héros, abandonné de la fortune, y passa au milieu de ceux qu'il croyait ses amis !!! Un voile épais fut alors jeté sur les événemens ; ceux qui les provoquèrent avaient trop de honte de leur bassesse pour ne pas la cacher au monde.

Napoléon, maîtrisé par la rapidité des circonstances, n'eut pas le temps de les signaler à l'horreur publique, et la restauration, qui, sans les avoir commandés, les avait au moins autorisés, en partageant leur honte partagea leur volonté de mystère... Tout fut donc inconnu pour les masses, et peu de monde apprit alors que Napoléon avait été voué à la mort dans une conspiration extrêmement nombreuse, les jours qui précédèrent son abdication, et formée par les principaux chefs de l'armée.

— Mais, dit l'un d'eux dans le conseil ou plutôt le sabbat que ces démons d'enfer tenaient entre eux, que ferons-nous de lui?... Il y a ici deux ou trois séides qui, comme Antoine [1], pourraient bien porter sa robe sanglante au peuple et nous faire jouer le rôle de Cassius et de Brutus. Je n'ai pas envie de voir brûler ma maison et d'être mis en fuite.

— Eh bien! dit un autre, il ne faut laisser aucune trace!... Il sera monté au ciel... comme Romulus!...

Les autres applaudirent... Alors commença le plus horrible entretien... il est hors de la force humaine d'en rapporter les détails... La mort de l'empereur fut proposée, discutée pendant

[1] Ils voulaient parler du duc de Bassano, de Caulaincourt, de Bertrand, et de quelques autres dans les classes moins élevées.

une heure avec le sang-froid d'un sauvage de l'Inde armé du tomawack, et cherchant le plus sûr moyen d'enlever adroitement la chevelure de sa victime !...

— Et Berthier ? dit un autre. Tous levèrent les épaules.

— Il le saura quand la chose sera faite. Mais jusque là... silence... Berthier n'est rien du tout. Il a un cœur de coton et une tête de vent.

Tous se mirent à rire, *un seul excepté*. — Mais, dit celui qui avait porté la parole le premier, il faut enfin terminer. L'empereur de Russie s'impatiente; nous sommes avancés dans le mois d'avril, et rien n'est fait; aujourd'hui, pour la dernière fois, il faut lui parler de son abdication, il faut qu'il la signe définitivement.... ou bien...

Un geste horrible suivit cette parole.

Napoléon fut averti de ces réunions mystérieuses et terribles où son existence était ainsi agitée par des hommes qui lui devaient la leur !... Qu'il se fût mis seulement à sa fenêtre, qu'il eût dit pendant la parade à sa vieille garde :

— Mes enfans... on veut m'assassiner... Et cinq minutes après, quelques lambeaux sanglans eussent été les seuls restes de ceux qui le menaçaient... Il ne le fit pas, et voilà cet homme qu'on accusait dans ce même temps d'être sanguinaire !... tyran !... C'est une honte de plus sur nous.

Oui, la vie de Napoléon fut menacée par les mêmes hommes comblés par lui de biens et

d'honneurs, de faveurs, illustrant leur lignage, leur donnant un éclat échappé de son auréole et les accablant sous des bienfaits que jamais leur cœur ne reçut. Cette partie de sa vie est peut-être la plus terrible à rappeler au souvenir de qui l'a aimé comme moi... Combien il dut souffrir !... Non, les tourmens de Sainte-Hélène ont dû pâlir devant le moment où lui mettant une plume dans la main un homme osa lui dire :

— Signez... si vous voulez vivre !...

Si cette dernière parole ne fut pas articulée, le regard, le geste, l'inflexion de la voix a dit plus encore que la bouche ne pouvait faire entendre !...

Il signa!!! et avec ce renoncement à nous il signa le malheur de la France, du moins le vois-je ainsi. Ce fut donc alors qu'il proposa son abdication, mais en faveur de son fils. Cette proposition peut-être eût été acceptée sans M. de Talleyrand et ses agens; car, malgré la vanité de l'archevêque de Malines, qui le porte toujours à se croire un acteur fort important, dans la grande représentation, il n'était pas autre chose qu'une de ces grandes utilités qui arrivent sur la scène pour dire : *Monsieur, c'est une lettre.* Tout *infime* qu'il était, au reste, il fut très-nuisible, et Napoléon put juger, mais trop tard, du tort qu'il eut de ne pas écraser tout-à-fait les serpens qu'il avait éloignés de lui.

L'empereur de Russie voulut connaître l'esprit

de l'armée avant de prendre une dernière résolution. Alors Napoléon choisit le maréchal Macdonald, le maréchal Lefebvre, le maréchal Oudinot, le duc de Vicence, le maréchal Ney et le duc de Bassano [1] pour porter à l'empereur Alexandre les propositions qu'il faisait aux puissances alliées... Quelques temps avant il s'était passé une scène dont le souvenir me force presque à de la haine contre l'homme qu'elle concerne presque entièrement : c'est Berthier !... Il était avec l'empereur, et il balbutia une excuse pour le quitter dans ce moment; mais il avait, disait-il, des papiers importans pour l'empereur lui-même à mettre à couvert, et qui nécessitaient sa présence à Paris.

Tandis qu'il parlait, l'empereur le regardait avec une surprise douloureuse que l'autre ne vit ou ne voulut pas voir...

— Berthier, lui dit Napoléon en lui prenant la main, Berthier ! vous voyez comme j'ai besoin de consolation !... combien j'ai surtout besoin d'être entouré par mes vrais amis !

Il appuya sur ce mot... Berthier ne répondait pas... Napoléon continua :

— Vous reviendrez demain, n'est-ce pas, Berthier ?...

— Certainement, sire, répondit le prince de Neufchâtel !...

[1] Ils ne furent pas tous ensemble auprès d'Alexandre, mais ils communiquaient journellement.

Et il sortit du cabinet de l'empereur, la tête déjà pliée sous le poids d'une trahison, lui!... Berthier!.....

Après son départ, l'empereur fut long-temps sans parler... Le duc de Bassano respectait ce silence de tristesse et cherchait à s'identifier avec son maître malheureux, bien plus qu'aux jours de ses triomphes... Lui aussi suivait de l'œil cet homme accablé sous le poids des immenses faveurs qu'il n'avait payées par aucune des actions qui faisaient au moins acquitter les autres...

Napoléon le suivit long-temps des yeux; son regard était profondément triste... il le ramena ensuite vers le parquet, qu'il fixa pendant plusieurs minutes... On voyait passer sur son front les ombres des grandes pensées qui se heurtaient dans cette âme souffrante... Enfin, il alla vers le duc de Bassano, et posant la main sur son bras, il le lui serra avec force :

— Maret, lui dit-il, il ne reviendra pas!... Et il tomba accablé dans un fauteuil!... Lorsque je me retrace tous les détails de cette scène si courte dans ses apparens détails, et si profonde, si grande dans la vie de l'âme d'un homme, la mienne est bouleversée!... Il me faut pleurer pour ne pas trop souffrir!... Alors je me trouve bien grande... car il me semble que j'aurais préféré la mort à une telle conduite...

Et en effet, Berthier ne revint pas!!...

Je parlerai de sa mort en même temps que de

celle de M. de Morfontaine... toutes deux ont un singulier mystère autour de leur agonie inconnue... toutes deux pourraient avoir la même cause que celle du général Quesnel!...

Le duc de Raguse avait laissé son corps d'armée sous le commandement du général Souham; le corps d'armée était aux environs d'Essone; le maréchal Marmont, incertain sur ce qu'il avait à faire, hésitait encore... La convention qui, le 5 avril, fut conclue à Chevilly entre lui et le prince de Schwartzemberg, l'avait été précédemment, puis démentie... Mais une chose bien impardonnable au duc de Raguse, ce fut d'avoir envoyé la copie de l'acte de déchéance de l'empereur, qui n'était pas encore connue de l'armée... et par les paroles qui accompagnaient cet envoi, il était facile de juger ses intentions.

— Sommes-nous donc au temps où les Romains faisaient et défaisaient l'empire dans une séance du Forum? dit le général Lucotte.

Alors le général Souham jugea que si l'empereur revenait au pouvoir, ils en avaient déjà trop fait pour reculer et qu'ils seraient perdus, et résolut, en l'absence du duc de Raguse, d'agir comme il le fit en effet. Il dit aux troupes qu'on allait à l'ennemi... A peine cette parole fut-elle prononcée, que les soldats coururent aux armes comme des forcenés et partirent avec joie; mais à mesure qu'ils avançaient ils ne voyaient pas l'ennemi... Enfin, arrivés dans les environs de

Versailles ils virent qu'on les avait trompés ; ils s'élevèrent alors avec furie contre leurs généraux, qui furent au moment d'être sacrifiés à la colère du soldat. Les cris de *vive l'empereur !* retentissaient comme le tonnerre... Un chef de bataillon qui ressemblait étonnamment à l'empereur et qui en raison de cette ressemblance s'habillait comme lui, vint à passer dans le même moment; il fut aussitôt enlevé dans les bras des premiers soldats qui l'aperçurent et porté en triomphe avec une sorte de délire et aux cris forcenés de *vive l'empereur !... mort aux étrangers !... mort aux Prussiens !... mort aux Russes !...* Cette nouvelle parvint à Paris presque aussitôt, mais pas assez vite pour éclairer l'empereur Alexandre ! Mais voulait-il l'être?... c'est un labyrinthe dont on ne peut sortir. Cependant je crois qu'il était de bonne foi en arrivant à Paris...

Le détail de l'arrivée des maréchaux de France chez l'empereur de Russie est un fait raconté dans tant d'ouvrages, que je juge inutile de le rapporter encore ici... je dirai seulement que le nombre de maréchaux étant complet, l'empereur voulut y mettre le maréchal Macdonald, et il dit au duc de Bassano :

— Je veux y joindre le duc de Tarente ; il ne m'aime pas, mais c'est un honnête homme, et par cela même sa voix aura plus de poids auprès de l'empereur de Russie qu'aucune autre ; écrivez-lui, Maret.

— Et puis après avoir réfléchi un moment... Mais ce pauvre Marmont! il sera affligé que je ne le mette pas dans cette députation !... Écoutez, Maret, il faut l'y laisser... Mettez-y Macdonald, mais laissez-y Marmont...

Je ne sais si le duc de Raguse connaît ce détail; s'il l'ignore, je crois qu'il est fait pour l'affliger.

Les maréchaux vinrent donc à Paris après avoir eu avec Napoléon une longue conférence; mais il est faux que le maréchal Lefebvre l'ait traité *avec dureté*, comme quelque journaux l'ont dit dans le temps. Le maréchal Lefebvre était tellement dévoué à Napoléon dans les derniers momens de son pouvoir, que c'était lui qui devait faire éclater l'insurrection de Paris pour la défense... Je raconterai cela tout à l'heure... Ce fut le maréchal Ney qui lui parla avec le plus de rudesse et même comme si déjà il fut descendu du trône et prêt à monter *dans cette cage* qu'on lui destina plus tard...

Ils partirent donc; s'arrêtèrent à Petit-Bourg chez le prince de Wurtemberg pour y prendre d'autre sauf-conduits... Déjà commençaient les humiliations; mais enfin nous étions vaincus!... Le maréchal Marmont ne descendit pas de voiture, ce qui fut trouvé étrange, et ce qui l'était en effet... Arrivés à Paris, ils furent chez l'empereur de Russie... Là encore le maréchal Marmont donna une marque singulière d'agitation... c'est qu'il souffrait... car il n'était pas traître... non...

il ne l'était pas.. Il ne le fut jamais... il est malheureux!... Mais qu'il doit l'être s'il connaît la portée du mal qu'il nous a fait !

Les maréchaux entrèrent chez l'empereur de Russie ; Marmont n'entra pas avec eux !... Cependant il ignorait encore ce qu'avait fait Souham... ou bien le savait-il déjà ? voilà qui est presque impossible à résoudre...

L'empereur Alexandre écouta les maréchaux avec attention... Sans doute son parti était pris. Cependant, je le répète, il ne voulait pas, au moins en apparence, forcer la nation... Le parti de la concession faite à Napoléon II par son père, était d'abord un des trois partis proposés au conseil, et que M. de Talleyrand était parvenu à faire rejeter ; mais entouré de l'assentiment de l'armée il devenait bien autrement fort et redoutable en l'opposant à un parti dont les couleurs n'étaient plus les nôtres, ainsi que les sympathies.

L'empereur de Russie parlait là-dessus avec chaleur et même avec intérêt. Les argumens portés en faveur du jeune enfant paraissaient même lui faire impression ; la crainte surtout d'une guerre civile était pour lui, il le faut dire, une des choses les plus effrayantes et les plus à redouter... Au moment où l'on pouvait concevoir quelque espérance, un de ses officiers lui remet un paquet... il l'ouvre, sa figure change tout à coup...

— Eh quoi, messieurs, dit-il aux maréchaux

avec un accent de reproche, vous traitez avec moi au nom de l'armée, vous m'assurez de ses sentimens, et je reçois dans l'instant la nouvelle que le corps d'armée du duc de Raguse vient d'adhérer à l'acte de déchéance proclamé par le sénat !

Et il leur présenta l'acte d'adhésion, revêtu des signatures de tous les officiers-supérieurs et des officiers-généraux du 6me corps... On s'était bien donné de garde d'ajouter que les soldats et les sous-officiers de l'armée avaient failli fusiller leurs chefs !... et c'était là la force... c'était là L'ARMÉE !...

De ce moment tout fut rompu ; soit que l'empereur Alexandre ne cherchât qu'un prétexte, soit qu'il ne voulût plus croire à ce qu'on lui disait, tout fut brisé sans retour... Telle fut la réponse qu'on rapporta à Napoléon... Lorsqu'il la reçut, il fut plus accablé sous le poids de l'immense malheur d'être abandonné par ces hommes qu'il *avait faits*, que par la perte de sa couronne... Une âme vraiment grande et belle, bien digne de le comprendre, le duc de Bassano, me disait que l'empereur ne lui avait jamais paru plus admirable que dans ce moment. Seulement toute cette journée il parla sur des sujets profondément tristes, et surtout du suicide... Il en parla si souvent, que Marchand, son premier valet de chambre, et Constant en furent frappés... Ils se consultèrent, et tous deux d'un commun accord

retirèrent de la chambre de l'empereur un poignard arabe et de sa boîte de pistolets toutes les balles qui s'y trouvaient... Ils furent ensuite plus tranquilles, et se reposèrent sur les soins qu'ils avaient pris.

Le duc de Bassano avait aussi remarqué cette conversation sur un sujet toujours ramené malgré ses efforts par ce qui occupait profondément Napoléon. Le duc de Bassano parla à Marchand avant de se retirer, en prenant congé de l'empereur, et lui aussi fut tranquillisé par le rapport de Marchand.

Il était dans son appartement depuis quelque temps, lorsque Constant accourut pâle et tremblant en s'écriant :

— Monsieur le duc, venez à l'instant, l'empereur est fort mal !...

Le duc de Bassano fut aussitôt auprès du lit de l'empereur, qu'il trouva en effet pâle comme une statue de marbre et froid comme elle... L'infortuné s'était empoisonné !...

Lorsqu'il était parti pour sa seconde campagne de Russie, Corvisard lui avait donné un poison d'une telle subtilité, qu'en quelques minutes, quelques secondes même, la vie était éteinte. Ce poison était, je crois, celui de Cabanis, et se composait de l'acide prussique, que depuis on a reconnu si terrible !... Ce fut avec ce poison que Condorcet s'empoisonna. Napoléon le portait constamment sur sa poitrine, dans une bague ren-

fermée elle-même dans un petit sachet de peau hermétiquement fermé. Comme il avait toujours un gilet de laine sur la peau, il y avait long temps que ce sachet n'avait frappé la vue de Marchand, et il lui était sorti de la pensée... L'empereur, presque assuré de la vertu de ce poison qu'il avait toujours porté sur lui pour s'éviter une prison comme celle de François Ier ou bien une mort peut-être aussi cruelle que la prison, quoique moins humiliante... l'empereur avait toujours vu dans ce sachet un moyen de braver le sort et d'être toujours maître de lui... Il le prit donc après avoir mis ses affaires en ordre, écrit tout ce qu'il voulait écrire... et avoir dit adieu à M. de Bassano et à ses autres amis, mais sans leur donner le moindre soupçon...

Le poison était, comme je l'ai dit, d'une extrême violence ; mais sa subtilité même le rendait aussi plus capable de s'altérer, et c'était ce qui était arrivé. L'empereur souffrit horriblement, mais il ne mourut pas...

Quand le duc de Bassano l'aperçut dans cet état qui ressemblait à la mort, il se précipita sur l'estrade du lit en fondant en larmes.

— Ah ! sire, qu'avez-vous fait ?.. s'écria-t-il.

L'empereur ouvrit les yeux, le regarda avec le sentiment d'un cœur qui le comprenait ; et lui tendant sa main froide et toute humide d'une sueur glacée :

— Vous le voyez, lui dit-il, Dieu ne veut pas

que je meure... Lui aussi me commande de souffrir !...

Le duc de Bassano ne peut jamais raconter cette scène avec quelque suite... il est trop ému, et son âme est toujours trop vivement remplie de ce souvenir, unique dans une vie, pour le traiter comme un autre souvenir... Je le comprends, aussi n'ai-je jamais insisté...

L'empereur eut de violentes nausées et des coliques très-douloureuses... Le poison eut tout son effet, la mort exceptée... Napoléon disait vrai... la Providence le réservait encore à de nouvelles souffrances...

Ce fait fut peu connu à cette époque, et cependant tout ce qui touchait à un tel homme était d'une haute importance. Mais il importait aussi qu'il ne fût pas intéressant aux yeux d'une multitude qui aurait peut-être fait payer chacune de ses douleurs par des torrens de sang ; et la menace seule que la mort lui avait faite, par la chute de bien des milliers de têtes... L'hécatombe aurait eu lieu avant les funérailles !

# CHAPITRE III.

Douleurs que me cause l'abdication de l'empereur. — Impudence du duc de Raguse. — Affliction de l'empereur. — La ferme du Grand-Montreuil. — Proclamation du conseil-général de la Seine. — L'*Ogre*. — M. Chabrol de Volvic. — Ce qu'il aurait fait en 1830. — Vers allégoriques. — *De Bonaparte, des Bourbons,* etc., brochure de M. de Chateaubriand. — Injustice et vérité. — Les trente-deux Capets. — Allocution. — *La Gazette de France* et les sermons de Massillon. — Repos de l'âme. — Proclamation du général Lucotte. — LES BRAVES NE DÉSERTENT JAMAIS. — Lettre du maréchal Ney *au roi provisoire*. — Journée du 4 avril à Fontainebleau. — Ney et Lefebvre. — La garde toujours fidèle. — Ce que pouvait encore faire l'empereur après sa déchéance. — Sénatus-consulte depuis 1805. — 2,173,000 hommes. — Carnot. — Anecdote. — Le brevet de lieutenant-général.

La nouvelle de l'abdication de Napoléon fit un effet qu'il serait difficile de rendre aujourd'hui. On était alors tellement accablé soi-même sous ses propres infortunes, que ce qui était en dehors frappait sans doute, mais sans atteindre, comme on l'aurait été dans un autre moment;

encore revêtus d'habits de deuil, les veuves et les orphelins souffraient de trop vives douleurs personnelles, pour donner des larmes aux malheurs publics. Il n'y avait que des cœurs comme ceux qui tenaient d'aussi près que nous à l'empereur qui pouvaient souffrir à la fois de leurs peines et des siennes... Ce que je ressentais était étrange... un affreux malheur s'était élevé entre lui et moi, il avait ajouté sans le vouloir peut-être une grande amertume à ce revers... et cependant il n'y avait pas dans Paris peut-être une âme plus touchée de ses malheurs que ne l'était la mienne, et pourtant il ne le croyait pas !...

J'ai parlé de ce que le général Souham avait fait faire au corps d'armée du maréchal Marmont. Lorsque le gouvernement provisoire vit que l'armée, qu'on assurait soumise, était au contraire en pleine révolte, il dit au duc de Raguse: — Partez à l'instant, et allez remettre l'ordre parmi vos *hommes d'armes;* comme aurait dit François Ier au sire de Longuevillle... Mais vraiment ce n'était plus la même chose ! et nos soldats étaient des êtres réfléchissans, au lieu de machines à bataille. Lorsqu'on sut que le maréchal était arrivé dans les environs de Versailles, on voulait aller le prendre, et, l'on peut le dire aujourd'hui, c'était pour le massacrer !... Je connais plusieurs officiers qui voulaient même porter le premier coup... Une faute de sa malheureuse convention de Chevilly, maintenant connue, avait

surtout exaspéré, non-seulement les officiers, mais les soldats : c'était *la stipulation d'un lieu de retraite, d'une sécurité* pour l'empereur et sa famille ! !... Il y avait, il en faut convenir, dans la conduite de Marmont en cette circonstance, une sorte d'*impudence*. Je suis fâchée de n'avoir pas d'autre mot à employer ; mais il vient au bout de ma plume... Il ne peut nous dire, A NOUS, que la sûreté de Napoléon, de ce colosse du monde, dont les mains puissantes venaient encore naguère de remuer les deux hémisphères, que cette sûreté dépendît de lui !... Il y a là un orgueil ridicule ; et avec la même franchise que je prononce dans ma conscience que je ne crois pas que le maréchal Marmont *ait eu la volonté* de trahir, je dirai à haute voix qu'il eut un tort irrémissible, de stipuler ainsi la sûreté de son maître, car il l'était... La chose eût-elle été vraie, il devait en faire un article secret, et y mettre toute la pudeur de l'amitié et du dévouement. J'ai su depuis peu de temps seulement la douleur que ressentit l'empereur de cette partie de la conduite du duc de Raguse... Elle fut profonde !

En arrivant à Versailles, Marmont *n'osa pas* se présenter à ses troupes ! il fit avertir ses officiers-généraux, et se rendit dans une ferme au Grand-Montreuil. Les officiers-généraux, qui avaient une grande responsabilité, ne la voulurent pas conserver seulement sur leur tête, et ils emmenèrent avec eux une foule d'officiers de tous les grades.

Ce fut alors qu'eurent lieu des scènes terribles... Le malheureux Marmont fut entouré d'un cercle accusateur qui élevait des cris de vengeance avec une énergie faite pour amener la pâleur sur un front moins habitué aux périls que l'était le sien !... Malheureux homme !... si loyal !... si brave !... si bon !... si dévoué !... et maintenant frappé d'anathème et ne conservant pour amis que quelques cœurs fidèles, comme le mien, qui savent que la trahison est étrangère à son âme.

— Mais qu'auriez-vous fait à ma place ? s'écria-t-il dans un moment de désespoir.

— Ah ! monsieur le maréchal, dit un major qui se trouvait près de lui, on pouvait *tout* faire avant d'abandonner l'empereur !!... On pouvait mourir ! ajouta-t-il après un silence assez long, qui prouvait que le brave homme venait d'interroger son cœur, et qu'il aurait plutôt quitté la vie que ses aigles et son empereur !...

On sait comment tout s'apaisa par l'abdication de Napoléon !... Cette action de sa vie est peut-être la plus belle de toutes... elle a passé inaperçue auprès de gens qui, comme nous, ont une légèreté qui s'étend à tout... Un seul signe de la petite main de Napoléon pouvait faire sortir de terre des milliers de soldats ! il pouvait rentrer dans Paris déguisé, y faire éclater une insurrection, faire massacrer les souverains alliés, et remplir les rues et les places publiques de sang et de cadavres... mais il y aurait eu des Français

de sacrifiés dans cette lutte terrible, et il préféra descendre du trône que d'y rester par de tels moyens... On peut me croire quand je l'affirme... mes notes sont de cette époque ; et certes je n'avais pas alors de raison pour être partiale pour Napoléon.

En parlant de tout ce qui se fit à cette époque, il me faut signaler une action presque étrangère à la ville de Paris, bien que ce soit le conseil-général du département de la Seine qui l'ait faite, mais dont elle a supporté le blâme, c'est la proclamation, du reste très-bêtement faite, quoique M. Bellart y eût travaillé ; ce qui prouve que la passion n'est qu'une sotte... c'est, dis-je, la proclamation qui fut faite par le conseil-général aux habitans de Paris... Mais il faut prévenir, avant d'en citer quelques passages, que c'est l'abjection dans sa bassesse, la haine dans son âcreté... la vengeance dans son horreur.

Je ne puis citer cette pièce tout entière, elle est trop longue : j'en rapporterai seulement quelques lignes pour faire juger du reste.

« ... Il n'est pas un d'entre nous qui, dans le secret de son cœur, *ne le détesse* comme un ennemi public; pas un qui, dans ses plus intimes communications, n'ait formé le vœu de voir arriver le terme à tant de cruautés !...

» Ce vœu de vos cœurs et des nôtres, nous serions des déserteurs de la cause publique si nous tardions à l'exprimer.

» *L'Europe en armes* nous le demande... elle *l'implore* comme un bienfait envers l'humanité !... »

» ... Qu'importe, disent-ils plus haut, que Napoléon n'ait sacrifié qu'un petit nombre de personnes à ses haines, ou bien à ses vengeances particulières, s'il a sacrifié la France! que disons-nous, la France? l'Europe entière, à son ambition!... »

Je pourrais ajouter d'autres citations, mais celles-là suffisent pour constater en même temps la lâcheté long-temps timide, la haine isolente dès qu'elle se sent appuyée, et pour compléter le tableau, la justice que ne peut l'empêcher de lui rendre cette même haine en reconnaissant qu'il ne fut pas cruel!... S'il ne mérita des reproches que comme voulant la guerre, quel souverain fit tirer plus de coups de canon que Louis XIV?...

La nation française est avant tout éminemment guerrière, et Napoléon la conduisait avec sa passion favorite. L'une de ses petites mains blanches et douces nous poussait bien un peu fortement quelquefois ; mais aussi que nous montrait l'autre?... où nous conduisait-elle ?

Ceux qui en ont fait l'*ogre du Petit Poucet*, parce qu'ils lui ont vu des bottes de sept lieues, auraient dû, avant de le juger, mieux connaître nos positions respectives. Nous aimions l'empereur... et tout en nous plaignant de lui, nous

disions comme la femme du fagotier de Molière :

« Je veux que mon mari me batte, moi!! »

Et puis que signifiait cette répudiation de l'empire... et de ses gloires!... L'existence de l'empire avait été d'assez longue durée, elle avait donné des preuves trop fortement incisées de sa glorieuse réalité, pour qu'on ne portât pas impunément la main sur cette arche sainte, qui devait être sacrée pour tous les cœurs français... Pourquoi tout un parti voulait-il répudier nos lauriers parce que Napoléon les avait plantés ?... Mais ils sont bien sanglans !... Eh ! quels lauriers ne le sont pas, quand c'est la victoire qui les donne ? Ils ont, dit-on, coûté des milliers d'hommes à la France ?... Mais la révocation de l'édit de Nantes a frappé d'expatriation plus de trois cent mille familles !... Parmi ces malheureux combien y avait-il de vieillards abandonnant le champ paternel pour aller mourir sur la terre de l'exil?... Croit-on qu'à l'agonie de ces infortunés leur cri de désespoir ne résonna pas avec un éclat plus retentissant au pied du trône de Dieu pour demander vengeance contre Louis XIV, que le gémissement du soldat de Napoléon frappé par le boulet au milieu des batailles ?... Et si nous parlions des cages de fer du château de Loches ? des exécutions de Tristan et de Trois-Échelles !... de l'édit sur les chasses du bon roi Henri IV ?... et du passe-temps de la fleur

de chevalerie, du courtois François Ier, qui menait joyeusement sa cour voir brûler les sectaires pour réjouir un chacun?... Allons, allons, il ne fallait pas non plus crier *tolle* après Napoléon, il n'en a pas tant fait.

La proclamation du conseil-général était signée par messieurs :

Bellart, de Lamoignon, de Laître, Badenier, Barthélemy, D'Harcourt, Gauthier, Lebeau (président), Montavant (secrétaire), Vial, Pérignon... et le préfet était M. de Chabrol !... C'était lui qui était préfet aussi quelques jours avant, lorsque les maires de Montereau et de Château-Thierry vinrent raconter les *Monstruosités* commises par les alliées dans leurs villes !... Ce fut lui qui signa la proclamation qui se fit alors aux habitans de Paris et de la banlieue !... Mais il y a une sorte de pudeur qui défend un revers de médaille présenté aussi promptement... On donne sa démission... est-ce donc une chose si difficile que de renoncer à une place pour conserver sa conscience? Car enfin, ou le gouvernement de l'empereur lui était odieux en effet, ou le renversement de ce gouvernement ne pouvait lui convenir!... On me dira que beaucoup étaient dans ce cas peut-être... M. de Chabrol était dans une position d'autant plus importante, qu'elle nécessitait une sorte de profession de foi publique... Eh bien ! plutôt que de faiblir, dans l'un ou l'autre cas, j'aurais donné ma démission ; cela

nous prouve qu'en 1830, si l'on avait laissé M. de Chabrol à l'Hôtel-de-Ville, il y serait demeuré et aurait encore fait une proclamation... Je suis fâchée d'avoir à tracer des paroles aussi dures; mais M. de Chabrol est un homme public, il appartient à l'histoire, et chacun peut discuter sur l'importance de sa conduite dans la crise la plus grave de notre époque... A mesure que j'avancerai dans mon récit je montrerai que je suis conséquente avec moi-même et que ma conduite fut toujours d'accord avec mes sentimens. A l'époque où nous sommes arrivés je n'allais pas contre ce que j'avance ici maintenant avec fermeté; je portais encore le deuil de mon mari, et mon cœur ulcéré par de vives et profondes blessures savait toutefois apprécier notre position politique. Mes affections politiques également, si toutefois ces deux mots vont ensemble, étaient aussi justes que selon mon devoir... Ceci une fois posé, je puis parler sans crainte...

Cette proclamation du conseil de la Seine rappelle le style déclamatoire des énergumènes de 93... Au lieu de se borner simplement à rappeler une vérité, qui même n'en était une que de parti, mais enfin qu'on pouvait soutenir, c'est que Napoléon avait abusé de son pouvoir, on parle dans cette proclamation avec une exagération évidente... la passion s'y fait sentir par la fausseté même des accusations; tout y est méchamment retracé dans ce qui est vrai, et les mensonges y

sont flagrans : on croit entendre un aga des janissaires excusant le meurtre d'un sultan, ou bien un chef de cohorte prétorienne voulant légitimer la mort sanglante d'un empereur du Bas-Empire... La maladresse se joint au reste. On vient parler de MAÎTRES aux Français, en reprochant à l'empereur son despotisme !... et cependant ces mêmes têtes qui s'élèvent tout au-dessus des autres pour crier anathème sur un grand homme, se sont tenues couchées dans la poussière pendant douze ans devant ce même grand homme, dont elles chantaient les victoires... On dirait qu'un sommeil léthargique les a endormies dans leur adoration, et que maintenant un mouvement convulsif les en fait sortir... C'est avec de l'hyperbole, de l'emphase ridicule qu'ils frappent sur le colosse d'airain, qui s'est élevé sans eux vers les cieux pour y prendre sa place dans l'immortalité... Rien ne me rappelle mieux l'admirable strophe de M. Lefranc de Pompignan :

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitans des déserts,
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissans! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu poursuivant sa carrière,
Versait des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Ces vers semblent être faits exprès !...

Un des actes du gouvernement provisoire, dont il faut le remercier, c'est la nomination du général Dessolles au commandement de la garde nationale. Cette nomination était une garantie pour nous. Le général Dessolles est un de ces hommes qui sont estimés de tous les partis. L'empereur ne l'aimait pas à cause de sa tendre amitié pour Moreau, mais il ne pouvait lui refuser une profonde estime pour son noble caractère, et il la lui accordait, je puis le certifier pour l'avoir entendu souvent parler du général Dessolles comme d'un des généraux les plus dignes d'intérêt qui fussent dans le parti de l'armée du Rhin.

Ce fut, je crois, le 3 ou le 4 avril que parut la fameuse brochure de M. de Châteaubriand, intitulée : *De Bonaparte, des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes*, etc.... Le même jour il parut une proclamation de M. Pasquier, et un portrait de l'empereur par M. de Lacretelle, ainsi qu'un morceau de littérature froid et ennuyeux... Ces deux pièces sont bien curieuses... Quant à M. de Châteaubriand, sa conduite toujours noble et belle lui donnait le droit de tout dire... Il pouvait élever aussi haut qu'il le voulait une tête couronnée tout à la fois par le courage de l'honneur et par notre littérature, dont alors il était roi... Seulement j'ai souffert en le voyant injuste pour une grande renommée. Moi aussi j'avais des reproches à faire à l'empereur

Napoléon; mais ma prévention ne m'empêchait pas de voir sa gloire lumineuse... Il n'est pas vrai que Napoléon ne fut qu'*un faux grand homme !*... Ce reproche d'avoir abandonné son armée après Moscou est également injuste et porte à faux... Il devait revenir à Paris pour chercher des ressources et relever le courage abattu des troupes. Annibal aurait bien voulu pouvoir aller à Carthage pour y chercher des secours !... il aurait conquis Rome... Ses soldats ont peut-être encore plus souffert dans leur passage des Alpes que les nôtres en Russie, et pourtant nous lui accordons le titre de grand homme... C'est un *histrion,* un *comédien,* dit M. de Châteaubriand... En vérité il ne faut avoir vu Napoléon qu'une fois pour connaître sa simplicité remarquable et son horreur de toute étiquette; il sentait seulement que la représentation était nécessaire à un peuple comme le nôtre, qui aime les fêtes et le luxe. Ce même luxe était nécessaire aussi à la prospérité du commerce... Ce qui m'émeut toujours en répondant aux gens d'esprit qui avancent de pareilles erreurs, c'est qu'ils n'y croient pas... c'est qu'ils savent très-bien que rien n'est plus faux : au contraire !... Par exemple, que signifie ce reproche à Napoléon de n'être pas mort gelé en Russie avec ses soldats ?... *Ses Tigellins,* dit M. de Châteaubriand, *se réjouissaient de ce qu'il n'avait manqué de rien ! il a toujours été bien nourri et bien chaudement dans sa voiture !*...

Mais à quoi, je le demande, aurait servi une tête de plus abandonnée au fléau destructeur, et cette tête étant celle du chef de tous !... *Pas un regret*, dit la brochure, *pas un remords !*

Et qui sait tout ce qu'il a souffert ?... Oui, il a souffert, et beaucoup encore !... mais il était de sa grande âme de ne pas découvrir sa plaie profonde !... Comment n'aurait-il pas souffert, d'ailleurs ?... A ne le considérer que comme tyran, comme conquérant sacrifiant tout à sa volonté d'acquérir, ne fût-ce qu'une ville, eh bien ! il devait être accablé sous se revers... désespéré d'avoir perdu ses soldats, ne les vît-il que comme des moyens de vaincre, et non comme des hommes... Celui qui perd sa fortune dans une partie de jeu, et qui doit dire adieu aux joies de ce monde, pleure sur cette perte... Ne fût-ce donc que pour être plus facilement un *Attila*, Napoléon devait regretter les cent cinquante mille hommes gisans dans les neiges sanglantes de la Russie...

M. de Châteaubriand fut emporté, à cette époque, par un élan bien pardonnable sans doute, mais qui n'avait aucune justice... Cependant, autant ce qui concerne *Bonaparte* dans sa brochure est hors des bornes de la vérité, autant ce qui regarde les Bourbons est admirable, surtout quand il parle de madame la duchesse d'Angoulême !... Mais aussi quelle est la plume qui tracera l'histoire de cette royale et sainte martyre, et ne trouvera pas les paroles divines qui con-

viennent à sa limpide et sublime nature !!..

«..... Cette jeune princesse, que nous avons persécutée, que nous avons rendue orpheline, regrette tous les jours dans les palais étrangers les prisons de la France. Elle pouvait recevoir la main d'un prince puissant et glorieux [1], mais elle préféra unir sa destinée à celle de son cousin, pauvre, exilé, proscrit, parce qu'il était Français, et qu'elle ne voulait pas se séparer des malheurs de sa famille... Le monde entier admire ses vertus, les peuples de l'Europe la suivent lorsqu'elle paraît dans les promenades publiques, en la comblant de bénédictions: et nous!... nous pouvons l'oublier!... Quand elle quitta la patrie où elle avait été si malheureuse, elle jeta les yeux en arrière, et elle pleura. Objets constans de ses prières et de son amour, nous savons à peine qu'elle existe. *Je sens*, dit-elle quelquefois, *que je n'aurai d'enfans qu'en France*.... mot touchant, qui devrait seul nous faire tomber à ses pieds... »

Ce morceau sur madame la duchesse d'Angoulême est une des belles choses écrites par M. de Châteaubriand; c'est admirable, parce que cela vient de l'âme... parce que le feu sacré de la vérité anime chaque parole... Aussi lorsque, avant ce que je viens de citer, M. de Châteaubriand nous dit :

«..... Le sang noble et doux des Capets ne se

[1] L'archiduc Charles.

reposait de produire des héros que pour faire des rois honnêtes hommes... » il ne disait pas ce qu'il pensait, et je n'en veux pour preuve que ce qu'il écrivit en 1830, lorsqu'il reconnut que dans la poussière DE TRENTE-DEUX CAPETS, deux seulement étaient dignes de nos respects et de nos souvenirs : Henri IV et Charles V...

La passion de l'esprit de parti est de tous les sentimens qui agitent l'homme celui qui peut-être le rend le plus injuste et le plus incohérent avec lui-même...

Il y a également de l'injustice, et tout-à-fait avec intention, à toujours rappeler le lieu de la naissance de Napoléon au moment de sa chute... Mais depuis quatre-vingts ans la Corse est une province française... La preuve en était dans Bonaparte lui-même élevé à l'École militaire et sa sœur élevée à Saint-Cyr... Le résultat de l'injustice portée à l'excès est d'en détruire l'effet.

Quant à l'allocution faite à Napoléon par M. de Châteaubriand lorsqu'il lui redemande *la cabane, le palais, l'église, le village ruinés, détruits* par la guerre, il me semble que M. de Turenne, M. de Villars, M. de Luxembourg, le général Moreau, et mille autres, le général Beurnonville lui-même, membre du gouvernement provisoire, si ce n'est seulement qu'il n'a, je crois, jamais détruit de ville, non plus que d'armée, ce même reproche peut être fait à tout homme ceignant l'épée du commandement. C'est aussi par trop

abuser de la position malheureuse d'un homme... et à l'appui de ces pauvretés on mettait le lendemain dans la *Gazette de France* un sermon de Massillon!... cela nous annonçait sous quel régime on allait vivre...

M. de Châteaubriand, emporté sans doute par son désir de prouver les torts de l'empereur, dit plus loin : « Cet *aventurier* qui se vantait d'avoir des rois dans son antichambre, qui envoyait signifier ses ordres aux souverains!... »

M. de Châteaubriand n'a donc jamais vu l'empereur Napoléon entouré de ce que, *nous*, *nous* appelions sa cour rhénane? Il n'a pas vu la souplesse de l'épine dorsale de tous ces rois, dont plusieurs d'ailleurs ne l'étaient que de la main de Napoléon, comme le roi de Saxe, le roi de Bavière, et le roi de Wurtemberg!... Il y a mieux, ces rois ne l'eussent jamais été sans lui... Quant à ses guerres, si elles furent injustes, celles de Louis XIV le furent encore plus et par esprit de conquêtes... La seule guerre entreprise par un juste mosif, celle de la succession d'Espagne, fut malheureuse dans toute sa durée et faillit ne pas réussir...

Je terminerai par la citation d'un passage qui, je l'avoue, me frappa étrangement...

«..... Il importe au repos des peuples, il importe à la sûreté des couronnes, à la vie comme à la famille des souverains, qu'un homme sorti des rangs inférieurs de la société ne puisse impu-

nément s'asseoir sur le trône de son maître, prendre place parmi les souverains légitimes, les traiter de frères, et trouver dans les révolutions qui l'ont élevé assez de force pour balancer les droits de la légitimité de la race. Si cet exemple est une fois donné au monde, aucun monarque ne peut compter sur sa couronne. Si le trône de Clovis peut-être, en pleine civilisation, laissé à un Corse, tandis que les fils de saint Louis sont errans sur la terre, nul roi ne peut s'assurer aujourd'hui qu'il règnera demain !... »

En vérité on croit rêver en lisant ces paroles !... Que fait Clovis, je vous le demande, à cette affaire ?... Charlemagne y songeait bien vraiment à la dynastie de Clovis... et Hugues-Capet songeait bien à Charlemagne lui-même lorsqu'ils vinrent s'asseoir tous deux sur le trône de France... Charlemagne *tuait* et faisait aussi *tuer* beaucoup de monde... c'est peut-être pour cela qu'on le met de côté... Oh ! que tout cela est petit de moyens à côté de ce colosse immense, forgé d'airain, et duquel la massue, en le frappant, faisait sortir des sons plus éclatans que les voix de ses détracteurs [1]...

En invoquant les malheurs de la famille royale des Bourbons, on eût été tout à la fois plus conséquent et plus certain de réussir... Les Cent-Jours sont un commentaire à ce texte...

[1] Je ne parle pas de M. de Châteaubriand. J'ai pour son caractère et son beau talent, la plus haute admiration.

Je vis alors paraître une adresse ou plutôt une proclamation qui me fit du bien à l'âme... elle était d'un Français, et d'un bon Français. C'était le général Lucotte... il commandait la division de réserve, quoiqu'il ne fût à cette époque que général de division... Il parla à ses soldats en ces termes :

« Mes frères d'armes,

» L'empereur Napoléon a fait annoncer à l'armée, qu'étant considéré comme le seul obstacle à la paix de l'Europe, il était prêt à renoncer au trône et même a la vie [1] pour le bonheur de la France.

» L'empereur Napoléon demande que le prince son fils et S. M. l'impératrice régente lui succèdent dans le pouvoir que la France lui a conféré.

» Les premiers corps de l'État doivent répondre, et les puissances coalisées paraissent protéger l'émission libre du vœu de ces corps qui représentent aujourd'hui la France...

» ..... Respectons religieusement cette trêve...

» ..... La nuit dernière *des corps entiers* ont quitté leurs positions ; j'avais ordre d'occuper Corbeil ; aucun ordre contraire ne m'a été donné; je suis donc resté fidèle à mon poste avec vous ;

[1] Il connaissait la terrible tentative faite par l'empereur, et qui n'avait pas réussi.

LES BRAVES NE DÉSERTENT JAMAIS, ils doivent mourir à leur poste... Les corps d'armée ne doivent pas délibérer, mais OBÉIR. Les hommes guidés par l'honneur et la fidélité sont partout honorés et respectés...

» ..... Que mes frères d'armes attendent avec confiance les ordres qu'un bon Français, leur général, donnera, et il espère qu'ils lui suivront.

» LE GÉNÉRAL LUCOTTE. »

C'est beau comme les beaux discours dans Plutarque et dans Tite-Live !... ces discours qu'on nous donnait à étudier comme modèles de grandeur d'âme... comme si la grandeur d'âme s'apprenait ou s'inculquait.

— Sommes nous donc au temps où les gardes du prétoire donnaient et ôtaient une couronne ? dit le général Lucotte en apprenant la défection du corps de Marmont !...

Voici la lettre du maréchal Ney à M. de Talleyrand, roi de France temporaire [1].

« MONSEIGNEUR.

» Je me suis rendu hier à Paris avec M. le ma-

1 Il se trouve quelques extraits indispensables dans ce chapitre ; je les mets ici, au lieu de les placer *comme pièces justificatives*, parce qu'ils importent grandement à l'intérêt des événemens qui se passèrent à l'époque où nous sommes dans ces Mémoires.

» réchal duc de Tarente et M. le duc de Vicence,
» comme chargé de pleins pouvoirs pour défendre
» près de Sa Majesté l'empereur Alexandre les
» intérêts de la dynastie de l'empereur Napoléon.
» Un événement imprévu[1] ayant tout à coup
» arrêté les négociations, qui cependant sem-
» blaient promettre les plus heureux résultats,
» je vis dès lors que, pour éviter à notre chère
» patrie les maux affreux d'une guerre civile, il
» ne restait plus aux Français qu'à embrasser
» entièrement la cause DE NOS ANCIENS ROIS, et c'est
» pénétré de ce sentiment que je me suis rendu ce
» soir près de l'empereur Napoléon pour lui ex-
» primer le vœu de la nation.

» L'empereur, convaincu de la position criti-
» que *où il a placé la France,* et de l'impossibilité
» où il se trouve de pouvoir la sauver lui-même,
» a paru se résigner, et consentir à l'abdication
» entière et sans aucune restriction. C'est demain
» matin qu'il m'en remettra lui-même, je l'espère,
» l'acte authentique; aussitôt après j'aurai l'hon-
» neur d'aller voir Votre Altesse Sérénissime.

» Je suis avec respect,

» MONSEIGNEUR!...

» de Votre Altesse Sérénissime, le très-humble et très-obéissant serviteur,

» *Le maréchal* NEY. »

[1] La défection du corps de Marmont.

J'ai transcrit cette lettre telle qu'elle fut écrite à M. de Talleyrand, et je n'y fais aucun commentaire... J'ai dit qu'elle fut écrite à *M. de Talleyrand*, parce que je ne suis pas aussi facilement *obséquieuse* que le maréchal Ney... Lui qui inclinait si difficilement sa tête, il était devenu bien prodigue du mot : MONSIEGNEUR ! et il donnait bien facilement de l'altesse sérénissime ; quand je l'aurais fait, moi, cela était en règle, puisque M. de Talleyrand était grand-dignitaire et prince... mais le maréchal l'était aussi... et Dieu sait que personne ne l'ignorait !...

Voilà, au reste, ce qui s'était passé dans la journée du 4 avril à Fontainebleau... L'empereur passait une revue de sa garde et des troupes encore fidèles. Le maréchal Ney, le maréchal Lefebvre, le maréchal Oudinot, étaient à cette revue. L'empereur avait empêché, ainsi que cela devait être, qu'aucun journal fût remis aux troupes. Il espérait encore : ceci se passait le 4 au matin. La revue se passa tranquillement ; lorsqu'elle fut terminée, le maréchal Ney suivit l'empereur au château, entra avec lui, comme par une sorte de contrainte, dans son cabinet, et lui demanda avec un ton qui n'était plus le même que celui qu'il avait avec l'empereur quelques jours avant, s'il avait connaissance des événement de Paris, et en même temps lui présenta un paquet de journaux, l'empereur les parcourut, et dans le même instant le maréchal Lefebvre entra dans le cabinet.

— Eh bien, lui dit le brave homme d'une voix tremblante d'émotion... vous n'avez pas voulu écouter vos fidèles serviteurs... vous êtes perdu... Le sénat a prononcé la déchéance !...

Ces paroles du maréchal Lefebvre ont été dites par lui en effet; mais comme on ignorait et comme on ignore *les conseils* qu'il avait donnés à Napoléon, elles furent interprétées autrement qu'elles ne le devaient être... Je donnerai l'explication de ces paroles de Lefebvre tout à l'heure [1]...

La garde était toujours fidèle... mais les troupes de ligne étaient *travaillées*. Dieu veuille que le mouvement qu'on cherchait à leur imprimer ne vînt pas du haut commandement!... c'est un mystère d'horrible iniquité.

C'est alors que la conduite du duc de Bassano fut ce qu'elle devait être... un modèle de dévouement, de loyauté, de belle âme et de noble cœur... Non-seulement il ne quittait pas l'empereur, mais il le consolait, lui redonnait de la force, et le soutint admirablement dans cette heure terrible où Napoléon voulut trouver la paix dans la mort !...

Le duc de Reggio était aussi à Fontainebleau ;

[1] Le maréchal Lefebvre avait conseillé à l'empereur de se défendre dans Paris... lui-même devait, comme enfant de Paris, le seconder : on peut voir la preuve de ce que je dis dans la pièce que j'ai copiée dans la brochure de M. de Pradt, et qui est de la main de M. de Ravigo.

Napoléon le fit monter après la parade du 5, et lui demanda si les troupes le suivraient en Italie.

— Non, sire, lui dit le maréchal... Votre Majesté a abdiqué.

— Oui, mais à certaines conditions.

— Les soldats ne connaissent pas ces nuances, répondit le maréchal...

L'empereur ne répondit rien... A une heure du matin les maréchaux Ney et Macdonald revinrent de Paris... Le maréchal Ney entra le premier..

— Eh bien ?... lui dit l'empereur.

— Sire, nous n'avons réussi qu'en partie.

Et il lui raconta comment la défection du sixième corps avait empêché la régente de lui succéder avec son fils... Napoléon parut accablé de la conduite des troupes confiées à Marmont... Marmont!!... Sans doute il n'était pas traître... mais quel mal plus grand aurait fait un traître?

— Où puis-je vivre, demanda Napoléon, avec ma famille?

— Où le voudra Votre Majesté... A l'île d'Elbe, par exemple, avec six millions de revenu.

— Six millions !... c'est beaucoup, puisque je ne suis plus qu'un soldat...

Dans ce moment Napoléon avait avec lui à Fontainebleau les troupes de Macdonald, Mortier, Lefebvre, et celles de Marmont; ces divers corps formaient un tout de quarante-cinq mille hommes; en ôtant les douze mille du corps de Marmont, il en reste trente-trois, avec lesquels

Napoléon pouvait commencer la guerre civile... Avant quinze jours il aurait doublé ses forces. On ne lui a jamais su gré de cette conduite... on a osé dire qu'il avait manqué de fermeté !!... lui !!...

Il abdiqua par un noble mouvement de sa grand âme !... Il abdiqua pour sauver à la France, je le répète, l'horreur d'une guerre civile. Malheur à ceux qui ne le veulent pas reconnaître ! J'ajouterai ces mots qui se trouvent dans un beau livre [1]...

« *Les âmes nobles ont le besoin de vénérer,* » *comme les âmes basses de dénigrer...*»

J'ai parlé du sénat et du mépris qu'il m'avait inspiré, lorsque après avoir aidé aux maux de la France par sa servile obéissance, il vint accabler et abandonner celui qu'il avait perdu; mais j'ignorais combien il était coupable. Ce n'est qu'à l'instant, en cherchant parmi quelques notes de 1814, que j'ai retrouvé la liste des sénatus-consultes accordés par cette réunion d'hommes, semblables aux affranchis dont les empereurs avaient peuplé le sénat romain... Mes paroles sont amères sans doute, mais avec quelle douleur je me rappelle le mal qu'ils nous ont fait, ces hommes sans courage et sans vertu !... Alors je ne puis me taire... il me faut être vraie, et dévoiler mon cœur pour respirer plus à l'aise.

[1] Le *Monde comme il est*, de M. de Cusine.

Voici cette liste :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Loi du 17 janvier | 1805, . . . . . | | 60,000 h. |
| Sénatus-consulte du | 24 septemb. | 1805, | 80,000 |
| — | 4 décemb. | 1806, | 80,000 |
| — | 7 avril | 1807, | 80,000 |
| — | 21 janvier | 1808, | 80,000 |
| — | 10 septemb. | 1808, | 160,000 |
| — | 18 avril | 1809, | 30,000 |
| — | *id.*, | *id.*, | 10,000 |
| — | 5 octobre | *id.*, | 36,000 |
| — | 13 décemb. | 1810, | 120,000 |
| — | *id.*, | *id.*, | 40,000 |
| — | 20 décemb. | 1811, | 120,000 |
| — | 13 mars | 1812, | 100,000 |
| — | 1er septemb. | *id.*, | 137,000 |
| — | 11 janvier | 1813, | 250,000 |
| — | 3 avril | *id.*, | 180,000 |
| — | 24 août | *id.*, | 30,000 |
| — | 9 octobre | *id.*, | 280,000 |
| — | 15 novembre | *id.*, | 300,000 |
| | | | 2,173,000. |

Dans ces deux millions d'hommes, il faut compter les gardes urbaines, et beaucoup d'hommes qui ne devaient pas partir. Mais qu'importe... qu'en savait le sénat ?... ces hommes pouvaient partir... et il avait donc signé leur engagement... Deux hommes ont conservé une belle attitude dans cette inique

réunion !... c'est Carnot et Lanjuinais... l'un comme républicain, l'autre comme légitimiste. Puisque j'ai écrit le nom de Carnot, je veux finir ce chapitre par une anecdote honorable pour lui comme pour l'empereur.

On a prétendu que Napoléon était UN TYRAN qui punissait d'une prison rigoureuse, d'un exil, une parole opposante à sa volonté. Je crois pouvoir démentir cette opinion, et pour exemple, je citerai Carnot et M. de La Fayette. Carnot refusa sa sanction au consulat à vie, à l'empire, et à son hérédité. Intègre dans son opinion, il ne fut jamais en opposition avec sa conscience... C'était une noble créature... L'empereur, qui le connaissait et l'estimait, ne lui fit aucun reproche, mais aussi il ne lui donna aucune faveur, ne lui accorda aucune grâce; et cela est dans la nature de l'homme...

En 1809, Carnot, qui, après avoir remué des monceaux d'or et administré des provinces, était aussi misérable qu'un commis à six cents francs, fit une perte d'argent qui le mit dans l'alternative de la prison, ou bien de s'adresser à un ami... Il lui fallait quatre-vingt mille francs... Où trouver un ami qui le soit jusque là ?...

Après quelques jours d'inquiétude, quelques nuits d'insommie, car la prison est effrayante pour l'homme de bien, quel que soit le motif qui en ouvre la porte, Carnot se dit qu'il n'était dans Paris qu'un seul homme auquel il pût s'adresser

sans honte ; cet homme était pourtant un ennemi... c'était l'empereur !...

Carnot écrivit ; sa lettre était celle que devait écrire un tel homme. En la lisant Napoléon fut ému : il était fait pour comprendre cette conduite...

Au travail du même jour il parla de cette affaire au duc de Bassano ; là encore, Carnot devait trouver un écho.

— Il faut empêcher Carnot d'éprouver un moment d'inquiétude de plus... mais on n'offre pas d'argent à un homme comme lui... Maret, vous allez faire un rapport dans lequel vous me proposerez de rappeler toutes les années écoulées depuis que Carnot est lieutenant-général, et vous lui en expédierez le brevet antérieurement à la formation de l'empire ; vous ferez aussi le brevet d'une pension de 12,000 francs, dont les arriérés lui seront également comptés, et il aura une sénatorerie ; de cette manière il n'aura d'obligations qu'à la patrie, dont seulement je suis l'organe : s'il veut en avoir de la reconnaissance, du moins sera-t-elle libre et entièrement volontaire.

Carnot reçut en effet les brevets de tout ce que je viens de rappeler, et fut ainsi en mesure de remplir ses engagemens, sans avoir l'imposition si lourde d'un bienfait... Il avait une âme faite pour apprécier une telle conduite, et il avait même prouvé, en s'adressant à l'empereur, qu'il le comprenait comme grand homme... Nous le verrons lui-même bien grand dans les Cent Jours, dont le moment s'approche.

# CHAPITRE IV.

Visite que me fait M. de Czernicheff. — Préventions de l'empereur Alexandre contre plusieurs hommes de l'empire. — Les douze plats du déjeûner. — Gloutonnerie. — Les draps de lit. — Bainfaisant émétique administré. — Ingénieurs russes visitant l'Elysée. — M. Millin. — *Pourquoi n'est-il pas impérialiste?* — Préventions mal fondées. — Adresses présentées par M. Fontanes. — Signatures. — *Soumission* du géneral Nansouty. — Le général Letort. — *Les marionnettes* de soldats. — Le soufflet. — M. de Massa. — Lettres à M. de Talleyrand. — Cérémonie expiatoire. — L'empereur de Russie et le roi de Prusse y assistent. — Le *Te Deum*. — Madame Grécoff. — Présentation. — Les bagues. — L'espèce de chapeau-bonnet, ou mieux l'*escoffion*. — Les bas de filoselle et les souliers de peau. — Blanc et rouge. — Platow père. — NE MANGEZ PAS MA FILLE. — *Quels est le sauvage*? — M. de Volinski. — Ce que pense de moi Platow. — Le consistoire protestant. — Inconséquences. — Le comte P.... de S.... — Les 1600 gardes. — Son père n'a ni couverture ni bois! — Le manteau rouge. — Brevet de pension et avance accordés par l'empereur Napoléon. — Ingratitude!...

Avec l'empereur de Russie étaient venus à Paris une foule de Russes que nous connaissions depuis

long-temps, et qui y revenaient comme s'ils eussent été voyageurs .. [1] M. Czernicheff était le plus agréable de tous ; j'ai déjà dit qu'il était un homme beaucoup plus distingué que n'est en général un homme du monde à la mode par ses succès ; je l'avais apprécié au travers de cette écorce factice que la nature n'avait pas appliquée sur lui et dont il s'enveloppait avec un art merveilleux... Aussitôt après son arrivée, qui eut lieu le 10 ou le 12 avril, il vint me voir ; j'occupais alors mon hôtel de la rue des Champs-Élysées. L'empereur Alexandre vint à ce momeent s'établir à l'Élysée-Napoléon.

M. Czernicheff me parla de nos affaires avec une admirable justesse ; il avait, ce qu'il a encore, une grande promptitude de coup d'œil moral sur les choses, et nulle prévention dans ses jugemens. J'ai déjà fait son portrait dans les volumes précédens ; mon opinion ne changea pas dans les circonstances de 1814.

La conversation tomba sur différens personnages de l'empire, et je fus extrêmement étonnée d'apprendre que l'empereur Alexandre avait contre eux, non-seulement de la prévention, mais une sorte d'éloignement qui devait même aller au point de ne les point voir. C'était d'abord le duc de Rovigo. Je fus confondue ; je ne compris

[1] Il n'arriva pas à Paris immédiatement, je crois, avec l'empereur de Russie, mais peu de jours après.

pas la cause de cet éloignement ce jour-là. Czernicheff m'en parla sans m'en donner la raison.

— Comment êtes-vous traitée ? me demanda Czernicheff.

— Mais, lui dis-je en souriant, pas trop mal, pas trop bien ; j'ai chez moi un homme qui, malgré son exigence, serait supportable ; mais ceux qui sont autour de lui ne laissent aucun repos à mes gens : c'est Platow.

— Comment cela ? s'écria-t-il ; mais Platow loge chez madame de Rémusat !

— Le père... mais le fils loge chez moi, et je puis vous le certifier, ainsi que mon cuisinier, car il mange régulièrement douze plats à son déjeuner, sans compter le désert, au moins aussi copieux, comme peut également le dire mon maître-d'hôtel...

Je ne disais que la vérité ; jamais pareille gloutonnerie ne s'est vue parmi des créatures humaines marchant sur deux pieds... Une autre particularité, était les plaintes de ma femme de charge... Elle vint un jour me dire qu'elle ne pouvait tenir à un pareil service : tous les jours elle était obligée de donner une paire de draps à M. Platow, attendu qu'il couchait avec ses bottes, et que non-seulement les draps étaient noirs et blancs, comme on peut se l'imaginer, mais qu'ils avaient d'énormes accrocs faits par les éperons du jeune *dauphin* des bords du Don... Cette pauvre Blanche, très-soigneuse de mon linge, qui était fort beau, ne

cessait de faire des imprécations contre *les sauvages Russes*... Enfin je la vis plus tranquille, et lui demandai si notre *pensionnaire* c'était corrigé.

— Vraiment non, me dit-elle, mais je lui ai donné les draps que je donne aux gens d'écurie... ils sont encore trop bon pour *un sauvage* comme lui, ajouta-t-elle d'un ton dédaigneux.

Il lui arriva dans ce même temps une aventure qui me surprit extrêmement dans son résultat...

Cet appétit glouton du jeune Platow révoltait tellement mes gens, qu'ils voulurent assayer d'y mettre ordre; mais ils employèrent pour cela un moyen que j'aurais certainement défendu si je l'avais connu à temps...

Ils furent acheter quelques grains d'émétique, et en mirent non-seulement dans tous les ragoûts qui lui furent servis à déjeuner, mais dans les compotes et jusque dans son vin et la bouteille d'eau-de-vie qu'il buvait à CHAQUE REPAS!... Les malheureux pouvaient le tuer, mais ils n'avaient aucune idée du résultat d'une pareille *malice*, et ils attendirent l'effet de leur belle invention.

Platow mangea ce jour-là avec plus d'appétit encore que coutume, ce qui charmait le valet de chambre que j'avais attaché à son service... C'était le valet de chambre de confiance qui ne m'avait jamais quitté dans mes voyages... il était intelligent, dévoué [1], et ce désordre qu'il ne pouvait

[1] Joseph est mort au service de ma meilleure amie,

empêcher dans la maison de ses maîtres le révoltait, et lui donnait une méchanceté qui n'était pas de sa nature.

— Bien ! disait-il à chaque coup de dent... tu prendras tout !...

En effet, tout le déjeuner fut expédié !... J'en donnerai tout à l'heure le menu... j'en ai eu la note dès le jour même, et je l'ai conservée, comme on peut le penser... Après avoir pris une grande jatte de café à la crême, le reste de sa bouteille d'eau-de-vie, le Cosaque bâilla, étendit deux ou trois fois les bras, et fut se jeter sur son lit, où bientôt Joseph l'entendit ronfler avec une force qui faisait résonner les vitres de ses fenêtres.

Joseph, d'abord étonné, fut ensuite inquiet... Il desservit sans que Platow parût rien entendre... il fit plusieurs voyages, fit exprès beaucoup de bruit; rien ne réveillait le Cosaque... Enfin Joseph s'approcha de lui et l'examina ; sa physionomie était ce qu'elle était toujours, désagréable, mais parfaitement calme, sa respiration ronflante, mais très-bien réglée...

— Allons, dit Joseph, l'effet sera tardif... Mais les heures s'écoulèrent et le Cosaque dormait toujours comme un maillot... il paraissait dans une béatitude digne d'un bénédictin. Enfin à cinq heures du soir il s'éveilla, et parut étonné de ce

madame Demidoff, qui, elle-même, l'avait légué à son mari.

long sommeil. Joseph, qui était l'inventeur de l'affaire de l'émétique, et dont la responsabilité était entière, épiait le résultat de ce qu'il appelait *son espièglerie*. Aussitôt qu'il entendit le Cosaque bâiller, éternuer, et jurer, ce qui était le premier signe d'existence qu'il donnait ordinairement... Joseph entra dans la chambre, et demanda en allemand au Cosaque comment il se trouvait?

— A merveille, répondit-il; jamais depuis mon arrivée à Paris je ne me suis senti aussi bien!... Et ce qui est étrange, c'est que, sans avoir pris d'exercice, puisque j'ai toujours dormi, j'ai un appétit dévorant, et que je désirerais qu'on avançât l'heure de mon dîner...

Joseph demeura stupéfait...

— Voulez-vous aller dire au cuisinier de me faire servir le plus tôt possible? dit le Cosaque, ne remarquant pas l'étonnement de Joseph, qui descendit à l'office avec un air si pantois que le maître-d'hôtel et le cuisinier lui dirent avec crainte :

— Mon Dieu! serait-il mort?...

— Ah bien oui! dit Joseph en jurant comme le plus déterminé vaurien... Mort!... est-ce que ces gens-là meurent?... Il demande à dîner!...

*Le maître-queue* demeura tout interdit... — A dîner! répéta-t-il...

— Oui, à dîner, et tout de suite encore...

— Allons donc, dit le maître-d'hôtel, ce n'est

pas possible... Eh bien, alors il faut lui en donner une seconde dose...

Mais Joseph s'y opposa.

— Non, non, dit-il, c'est déjà beaucoup d'avoir fait cette affaire à l'insu de madame... Je vais aller le lui dire...

Et voilà Joseph me racontant comme quoi il avait émétisé le Cosaque, qui ne s'en portait, et qui surtout n'en mangeait que mieux.... C'était prodigieux de lui entendre raconter cela.

Mais je pris la chose plus gravement ; je lui dis que c'était une action très-blâmable que celle qu'il avait faite, et je lui défendis sur toute chose de recommencer sous peine de mon grand mécontentement... Je racontai cela à Czernicheff, qui ne put s'empêcher d'en rire de bon cœur.

— J'en veux réjouir l'empereur, me dit-il... Quant à vous, il faut que vous soyez libérée de cet hôte incommode, et dès demain cela sera fait : il sera remplacé par un officier attaché à l'état-major de l'empereur, et qui sera plutôt une sauvegarde qu'un logement imposé.

En effet, dès le jour suivant Platow quitta ma maison, et je reçus M. Volinski, gentilhomme de la chambre de l'empereur. Je n'eus qu'à me louer de lui, et jusqu'à l'arrivée de lord Cathcart, ma maison fut comme toujours dans son intérieur...

L'empereur de Russie n'avait pas long-temps occupé la maison de M. de Talleyrand ; il vint

s'établir à l'Élysée-Napoléon, dans l'appartement même de l'empereur... Cette grande circonspection, que les journaux avaient vantée avec une emphase ridicule, n'avait eu d'autre cause que la crainte de trouver peut-être des appartemens minés, et renfermant quelque péril caché. Je puis l'affirmer, parce que je sais que l'Élysée fut visité par deux ingénieurs russes accompagnés d'un officier de l'empereur Alexandre : les caves, les cabinets les plus cachés, tout fut exploré avec une attention scrupuleuse, et à un tel point, qu'il y avait une garderobe avec un tambour en planches, qui avaient été faits pour que l'on ne pût entendre ce qui se disait dans l'appartement : eh bien! ce tambour fut abattu pour que l'on pût juger de la vérité... Quant aux Tuileries, ils savaient tous que M. le comte d'Artois allait arriver, et, en bonne conscience, on ne pouvait prendre sa place. Les choses ont quelquefois une origine bien simple, tandis qu'on en cherche une bien loin de là ; et souvent aussi on n'aperçoit pas les rouages de toute une intrigue, et ils ont coûté bien des nuits et des jours de travail... Au reste, l'empereur et le roi de Prusse, malgré leur extrême confiance, se faisaient garder avec un grand soin. Les postes de Cosaques de la garde impériale russe ne se bornaient pas au palais de l'Élysée et même à ses environs, ils s'étendaient jusqu'au boulevard depuis l'avenue de Marigny... et je voyais des Cosaques venant jusqu'au coin de la

rue des Champs-Élysées, dans leurs promenades de sentinelle...

Dans les amis qui formaient mon intimité, il est vrai de dire que l'empereur avait raison, dans un sens, de trouver que leur opinion était contraire à son gouvernement : la chose n'était pas étonnante : ces vieux amis étaient ceux de ma mère, de ma famille ; et ils étaient d'une époque dont l'esprit avait présidé à ma première éducation. Ma mère, dont j'ai tracé le portrait, était une personne entière dans ses affections politiques, et je puis rappeler ce que ses amis encore existans aujourd'hui connaissent d'elle... Millin, qui était un habitué de sa maison, et dont l'opinion royaliste n'avait jamais changé, était aussi l'un des plus assidus de mon cercle d'intimes... Junot le traitait bien, mais il avait contre lui cette sorte de rancune qu'il vouait à tous ceux qui n'aimaient pas l'empereur.

— Pourquoi n'est-il pas impérialiste ? me disait-il quelquefois.

— Et pourquoi le serait-il ? lui répondais-je.

— Pourquoi ?....

— Oui...

— Mais... parce qu'il est à la tête du cabinet des médailles.

Et comme Junot avait beaucoup d'esprit, il ne put s'empêcher de rire de cette excellente raison...

M. de Cherval, qui jamais n'avait voilé son

opinion, lui, se trouvait bien à l'aise dans l'air qu'il respirait alors. Son frère avait été gouverneur et premier écuyer de M. le duc de Berry; lui-même avait risqué sa tête pour sauver la reine, et toute son existence depuis le moment où il avait remis le pied sur la terre de la patrie avait été constamment celle d'un homme sans reproche... Un autre ami, était l'abbé Junot, un des parens de mon mari... Il était aumônier des gardes françaises, et fort lié avec le duc de Biron [1] et M. le duc de Lauzun... Si l'on ajoute à ce cercle intime mes deux oncles, le prince et l'abbé de Comnène, ma tante la princesse de Comnène, mon frère, dont les opinions n'avaient jamais cessé d'être celles de mon père, la façon de penser de ma mère qu'elle m'avait inculquée, l'on verra que le retentissement du bruit de Paris, à cette époque, ne m'était pas étranger. L'empereur n'en était pas moins pour moi le dieu de l'époque de gloire de la France, et l'homme surnaturel que les nations et les souverains devaient respecter par intérêt pour eux-mêmes... Ils comprendront plus tard, s'ils ne le savent déjà, qu'une tête qui avait reçu l'huile sainte de la main du Pape, qui s'était assis dans le collége des rois, les avait appelés *frères*, eh bien, cet homme était un roi comme

[1] Le général Biron qui périt sur l'échafaud comme tous les grands noms qui servirent la révolution. C'était un holocauste à offrir.

eux !... son front avait porté la couronne, comme leur front la portait aussi... Pourquoi donc seraient-ils plus respectés de leurs sujets?... Fasse le Ciel que ma prédiction ne se réalise pas!... mais je crois que la vengeance sera terrible!... et chaque larme de Napoléon sera payée par des torrens de pleurs...

Quand ma pensée se portait sur le château de Fontainebleau, et que je parlais avec attendrissement du sort de Napoléon avec ces mêmes amis dont je viens de parler, je ne pouvais repousser en même temps le souvenir de son injustice lorsqu'il me disait :

— Vous ne voyez que mes ennemis !

Hélas ! ils n'étaient pas ses ennemis ; car dans ce même moment ils lui donnaient de véritables regrets, ainsi que moi ; et pourtant il croyait, j'en suis sûre, que je me réjouissais avec eux de son malheur. L'infortuné!... Et ces mêmes gens qu'il avait comblés de faveurs, de titres et de grâces, le trahissaient avec une impudence qu'aucune époque n'a vue aussi révoltante...

Les actions dans ce genre se succédaient avec une rapidité merveilleuse ; il semblait qu'il y eût un prix pour la course de l'infamie, et que chacun d'eux voulût arriver avant l'autre pour s'y plonger le premier... Je dis des paroles amères, mais qui ne les dirait pas!

Ce qui faisait surtout le plus de mal, c'était cette longue liste d'adresses, *d'actes d'adhésion*,

d'actes serviles écrits dans un style de plus en plus bas et flatteur !... Oh ! qui donc alors pouvait s'enorgueillir d'être Français !!...

Ainsi, par exemple, M. de Fontanes, qui pendant TOUT le règne de l'empereur était signalé en souriant pour l'exagération de ses louanges, lui qui ne craignait pas de dire à Napoléon à son retour de Russie[1]... mais la comparaison est trop curieuse pour ne pas la faire :

« Le bon sens s'arrête avec respect devant LE MYSTÈRE DU POUVOIR ET DE L'OBÉISSANCE. Il l'abandonne à la religion qui rend les princes sacrés en les FAISANT A L'IMAGE DE DIEU MÊME ! Permettez, Sire, que l'université détourne un moment les yeux du trône que vous occupez avec tant de gloire, vers cet auguste berceau où repose l'héritier de votre grandeur... Toute la jeunesse française environne avec nous, de ses espérances et de ses bénédictions, cet enfant royal qui doit les gouverner un jour... Nous le confondrons avec Votre Majesté dans le même respect et le même amour !... NOUS LUI JURONS D'AVANCE UN DÉVOUEMENT SANS BORNES COMME A VOUS-MÊME !!... »

Je ne vais pas plus loin... Le cœur se soulève.

Et ce même homme qui parlait ainsi pour la vingtième fois, parle cet autre langage le 6 avril 1814, c'est-à-dire quatorze mois après :

[1] Le 11 décembre 1812.

« L'université de France, pénétrée des sentimens qui animent le sénat et tous les corps de l'État, se fait un devoir d'exprimer au gouvernement provisoire la vive reconnaissance de tout ce qu'il a fait pour mettre un terme A NOS MALHEURS !...

» Elle s'unit à lui pour témoigner son admiration aux souverains ailliés qui viennent d'acquérir UNE GLOIRE UNIQUE DANS L'HISTOIRE DES NATIONS !...

» L'université ne peut voir[1] qu'avec une joie pleine d'espérance, un orde de choses qui, sous l'abri des lois d'une véritable monarchie[2], assure pour jamais le règne des bonnes mœurs et le progrès des lettres et des sciences.

» Elle hâte de tous ses vœux le moment où elle pourra présenter aux descendans de saint Louis, de François Ier et de Heuri IV, l'hommage de SON AMOUR ET DE SA FIDÉLITÉ. »

Ne semble-t-il pas que l'université, cette fille aînée de nos rois, je lui demande bien pardon de la comparaison, joue ici le rôle de ces femmes publiques qui osent chaque soir de leur bouche

[1] Il est clair qu'elle *ne peut voir* que comme cela, car c'est ainsi qu'elle *voit tous* les gouvernemens!

[2] L'autre n'était alors qu'*une comédie*... C'est sans doute pour cela que M. de Fontanes et tous les conseillers n'attachaient aucun prix à des paroles dites en riant. Mais pour des personnages *si graves*, il me semble que c'est une inconvenance.

flétrie parler d'amour à l'inconnu qu'elles ne doivent plus revoir ?

Les signatures doivent figurer ici... elles sont d'ailleurs dans les journaux du temps... Mais ce livre les fera revivre, et ceux qui les ont tracées ne peuvent s'en formaliser... Ne l'ont-ils pas fait pour *le bien de la chose !*

Le grand-maître, Fontanes ; Villaret, chancelier; de L'Ambre, trésorier; L. Fr. de Bausset, ancien évêque d'Alais ; de Lamalle ; Jussieu ; Mongarède ; G. Cuvier ; Desrenaudes[1] ; Guérault, Arnault, conseiller, secrétaire général ; R. Despaulx ; H. de Coiffier ; Roger ; de Langeac ; Rendu (Ambroise) ; Guéneau de Mussy ; Chabot, de l'Allier; de Champeaux; Villar; Becquey; Després.

Tous ces noms étaient, comme on le pense bien, à l'autre adresse du 12 décembre 1812...

Je sais bien qu'on m'objectera que *l'on demandait* ces adresses, ces actes... mais leur forme, en admettant que même cette contrainte puisse être imposée à la pensée, la plus noble des facultés de l'homme, la forme et les expressions devaient être soumises à la volonté de celui dont

1 L'abbé Desrenaudes, homme de beaucoup d'esprit, était comme peu de personnes le savent, *le metteur en œuvre, le lapidaire* des pensées de M. de Talleyrand. C'était lui, en un mot, qui faisait toute la besogne de M. de Talleyrand, dès qu'il y avait deux mots écrits.

la conscience ne voulait pas de l'un ou de l'autre... c'est un fait impossible à réfuter. Regardez maintenant l'acte d'adhésion d'un homme loyalement français, et peut-être plus attaché à la famille des Bourbons qu'aucun de ces beaux faiseurs de phrases... C'est l'acte du général Nansouty, brave et loyale créature, donnant l'exemple de ce qu'on peut faire.

« J'ai l'honneur d'informer le gouvernement » provisoire de ma soumission à la maison de » Bourbon.

» NANSOUTY, *général de division.* »

Pas de phrases déclamatoires, pas d'injures, pas de basse flatterie... La simple et haute parole d'un soldat qui adhère pour la paix de son pays.

Le général Ameil et beaucoup d'autres généraux se conduisirent de cette manière... Si je ne craignais pas de me répéter à l'infini, je placerais ici une foule d'actes qui sont des modèles de modération, et cependant de patriotisme... cela me reposerait l'âme... Je me rappelle un fait arrivé à cette époque, et que je vais écrire ici.

Le général Letort était, comme chacun le sait, un des généraux les plus remarquables de la garde impériale, où il y en avait un assez bon nombre... Le général Letort était aussi malheureux qu'il est possible de l'être quand on a une âme fortement

trempée et un esprit capable de vous montrer le malheur qui vous frappe. Il se promenait un matin sur le boulevard de la Madeleine, silencieux et triste ; il fuyait sa maison, où pourtant il était heureux, car sa femme était une bien charmante et gracieuse personne [1]... Mais les plaies de l'âme du général Letort étaient de celles qu'un sourire de femme, quelque doux qu'il soit, ne peut fermer... Il sortait, errait au hasard ; puis, quand il rencontrait une troupe un peu trop nombreuse de Russes ou de Prussiens, il rentrait, car le sang se portait à sa tête, et il n'était plus maître de lui... Un jour il était, comme je l'ai dit, sur le boulevard de la Madeleine, près de chez lui, car il demeurait alors rue de la Ville-l'Évêque, lorsqu'une troupe de cavalerie prussienne venant de Meaux, avec des Russes, mais des troupes d'infanterie, dont en effet la tenue était belle, lui ferma la retraite, et il fut contraint de les voir défiler... Cette souffrance, qui en était une vive pour lui, commençait à être intolérable, lorsqu'il entendit près de lui une voix dire assez haut et avec une expression convenable aux paroles :

— Pardieu, voilà des hommes au moins !... et non pas *nos marionnettes* de soldats... Il n'est pas

1 Chacun de nous l'a vue chez madame la marquise de Coigny, qui l'avait élevée... Il est impossible d'être plus aimable et plus agréable en même temps.

étonnant que ces braves garçons-là aient frotté nos marmouzets de conscrits...

Le général Letort se retourne et voit un jeune homme ayant la tournure d'un homme du monde et un ruban rouge à sa boutonnière... Voilà ce qui d'abord se présenta confusément à ses yeux, car la colère le suffoquait tellement qu'il ne voyait pas devant lui, si ce n'est cet homme qu'il eût voulu anéantir, et qui en ce moment était pour lui le monde entier. Cependant il se contint, et s'approchant de lui avec une apparence de calme, il lui dit :

— Êtes-vous français, monsieur ?

Le jeune homme donnait le bras à un homme un peu plus âgé que lui... Il regarda le général Letort avec un étonnement qu'on pouvait nommer impertinent, et sourit en lui répondant :

— Oui, monsieur...

— Ah ! ah !... Et... vous êtes militaire ?...

— Oui, monsieur...

A peine le second *oui* était-il prononcé, que le jeune homme avait reçu une de ces corrections qui sont une des insultes les plus graves qu'on puisse faire et recevoir. Le général Letort, beaucoup plus calme après avoir donné ce châtiment mérité à un homme ou plutôt un enfant, tira de la poche de son gilet une de ses cartes, la remit au jeune homme en lui disant :

— Vous voyez, monsieur, que je m'appelle le général Letort... Je demeure ici près, dans la

rue de la Ville-l'Évêque... Vous me trouverez tous les jours jusqu'à midi.

Et avant que l'autre et même que les autres ne fussent revenus de leur stupeur, il était loin, répétant, quoiqu'*il fût plus calme*, à ce qu'il prétendait... J'aurais dû le tuer, cet original-là !... j'aurais dû le tuer.

Il racontait cela fort plaisamment lui-même, et d'autant plus plaisamment que sa colère recommençait, surtout quand il en arrivait à dire, que le monsieur n'était pas allé chez lui...

Dans toutes les adresses et les actes d'adhésion, il en est un aussi qui est bien ridiculement odieux, c'est celui du duc de Massa. Le duc de Massa est un de ces hommes greffés par la main de l'empereur sur un sauvageon, et devenu noble et grand seigneur par ses soins et ses bienfaits... Eh bien, il est curieux de voir comment cet homme reconnaît les bontés de son ancien maître... Voici sa lettre. Qu'on ne se plaigne [1] pas de l'abondance de ces citations; elles écrivent l'histoire avec un poinçon d'airain sur des pages également de

[1] Je sais qu'il y a des gens qui m'accusent d'être trop sévère. Je n'écris et ne dis que ce qui est vrai!... Nous sommes tellement habitués à la flatterie, que nous voulons de la *littérature flatteuse*. Le monde, *le siècle*, veulent être flattés... Que donnent-ils en échange?... Allons, allons, il faut leur dire comme Figaro :

« Entends la vérité, coquin, puisque tu n'as pas de quoi payer un flatteur. »

bronze ; et puis, cette lettre est curieuse : je la recommande à l'attention de ceux qui désirent un modèle de style et de noblesse de pensée.

« Paris, le 8 avril 1814.

» MONSEIGNEUR.

» Hier, à l'instant même de mon arrivée à » Paris, craignant d'être indiscret en demandant » une audience à Votre Altesse Sérénissime, je » l'ai priée par écrit d'avoir la bonté de me faire » connaître si elle jugeait que, malgré les événe- » mens, je pusse encore me considérer comme » président du Corps-Législatif, et adhérer en » cette qualité à la déchéance prononcée par le » sénat, contre Napoléon Bonaparte et sa famille. » Vos grandes occupations, Monseigneur, *n'ont* » *pas permis que j'aie* reçu une réponse, mais » ayant pensé, après avoir BIEN réfléchi, que je » continuais à être président jusqu'à ce que » j'eusse un successeur, j'ai l'honneur d'adresser » à Votre Altesse Sérénissime, en qualité de pré- » sident du gouvernement provisoire, l'adhésion » que je donne à la déchéance prononcée contre » Bonaparte et sa famille.

» Veuillez, Monseigneur, agréer l'hommage [1] » de mon respect.

» *Signé* le duc DE MASSA. »

1 Ces mots *hommage* et *respect* me rappellent une

Il y en a qui, dans la position du duc de Massa, auraient au contraire dit : « Je vais profiter de la position incertaine où je me trouve, pour ne pas adhérer tout de suite à la déchéance... plus tard nous verrons... »

Et cela eût été d'autant plus convenable à dire, que le duc de Massa se vengeait de l'empereur, ou croyait se venger en agissant ainsi... Oh ! quelle honte tout ce temps nous a révélée !... Combien de tourmens de cœur n'ai-je pas éprouvés en écoutant ces réflexions étrangères relativement à nous !... Et que pouvais-je dire ?...

Il y eut alors à Paris une cérémonie que je fus voir parce qu'elle n'avait rien qui pût blesser un cœur français. Depuis long-temps nous reconnaissions que la mort de Louis XVI était un des grands malheurs de la révolution. L'empereur Napoléon ne parlait jamais de lui qu'avec le plus grand respect, et mettait toujours l'épithète de *malheureux* à son nom.

Cette cérémonie fut accomplie par l'empereur de Russie et le roi de Prusse ; elle consistait à faire une sorte d'expiation, de *purification,* sur le lieu même où Louis XVI et la reine avaient péri...

apostille que j'ai vue l'autre jour dans une pétition. Cette apostille, écrite par l'un de nos hommes de lettres les plus distingués, a cela de particulier, que le signataire dit qu'il se met *aux pieds de M. Guizot.* C'est une nouvelle mode de formuler la parole convenablement.

Je fus placée dans l'hôtel de madame de Rémusat, à côté de l'hôtel de Crillon et de ce qu'on appelait l'hôtel de Courlande... Il faisait extrêmement beau, et le temps était même chaud pour la saison : nous étions alors au 10 avril...

L'empereur de Russie et le roi de Prusse, ainsi que le prince de Schwartzemberg, furent se placer à l'entrée de la rue Royale ; le roi de Prusse était à la droite de l'empereur Alexandre, et le prince de Schwartzemberg à sa gauche... On m'a dit qu'il y avait beaucoup d'officiers-généraux français, et même quatre maréchaux ; comme j'ai la vue très-basse et que je puis m'être trompée, je ne veux pas nommer l'un d'eux de peur de faire une erreur... Il y eut une longue parade pendant laquelle les instrumens russes et prussiens, ainsi qu'autrichiens, semblaient s'être défiés à qui jouerait le plus ce terrible air de : *Vive Henri IV !* que je commençais à redouter comme tout ce qui se répète avec ordre et méthode, sans qu'on sache pourquoi et sans que cela plaise... La cavalerie défila, puis ensuite s'en fut dans les Champs-Élysées... mais l'infanterie alla se ranger autour d'un autel élevé au milieu de la place et exhaussé sur une estrade de douze à quinze marches.... alors l'empereur de Russie descendit de cheval, et, suivi du roi de Prusse et du grand-duc Constantin, de lord Cathcart, du prince de Schwartzemberg, se dirigea vers l'autel. Avant leur arrivée sept prêtres grecs

étaient agenouillés et en prières... Aussitôt que l'empereur arriva près de l'autel, le *Te Deum* commença. Au moment de la bénédiction, les princes s'agenouillèrent, ainsi que les vingt-cinq mille hommes de troupes qui couvraient la place... En se relevant, le grand-duc Constantin éleva son chapeau, et aussitôt des salves d'artillerie se firent entendre... Le prêtre grec qui officiait présenta ensuite la croix à baiser à l'empereur de Russie et à tous ceux qui l'accompagnaient... Bien qu'ils ne fussent pas du même rit [1], ils me parurent à l'aide d'une lorgnette aussi convenablement recueillis que si tous les matins *un pope* leur disait la messe.

Cette cérémonie me fit une impression profonde, et je fus touchée à l'âme de ce soin expiatoire de la part de l'empereur de Russie; et puis cette place où des prières venaient d'être offertes à Dieu, cette place avait été baignée de sang innocent versé comme à ces funérailles de l'Afrique où les sujets viennent se faire égorger sur la tombe de leur maître... Je rentrai chez moi pénétrée et touchée à l'âme. Je le dis le même jour à M. Czernicheff, lorsqu'il me vint voir... Il ne me crut pas d'abord.

— Pourquoi cela ? lui dis-je.

1 Le roi de Prusse est protestant, le prince de Schwartzemberg est catholique, et l'empereur de Russie de la communion grecque.

— Parce que vous ne pouvez condamner la révolution française.

— Vous vous abusez étrangement en cela. La révolution est au contraire pour nous autres gens de l'empire une chose que nous avons été accoutumés à voir avec effroi. Mais ce que vous me dites là, poursuivis-je, ne m'étonne pas. C'est l'opinion fort erronée de beaucoup d'étrangers. Il y en a d'autres qui croient ne trouver ici que des généraux ne sachant ni lire ni écrire, et des femmes comme la tradition peint la pauvre maréchale Lefebvre, qui elle-même n'est pas aussi ridicule qu'on la représente.

Czernicheff se mit à rire.

— Comment! lui dis-je, vous! vous qui avez vu la cour impériale, qui avez vu ses magnificences, ses fêtes, et qui avez connu, surtout *assez intimement, j'espère,* plusieurs des femmes de ces hommes de la révolution, comment ne redressiez-vous pas l'opinion de vos compatriotes?... Il y en a qui disent à cet égard des choses inconcevables...

Comme je prononçais ces derniers mots, M. Volinsky [1], gentilhomme de l'empereur de Russie, et qui logeait chez moi, comme je l'ai déjà dit, pour me servir de sauvegarde, entra, et me demande la permission de me présenter madame

[1] J'ai peur que ce ne soit pas là son nom exactement... je l'écris comme il m'est resté dans la mémoire.

Grécoff, fille du fameux Platow, l'hetmann des Cosaques et sœur de l'ogre qui avait logé chez moi... Son père était avec elle dans sa voiture, et désirait vivement connaître la veuve du premier aide-de-camp de Napoléon ! de Junot !... Je répondis que je serais charmée de les voir, et ils entrèrent.

Madame Grécoff était jeune sans être belle. Elle avait une figure qui plaisait et donnait envie de la connaître et de causer avec elle; mais malheureusement ni elle ni son père, qui encore parlait très-mal l'anglais et l'allemand, ne disaient une parole de français. M. Volinsky m'en avait prévenue, et je le priai d'être notre interprète mutuel... madame Grécoff était petite, brune, bien faite, ayant des dents qui eussent été belles *peut-être* sans l'usage immodéré d'une foule de chose contraires aux dents, à ce que me dit M. Volinsky... elle avait du reste beaucoup de la femme demi-sauvage... Passionnée pour la parure, elle avait une quantité de joyaux, placés sans goût et sans ordre sur toute sa personne... Par exemple elle avait des gants blancs longs, attendu que les manches de sa robe étaient courtes, quoique nous ne fussions qu'en avril, et sur ses gants blancs elle avait des bagues à chacun de ses doigts; je crois, Dieu me pardonne, qu'elle en avait au pouce !... et puis des bracelets ravissans par exemple, et sûrement de chez Fossin ou de chez Laurençot, et qui jetaient de là le plus bizarre

éclat... Elle avait une robe faite d'une étoffe de soie fort belle, couleur jaune clair, ce qui lui allait mal en raison de la nuance de ses yeux... sa robe était, de plus, horriblement mal faite... formant une sorte de domino ou de robe de chambre à manches courtes, tant elle lui était large!... Mais le curieux, c'était sa coiffure! Elle avait un bonnet, un chapeau, je n'ai jamais pu deviner ce que c'était, tant la pauvre femme l'avait mutilé pour le faire tenir sur sa tête, qui était fort petite, et le malheureux escoffion était immense. Pour compléter sa toilette, elle avait des bas de soie, ou plutôt de filoselle, tant ils étaient gros et bleuâtres, et puis ses *souliers de peau*, trop grands de *deux pouces* au moins, sortaient de dessous sa belle robe jaune à chaque mouvement qu'elle faisait, parce que sa robe, quoique trop longue par derrière, était trop courte par devant... Ensuite, pour terminer le portrait avec vérité, je dois dire que madame Grécoff, quoiqu'elle fût blanche, était barbouillée de blanc et de rouge, comme une poupée de la foire.

Mais un homme qui me parut remarquable, c'est son père. Platow pouvait avoir à cette époque peut-être cinquante-cinq à cinquante-huit ans... peut-être plus : je ne me chargerais pas de fixer son âge... Il était grand, avait une belle tête et une expression qui n'avait rien de sauvage, comme beaucoup de Cosaques ; il portait une longue robe

de drap bleu, tombant jusqu'à ses pieds, et plissé autour de la taille comme le serait une robe maintenant pour l'une de nous... A son cou était un ordre en diamans fort extraordinaire et que l'impératrice Catherine II avait fait faire exprès pour lui... Il avait à son côté un sabre turc, donné par Potemkin, et qui valait, disait-on, des sommes immenses.

Comme il ne parlait pas le français et que je ne sais pas un mot d'allemand, nous fûmes obligés de nous entendre par truchemans... Il me dit les choses les plus aimables sur Junot... Comme il allait partir, mes enfans entrèrent dans le salon où il était alors; Alfred, qui était encore sur les bras de sa nourrice, se mit à faire des cris désespérés en le voyant avec cette grande robe et ce bonnet!... Alors Platow fut à l'enfant, lui parla bien plutôt avec les yeux qu'avec la bouche, puisqu'il ne le comprenait pas, et sut si bien le faire rire, que mon fils ne voulait plus le quitter, et il fallut que Platow le gardât un grand quart d'heure sur ses bras à jouer avec lui et le laissant s'amuser avec ses décorations si brillantes qui, par l'effet du prisme, enchantaient les yeux de l'enfant. En le remettant à sa nourrice, Platow se mit à rire en disant une assez longue phrase à M. Volinsky :

— Savez-vous ce qu'il me dit? dit celui-ci.

— Non.

— Eh bien! il me raconte que dans une ville

de la Champagne, il ne se rappelle plus le nom, une femme, chez laquelle il logeait, lui voyant prendre son enfant, comme il avait pris Alfred, avait aussitôt poussé des cris affreux et s'était jetée à ses pieds en pleurant et lui demandant de le lui rendre. C'était une charmante petite fille de dix-huit mois à peu près. Cette femme parlait l'allemand par un grand hasard... Platow le savait, et tout aussitôt il la releva tout en tenant la petite fille de l'autre main, car l'enfant ne le voulait pas quitter... La mère était toujours prosternée et finit par le supplier de ne pas MANGER SA FILLE ! En vérité, me disait M. Volinsky, Platow a raison de dire en riant après cela :

— Quel est le sauvage, de cette femme ou de moi ?...

M. Volinski, ce gentilhomme de la chambre de l'empereur de Russie qui logeait chez moi, et qui m'avait amené Platow et sa fille, lui demanda comment il me trouvait... Platow me prit par la main, s'inclina de manière à montrer qu'il pliait le genou comme pour me demander pardon ; puis il me demanda par signes de me lever, et me conduisit vers la fenêtre... Là il me considéra attentivement, puis il fit un signe d'approbation, et, se tournant vers sa fille et M. Volinski, il leur dit quelques paroles en russe... Ils firent une exclamation de surprise *approbatrice;* et le vieil hetmann, recommençant son examen, qui m'a-

musait beaucoup, me dit encore quelques paroles que je ne pus comprendre.

— Il trouve, me dit M. Volinski, que vous devez avoir le caractère et l'âme d'un homme... il est sûr que vous êtes courageuse ; et il est sûr aussi, ajouta M. Volinski, que vous êtes douée d'une grande fermeté.

Pour parler encore une fois de ces adresses que j'ai signalées et n'y plus revenir, je dirai que celle qui choqua très-fortement, ce fut celle de l'Institut de France, présidé par la classe de la langue et de la littérature française... Elle fut tenue le 5 avril... La séance a dû être bien intéressante, car je doute qu'elle se soit passée dans une entière tranquillité. L'empereur était vivant, pour ainsi dire, au milieu de ces hommes qui le répudiaient, et les signatures seules font un étrange effet... C'est *Monge*... c'est Arnauld... Cuvier !... Mais nos confrères signaient, diront-ils !... Oui, sans doute... Du reste, Arnauld fut bien payé de son abandon prématuré.

La rage d'écrire et de faire des soumissions était tellement une maladie, que ne voilà-t-il pas aussi les protestans qui s'en mêlent ? M. Marron rédigea une belle adresse qu'il commença par ces mots bien *redondans :*

« Nos seigneurs ! »

Et le reste de l'épître est composé en vraiment

beau langage... Il y a dans tout cela une folie qu'on ne peut expliquer que par l'extrême tension dans laquelle notre esprit était depuis quelques années... Il fallait cela pour voir les protestans se réjouir du retour d'une dynastie qui avait fait la révocation de l'Édit de Nantes, et du départ de celui qui avait donné la liberté des cultes!... Ce qu'on peut dire de moins injurieux contre nous à cette époque, c'est que nous étions fous !...

Mais il est une adresse cependant qu'il faut encore rappeler ; c'est celle de M. le comte P..... de S...., colonel d'un régiment des gardes-d'honneur.... En vérité ce régiment devait être animé d'un bien singulier esprit , d'après celui que s'est empressé de montrer son colonel...

« ... J'offre aujourd'hui *mes seize cents gardes* » et moi au successeur, au descendant des rois » de mes pères.

» Je lui jure fidélité au nom de mes officiers, » de tous mes gardes, et en mon nom, qui répond » de tous mes sermens.

« Le général comte DE S...., colonel
» du 3me régiment des gardes-
» d'honneur. »

Ceci me rapelle une particularité qui aurait pu trouver place bien plus tôt, mais que cette aven-

ture rappelle, et puis d'ailleurs on est convenu que dans des souvenirs on peut toujours rappeler plutôt qu'anticiper.

Lorsque l'empereur Napoléon arriva au consulat, il apprit, par le duc de Bassano, alors M. Maret, l'état affreux du vieux maréchal de S...., père du comte P..... de S...., ambassadeur en Russie, depuis reconnu sinon pour un diplomatique génie, au moins pour ce qu'il fut toujours, un homme de beaucoup d'esprit et d'une grande amabilité... Je l'ai connu toujours sous ce rapport... M. Maret se trouvait un jour chez lui, parce qu'ils avaient eu des rapports littéraires qui, pour M. Maret, étaient devenus presque de l'amitié. Ce même jour dont je parle, il le trouva affecté profondément. Le comte de S.... *pleurait* presque sur une lettre qu'il venait de recevoir de son père qui alors habitait Saint-Germain... Le comte de S.... n'avait aucune fortune, il travaillait dans les journaux, et son labeur était bien stérile pour amener à un état même satisfaisant.

« Je suis si malheureux, écrivait le vieux maréchal à son fils, que je n'ai pas de couverture pour me couvrir par le froid qu'il fait !... et pourtant je souffre, car je suis vieux, mon fils... et je n'ai pas de bois pour faire du feu. »

Le résultat de cette lettre fut que le comte de S...., qui dans ce moment n'avait pas d'argent à envoyer à son père, lui envoya un grand manteau d'uniforme en drap rouge qui lui servait à lui-

même de couverture. Il était bon fils comme il était bon père et bon ami.

Le premier consul apprit cette profonde misère par un homme qui ne laissa jamais souffrir à portée de sa vue et de sa voix [1]... Aussitôt que le premier consul apprit qu'il existait un maréchal de France dans cet état, il lui fit expédier le brevet d'une pension telle qu'on la donnait avant la révolution, et le fit expédier avec une demi-année d'avance. Bientôt après le comte de S.... fut plus particulièrement connu du premier consul et attaché au conseil d'État... A partir de cet instant toute cette famille fut comblée de faveurs et de grâces... Des dotations, des biens rendus, des places, des choses honorables et lucratives furent jetées avec profusion sur cette maison. Le fils aîné, Octave, qui, surpris par un accès de folie, disparut un jour en 1807, était sous-préfet quelque part du côté de Plombières... Enfin, tous étaient ce qu'on appelle les enfans gâtés de l'empereur. Je ne ferai donc aucune remarque sur l'acte d'adhésion du comte P.....

1 M. le duc de Bassano.

## CHAPITRE V.

Dispersion de la famille impériale. — Judas et saint Pierre. — Réception faite à l'empereur d'Autriche. — Acte d'abdication. — Adhésion de Berthier. — Conseils que me donne M. Czernicheff. — Je reçois la visite de l'empereur Alexandre. — Surdité, prétexte de galanterie. — Sentimens de l'empereur de Russie à la vue d'un buste de Napoléon. — M. de Rovigo. — Vingt audiences demandées. — Refus. — M. de Bassano. — Préventions injustes. — Portrait de Junot. — Idée qu'Alexandre s'était formée de mon caractère. — Le sang royal des Comnène. — *Le vainqueur.* — Impression soudaine. — Projet d'entrevue entre Alexandre et Napoléon. — Regard foudroyant. — M. de Rovigo plaide le faux pour savoir le vrai. — Seconde visite de l'empereur Alexandre. — Le protecteur. — Un officier d'état-major du prince royal de Suède distribue les logemens dans mon hôtel. — Lettre. — Désaveu. — Projets secrets de Bernadotte.

On n'était encore qu'au 15 avril, et pourtant toute l'époque d'une grande nation était déjà comme reléguée dans le passé, dont la date n'avait pas même de mois, encore bien moins d'année! L'empereur Napoléon était encore à Fon-

tainebleau; l'impératrice était à Rambouillet, et devait se mettre en route pour l'Allemagne; les frères et les sœurs de l'empereur étaient tous errans. La reine Hortense était seule à Paris... l'impératrice Joséphine était à la Malmaison... toute cette malheureuse famille était dispersée !!... c'était à son tour de souffrir !... Pendant que les larmes commençaient à couler dans une dynastie glorieuse, et qui devait d'autant plus souffrir qu'elle avait dû compter sur un sort différent, l'autre famille proscrite revenait dans la terre de ses pères et retrouvait ses anciens pénates. M. le comte d'Artois, enfin, rentrait dans Paris après vingt-deux ans d'exil !...

Tout était consommé... Chaque jour les journaux retentissaient des noms de cent généraux qui croyaient qu'on ne saurait pas assez tôt leur adhésion et surtout la manière servile dont elle était faite... C'était révoltant de la part de gens surtout qui n'avaient eu *toute leur vie* que des faveurs de l'homme dont ils se faisaient tout à coup, les uns le Judas, les autres le saint Pierre; et cependant l'acte d'abdication de l'empereur, bien que signé par lui, ou du moins consenti, n'avait pas paru; il ne fut publié que le 12. C'est une époque bien honteuse.

Ce fut alors que M. de Metternich arriva à Paris avec l'empereur d'Autriche... [1] Quoique amie du

[1] Ce fut, je crois, le 14 ou le 15 avril.

prince de Metternich, jamais je n'ai parlé avec lui des affaires politiques de l'époque. Je puis donc en toute assurance dire ce que je présume, comme s'il était un étranger pour moi... Je crois que lui et l'empereur d'Autriche furent très-contrariés de n'avoir pas eu le temps d'arriver à Paris pour faire donner la régence à Marie-Louise, et prononcer la Russie en faveur de l'orphelin impérial... L'empereur d'Autriche arriva à Paris, je crois, le 15 ou le 16 avril... on lui fit une réception tout impériale; ce n'était pas par honneur pour la double aigle... C'était, et cette idée politique était, au reste, assez adroite, pour éblouir l'empereur d'Autriche et ne pas éveiller en lui un regret qui lui aurait fait dire : — Si ma fille eût été régente !!...

Mais pendant qu'il passait son temps sur la route de Dijon, d'impératrice des Français qu'elle était, sa fille devenait grande-duchesse de Parme et de Plaisance !...

La réception de l'empereur François II fut superbe. La circulation des voitures fut interdite dans une grande partie de Paris... Les troupes bordaient la haie... des musiciens jouaient des fanfares... c'était une fête !... Et pour comble de dérision, après : Vive Henri IV, on ne jouait autre chose que :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille!

Oh ! nous étions bien divertissans !...

Les journaux d'alors sont un recueil d'indécentes et ridicules paroles ; cependant, un jour, ce sont ces mêmes journaux qui fourniront les matériaux pour écrire l'histoire !... Ainsi, par exemple, on lira dans l'un d'eux ce paragraphe :

« *Buonaparte* était encore avant-hier à Fontainebleau ; à la suite de plusieurs attaques de nerfs, il est tombé dans un grand affaissement. On lui a fait prendre des bains et on l'a mis au lit. Il paraît malade *moralement et physiquement, et n'a pas, dit-on, les idées bien nettes !...* Au surplus, il est traité avec les plus grands soins. »

En vérité, un pareil article est par trop stupide.. Napoléon malade de colère!... car c'est ainsi qu'on nous le représente... et cependant on en a soin!... ah ! c'est aussi par trop fort...

Enfin arriva son abdication ; elle est simple et noble : c'est lui dans ses beaux jours.

« Les puissances alliées ayant proclamé que » l'empereur Napoléon était le seul obstacle au » rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare » qu'il renonce, pour lui et pour ses héritiers, » aux trône de France et d'Italie, et qu'il n'est » aucun sacrifice qu'il ne fasse, même celui de la » vie, pour l'intérêt de la France.

» Fait au palais de Fontainebleau, le 11 avril » 1814.

» Napoléon. »

Berthier (le prince de Neufchâtel) envoya son adhésion, à la date également du 11 avril. Depuis quelques jours l'empereur le voyait mangeant ses ongles et ruminant sur ce qu'il avait à faire, et devina son abandon... J'ai déjà parlé de ce fait.

Ainsi, toute la famille Bonaparte se trouva dispersée en un moment : la princesse Pauline était en Provence, dans une maison de campagne près d'Orgon ; Madame et le cardinal Fesch allaient se diriger de Lyon sur Rome ; l'impératrice se disposait à venir à Trianon pour y voir son père, Jérôme et Joseph étaient Dieu sait où, et allaient partir pour l'Amérique.. Lucien était en Angleterre.

Lorsque l'abdication de l'empereur fut publique, lorsque le serment fut annulé, il fallut cependant chercher à assurer le sort de sa famille. M. de Metternich, que j'avais vu le lendemain ou le jour même de son arrivée, me dit que les majorats étaient perdus, excepté ceux de l'Illyrie et du royaume d'Italie, ce qu'avait l'Autriche enfin...

Les miens était en Westphalie, en Prusse et en Hanovre.

Il secoua la tête.

— J'ai bien peur que vous ne perdiez tout, me dit-il.

Cependant quand je lui montrai le titre d'une portion *seule*, à la vérité, de nos majorats, mais du revenu de cinquante mille francs, il me dit

que cela pouvait m'être rendu en raison de mes droits, constatés par le roi de Prusse lui-même; c'était la terre et le château d'Acken, *propriété personnelle* du roi de Prusse... propriété cédée par lui dans TROIS TRAITÉS différens et qu'il avait le droits d'abandonner...

— Réclamez! me dit M. de Metternich... Je ferai appuyer et j'appuierai votre demande; mais si vous m'en croyez, vous vous adresserez, comme première protection, à l'empereur de Russie; il a beaucoup de crédit sur le roi de Prusse...

Je parlai à M. Czernicheff, et je lui témoignai le désir d'obtenir une audience de l'empereur de Russie...

— Je le lui dirai, me répondit M. Czernicheff; mais je doute qu'il vous l'accorde, ajouta-t-il en riant.

— Eh, mon Dieu, pourquoi cela?

— Oh! rien du tout... mais je parie, me dit-il en riant toujours.

— Ce n'est pas pour un sujet bien grave, car il vous met de bien belle humeur.

Le lendemain M. Czernicheff vint me rendre réponse.

— Je vous l'avais bien dit... l'empereur ne veut pas vous recevoir à l'Élysée.

— Eh! mon Dieu! que lui ai-je donc fait? m'écriai-je toute stupéfaite...

Il poursuivit comme s'il ne m'avait pas entendue:

— Il ne veut pas vous recevoir à l'Élysée, parce qu'il veut avoir lui-même l'*honneur de venir vous voir* : ce sont ses propres paroles ; ne sont-elles pas aimables?

— A un tel point, lui dis-je, que j'en suis touchée jusqu'à l'âme!...

— Oui... il veut venir voir la veuve d'un homme dont le nom a tant de fois frappé son oreille et ses yeux. Le général Junot est un des beaux fleurons de la couronne de gloire de l'empereur Napoléon.

Il me prévint que l'empereur de Russie serait chez moi le lendemain entre midi et une heure, *si cependant cette heure me convenait.*

Nous étions peu faites, s'il faut le dire, à des manières impériales aussi courtoises, et quelque bien que le duc de Vicence m'eût dit de l'empereur Alexandre, je ne le pouvais croire aussi positif.

Le lendemain vers une heure l'empereur arriva chez moi [1]... Il était seul dans une voiture coupée et n'avait qu'un domestique avec lui... A peine eus-je le temps de me trouver à son arrivée sur l'escalier... Je tenais mon fils aîné par la main, et ses petites jambes de trois ans me suivaient avec peine.

Aussitôt que l'empereur m'aperçut, il reconnut

[1] J'occupais toujours mon hôtel de la rue des Champs-Élysées.

la maîtresse de la maison ; et me prenant la main, il me conduisit dans mon appartement avec une façon tellement aimable, que dès le premier moment je lui ai voué l'attachement que je lui ai toujours conservé.

Lorsque nous fûmes dans un salon intérieur, qui précédait mon billard, je m'arrêtai ; et après avoir remercié l'empereur d'être venu visiter la demeure d'une veuve, mère d'une si jeune famille, je lui présentai mes deux filles et mon Alfred, qui venait d'être sevré.

— Leur père eût été bien heureux, sire, de vous faire les honneurs de cette maison ; et je dis ce mot sans craindre que mon amour pour ma patrie m'en fasse un reproche, lorsqu'un ennemi est aussi noblement vainqueur. Il n'y a que les âmes faibles et peu généreuses qui se refusent à le reconnaître comme tel...

Mes enfans saluèrent, et se retirèrent... Je demeurai alors seule avec l'empereur de Russie.

C'était pour moi un rôle nouveau que celui de solliciteuse auprès d'un souverain étranger !... moi qui n'avais sollicité l'empereur Napoléon qu'une seule fois !... Mon âme n'a pas un sot orgueil, mais elle est haute et fière, et elle ne peut supporter ce qui lui est montré comme une action humiliante... mais j'étais mère !.... et il fallait parler.

— Sire, lui dis-je, ces enfans que vient de voir Votre Majesté ont perdu leur père bien jeunes...

et en le perdant ils ont tout perdu!... ils n'ont aucune fortune s'ils perdent leurs majorats... ce prix du sang de leur malheureux père.

Nous parlions ainsi en marchant dans le billard et dans le salon... L'empereur me prit la main; et, me conduisant à un fauteuil au coin de la cheminée, il prit une chaise, et s'assit vis-à-vis de moi sur cette chaise.

— Mais, sire, c'est impossible, lui dis-je en me levant!... je ne puis souffrir que Votre Majesté soit assise ainsi...

— Restez, me répondit-il avec un charmant et doux sourire... restez... il faut que je me place ainsi pour vous bien entendre. Vous savez que je suis sourd d'une oreille.

Et il disait cela tout naturellement comme il aurait dit toute autre chose... Il se mit donc en face de moi, et nous commençâmes une conversation remplie d'intérêt.

— D'abord, que voulez-vous de moi? me dit Alexandre; il faut m'expliquer votre affaire pour que je la comprenne bien...

Je la lui racontai.

— Mais cela me paraît sûr! me dit-il... Faites une note bien explicative, et je la donnerai *moi-même* au roi de Prusse. Czernicheff suivra cette affaire par mon ordre, et vous en rendra compte. Il est de vos amis, je crois, n'est-il pas vrai?

Je répondis affirmativement en ajoutant, ce qui est vrai, qu'il est un excellent homme, ayant

bien plus de supériorité que long-temps on ne voulut lui en accorder, parce qu'il est un homme agréable et fort à la mode.

— Mais il me semblait qu'en France c'était un titre de plus, dit l'empereur en riant.

— Quelquefois, sire...

Dans ce moment Alexandre porta ses yeux sur une console sur laquelle était une petite statue [1] de l'empereur Napoléon, de la hauteur de deux pieds et demi environ, et vêtue des habits impériaux... L'empereur de Russie tint les yeux long-temps attachés sur elle, puis laissant tomber son regard, il demeura quelque temps en silence... Ce silence était embarrassant pour tous deux. A la fin Alexandre le rompit :

— Une chose qui m'a bien frappé le jour de mon entrée dans Paris, c'est la quantité immense de personnes et surtout de femmes en deuil!!... des enfans!... tout à l'heure en voyant vos fils encore si jeunes vêtus d'habits de deuil, je me suis senti le cœur serré.

— Sire, lui dis-je avec fermeté quoique avec respect, Votre Majesté en aurait vu bien davantage si toutes les veuves étaient allées au-devant d'elle... Quant à moi et à ma famille, je puis affirmer qu'elle n'y a vu ni ma robe noire ni les vêtemens de deuil de mes enfans.

[1] Elle était en bronze, sur un socle de jaune antique, et sortait des ateliers de Ravrio.

Alexandre prit ma main, et la serrant comme celle d'une amie, il me dit d'une voie pénétrée :

— Je le sais, je le sais !...

Puis, tournant encore les yeux vers la statue de Napoléon [1] :

— Comme j'ai aimé cet homme !... se disait-il comme se parlant à lui-même, comme je l'ai aimé !... Savez-vous une chose, madame la duchesse, c'est que je l'aimais peut être... plus... plus qu'aucun de mes frères, ajouta-t-il en parlant plus bas...

Je le regardais avec intérêt ; il poursuivit :

— Oui, je l'ai aimé tendrement... et lorsqu'il m'a trahi, j'ai plus souffert de cette trahison que de la guerre qu'elle m'apportait... Imaginez-vous, madame, que l'officier qui m'apporta la première nouvelle que l'empereur Napoléon avait passé la Vistule fut traité assez sévèrement pour être mis en prison avec des arrêts sévères...

Alexandre appuya son coude sur son genou et soutint sa tête de sa main.

— Oui, poursuivit-il, si Napoléon avait voulu que cette fraternité d'armes et de cœur se maintînt entre nous comme elle existait à Erfurt... je crois, poursuivit-il en se levant et marchant rapidement, que *nous aurions fait de l'Europe la*

1 Cette conversation fut écrite immédiatement après que l'empereur de Russie fut sorti de chez moi.

*partie la plus belle de l'univers!!*... Mais il avait autour de lui des hommes qui l'ont perdu!... l'un deux surtout!... oh! l'un d'eux est pour moi l'objet d'une aversion que je ne puis vaincre!...

Il s'arrêta, je n'osais pas l'interroger...

—Cet homme, poursuivit Alexandre, n'est qu'un sicaire!... et il se croit un homme d'État... à ce compte-là, Tristan l'Ermite l'était aussi.

Oh! alors je compris...

— Cet homme a fait au nom de Napoléon une foule d'iniquités dont aujourd'hui son malheureux maître est appelé à rendre compte. Et cet homme... c'est le duc de Rovigo!...

Je l'avais deviné, et le nom ne m'apprit rien... Alexandre, qui avait marché pendant tout ce temps, vint se rasseoir sur la chaise qu'il occupait précédemment, et me dit :

— On dirait presque que vous vous attendiez à ce nom!

Je souris.

— Est-ce qu'il était également mal pour ses camarades?

— Non pas pour tous également, sire; mon mari a eu à se plaindre de lui grièvement, mais je crois que Votre Majesté est mal instruite relativement au duc de Rovigo... Il a des défauts, mais non pas celui de mal servir l'empereur, car il l'aime véritablement... [1] et il ne manque pas

[1] J'affirmais ce fait d'autant plus fermement que j'en

de moyens. . Peut-être Votre Majesté a-t-elle elle-même été mal informée, et.....

— Non, non, répondit-il vivement!.. pas du tout mal informée... c'est la vérité!... un homme assez insolent pour faire faire de la police dans mon palais!... à Pétersbourg!!... placer des espions chez moi!... mais cela passe toute idée... et puis...

Il s'arrêta et parut se contenir avec peine...

— Depuis que je suis ici, poursuivit-il, il m'a fait demander vingt audiences... mais je les ai toutes refusées... Il paraît qu'il veut insister auprès de Monsieur pour le voir, et je comprends très-bien le refus du comte d'Artois... M. le duc de Rovigo devrait un peu mieux se rappeler la terrible nuit de Vincennes!... il devrait empêcher la calomnie d'atteindre un innocent... car enfin ce malheureux Caulaincourt était alors à Strasbourg, et non pas à Vincennes, pour faire charger et commander le feu sur l'infortuné duc d'Enghien!...

La conversation devenait du plus haut intérêt; j'écoutais avec une attention qui se peignait dans mes yeux, et que l'empereur Alexandre remarqua sûrement, car à partir de ce moment, sa politesse

suis certaine... J'ai eu mille fois des preuves positives de l'attachement de Savary pour l'empereur Napoléon... Je répète ensuite ici les propres paroles de l'empereur de Russie. J'étais moi-même à cette époque très-irritée contre le duc de Rovigo.

devint encore plus affectueuse; et venant se rasseoir, car il se levait et s'assayait à chaque moment :

— L'autre serviteur de Napoléon est le duc de Bassano ; cet homme aussi lui a fait bien du mal.

— Pour celui-là, sire, je ne puis l'accorder à Votre Majesté : M. de Bassano est l'homme du pays en même temps qu'il donnerait sa vie pour l'empereur Napoléon.

— Qu'importe ! s'il l'a mal servi !...

— Mais, sire, pourquoi ne pas admettre plutôt que des rapports injustes, peut-être même malveillans avec intention, ont déterminé votre jugement sur M. de Bassano... C'est un homme d'État fort habile, un homme d'esprit et d'un caractère incorruptible. Martyr de la cause qu'il a servi dans sa jeunesse, il ne changea jamais de principes, et fut toujours l'homme du pays... de la patrie... Ce sentiment est inné chez lui... ses affections lui sont même subordonnées... et lorsque M. de Bassano a envoyé son adhésion au gouvernement provisoire, c'est qu'il a pensé que le pays ne pouvait être sauvé aujourd'hui que par une grande union entre ses enfans.

Je m'arrêtai tout étonnée d'avoir fait un si long discours... mais la vérité a toujours eu un grand pouvoir sur moi, et un pouvoir d'entraînement ; et puis l'empereur de Russie ne me faisait nulle peur... Il m'écouta fort attentivement, et lorsque j'eus fini, il me dit :

— Est-ce que le duc d'Abrantès était fort lié avec M. de Bassano ?

— Oui, sire ; en outre mon mari est de la même province que M. de Bassano... ils sont tous deux de la Bourgogne, et puis ils sont *frères d'armes*, quelque étrange que cela paraisse.

— Comment cela ?

— Parce que jamais M. le duc de Bassano n'a été absent d'une bataille livrée par l'empereur... M. de Bassano a la bravoure d'un soldat ; il en court tous les dangers sans espoir de récompense, puisque la seule qu'il obtiendrait pour avoir eu une jambe emportée par un boulet de canon, serait de *n'avoir pas* les Invalides...

Alexandre se mit à rire...

— Ah ! il est aussi brave ! je n'en savais rien... Et le général Savary, comment est-il considéré chez vous sous ce rapport ?

— Mais, sire, comme un homme fort brave ; voilà ce que j'ai toujours entendu dire par mon mari lui-même, qui était fort difficile sur ces matières-là...

— Oh ! c'est un homme qui avait une belle renommée militaire que le général Junot ! un souverain est heureux d'avoir de tels hommes autour de lui... Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas son portrait au milieu de tant de tableaux ?...

Et il regardait autour de lui avec curiosité.

— Si Votre Majesté désire le voir, et d'une

extrême ressemblance, je puis lui montrer un portrait de Junot, mais il faudrait qu'elle se donnât la peine de traverser tout cet appartement.

Je n'oublierai jamais le mouvement rapide et plein de grâce qu'il mit à se lever et à m'offrir son bras.

— Voulez-vous me montrer le chemin? me dit-il.

Je lui fis traverser mon billard, ma bibliothèque qui offrait la plus belle collection de l'Europe [1], un grand cabinet à la manière des habitations antiques, puis ma chambre à coucher, un autre cabinet, et enfin mon cabinet de travail, où était le portrait de Junot.

Ce portrait, que j'ai toujours, était une esquisse, mais une esquisse qui vaut plus cent fois que bien des originaux... C'est le baron Gros qui en est l'auteur; il a représenté le duc d'Abrantès avec le costume si pittoresquement militaire des généraux de la république.. Junot avait au moment où il le peignit à peine vingt-sept ans, et déjà il était général de brigade et se trouvait au milieu d'un désert de Syrie, au pied du mont

[1] La collection entière de Bodoni et celle complète de Didot, avec trois exemplaires *uniques:* le Daphnis et Chloé, imprimé sur vélin, en caractère d'or, avec les dessins originaux de Gérard et de Prudhon; les Fables de Lafontaine, avec les dessins originaux de Percier; c'est le roi d'Angleterre qui a maintenant le premier; l'autre est en Russie.

Thabor, tenant tête à quatre mille Turcs avec trois cents Français, et battant et détruisant les quatre mille Turcs... Le gouvernement d'alors, qui savait récompenser selon le vœu du cœur, ordonna qu'il serait envoyé un ordre du jour dans chaque famille des braves qui formaient le corps isolé du général Junot...[1] Quant à lui, la récompense consistait dans le même ordre du jour et dans un tableau fait aux frais du gouvernement, et fait par l'un de nos plus habiles artistes. Il y eut un concours, Junot donna le prix à Gros, comme à celui qui avait le mieux compris ce qu'il avait dit dans son rapport. Cette tête fut faite par Gros pour servir au grand tableau qui devait s'appeler... le combat de Nazareth.

Tandis que je parlais, l'empereur Alexandre m'écoutait attentivement... il regardait alternativement le portrait de Junot et celui de l'empereur Napoléon qui se trouvait en regard, et se dit à lui-même :

— Sans doute !... et voilà comme on construit soi-même des leviers avec lesquels on soulève le monde.

— Oui, sire, lui répondis-je, quoiqu'il se par-

1 Cette affaire de Nazareth est un des plus beaux faits d'armes des guerres de la révolution... On ne peut trop la louer, j'avoue que j'en suis vaine!... Hélas! ces lauriers sont bien pâles aujourd'hui, et pourtant, qu'il faudrait peu de chose pour les faire reverdir!!...

lât à lui-même... mais il arrive un jour où le levier s'use, où la masse devient trop pesante, et alors elle retombe sur celui qui l'ébranlait.

Alexandre me regarda un moment avec un air surpris... puis il prit ma main, la serra, et la remit sous son bras ; ensuite nous retournâmes dans le salon où déjà nous avions causé.

— Votre mari aimait beaucoup l'empereur Napoléon, n'est-il pas vrai? me demanda encore Alexandre à notre retour...

— Ce n'était pas un attachement ordinaire, sire... Junot avait l'âme brûlante et les passions violentes... eh bien ! il aimait Napoléon comme il pouvait aimer ; avec une telle âme et un tel cœur... c'était du *séidisme*, si je puis employer ce mot... L'empereur a perdu dans la même année deux autres hommes comme Junot, Duroc et Bessières !...

— Ah ! Duroc !... l'aimiez-vous donc beaucoup? me dit l'empereur de Russie avec un air tout joyeux.

— Comme mon meilleur ami, sire.

— J'en suis ravi... J'avais une profonde estime pour son beau caractère ; mais celui que je préfère à tous, c'est le duc de Vicence ! c'est un homme d'un caractère si admirable ! si indignement accusé !... ne l'aimez-vous pas ?...

— D'une tendre amitié au contraire, sire... Je l'appelais mon frère !... Nous avons été presque

élevés ensemble... Son père était l'ami le plus intime de ma mère...

— Je suis ravi de cela ! s'écria-t-il... C'est une amie, un soutien de plus qu'il aura, ce bon Armand !... Madame la duchesse, croyez-en ma parole, et *ma parole d'honneur*, Coulaincourt est innocent !... Quand j'affirme sur mon honneur qu'un homme est innocent, il me semble qu'on peut m'en croire... Vous m'avez fait de la peine en disant tout à l'heure que *vous l'appeliez votre frère !* et pourquoi ne l'appelez-vous plus ainsi ?

— Et vous, sire, vous avez aussi donné le nom de frère à Napoléon... pourquoi le lui avoir retiré ?...

Je crus m'apercevoir d'une rougeur fugitive, mais qui traversa comme l'éclair le front de l'empereur.

— Napoléon m'a le premier abandonné, dit-il enfin... peut-être même ne m'a-t-il jamais aimé, tandis que moi !... Ah madame Junot, vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir combien je l'ai aimé !... J'étais fier d'être l'ami de cet homme au génie gigantesque... Abusé par ses paroles amicales, je me crus un moment l'objet de son affection, et puis il me trahissait !... Tenez, mon amitié était si profonde et si vive... que lorsque je dus enfin déclarer que tout était décidément rompu entre les deux États, j'éprouvai le même brisement de cœur qu'on ressent alors que dans une passion plus vive on rompt avec une per-

sonne aimée [1]... Oh si Napoléon avait voulu !...

Et dans le regard qu'Alexandre jeta sur la statue de Napoléon, on y pouvait lire :

Nous aurions conquis le monde !!...

— N'a-t il pas été très-injuste pour le duc d'Abrantès ? dit-il en se reprenant comme presque fâché d'avoir hasardé le fond de sa pensée...

— Oui, sire... mais il aimait extrêmement Junot... et je sais qu'il a été touché profondément de sa mort...

— L'avez-vous vu depuis votre malheur ?...

— Non, sire.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il a toujours été loin de Paris, et que moi-même j'en ai été absente.

— Est-ce la seule raison ?

Je ne répondis rien.

— N'y aurait-il pas de votre part le noble mouvement d'une grande âme ?... N'écrivîtes-vous pas à Napoléon étant à Genève où à Lausanne ?

Je levai les yeux dans un grand étonnement sur l'empereur ; il poursuivit :

— Cette lettre est tombée entre mes mains,

[1] Ce sont les propres paroles de l'empereur de Russie. Il avait un grand charme dans la conversation et parlait français, sans nul accent... Il était parfaitement aimable. J'écrivais mes conversations avec lui aussitôt qu'il m'avait quittée, de sorte que je n'ai rien omis de tout ce qu'il m'a dit.

ainsi que beaucoup d'autres qui furent prises avec l'estafette, et même je crois un auditeur au Conseil-d'État qui portait des dépêches à l'empereur Napoléon, et qui fut pris par un parti de mes Cosaques, dans toute cette débâcle de Dresde... Ce fut même, autant que je puis me le rappeler, le lendemain de la mort de Moreau. Vous parliez à Napoléon avec un ton de vérité et avec un noble cœur qui donnaient une grande idée de la femme qui peut écrire ainsi. C'est là, dans cette lettre, que j'ai vu que vous aussi vous aviez été froissée et blessée au cœur par le même Rovigo, qui est vraiment le mauvais génie de tout ce qui est bon et de ce qui souffre; mais serez-vous contente ou fâchée contre moi?... L'empereur n'a pas eu votre lettre... En êtes-vous bien fâchée?...

— Peut-être non, sire... Mon premier mouvement m'aura entraînée trop loin... mais je n'en ai nul souvenir.

— Vous avez été la plus noble des femmes; et sans avoir l'honneur de vous connaître, j'ai pris pour vous la plus haute estime.

— Mais, sire, Votre Majesté a mal assis son jugement si elle me croit l'ennemie de Napoléon... Il m'a fait beaucoup de peine... sans doute, mais j'ai pour lui, pour son nom, pour sa gloire, une vénération profonde: c'est un culte.

— Et vous n'en êtes que plus estimable.

— Je ne sais ce que je suis ou ce que je ne

suis pas, sire, je ne fais aucune réflexion... Je suis franche et naturelle dans tout ce que je fais et ce que je dis... L'empereur Napoléon a eu de grands torts envers mon mari, envers son ami le plus dévoué, envers l'homme qui lui aurait donné son sang et sa vie !... Sans doute, la plaie, encore fraîche, me fait souffrir quand j'y porte la main !... Mais l'empereur, tout coupable qu'il est envers moi, n'en est pas moins le génie le plus lumineux que Dieu ait consenti à distraire de son essence. C'est ainsi que je le vois. Aussi voudrais-je que ses peines fussent adoucies... Ma vue ne lui est pas nécessaire à Fontainebleau, mais si je croyais qu'elle pût lui faire quelque bien, j'y courrais.

Alexandre se promenait en silence et parfois il s'arrêtait pour me regarder... puis il continuait à marcher... Tout à coup il s'arrêta et me demanda :

— Voyez-vous souvent Savary?

— Rarement, sire.

— Il ne vous a jamais parlé de moi?...

— Jamais qu'en bien... (C'était vrai.)

— Sa femme est fort belle, dit-on... Elle m'a fais demander une audience pour demain... Je n'ai pu la refuser, elle... Mais que me veulent-ils tous les deux? que je persuade à M. le comte d'Artois qu'il est innocent de l'affaire de M. le duc d'Enghien ?... C'est impossible !...

Et en me parlant ainsi il était aussi à l'aise

avec moi que si nous nous connaissions depuis vingt ans...

— Quant à M. Savary, je ne le veux pas voir... c'est un parti pris... c'est un homme que je n'aime ni n'estime. Adieu, madame la duchesse, je m'occuperai dès demain de votre affaire, et puis je suis sûr que Louis XVIII fera beaucoup pour la noblesse de l'empire... C'est ce qu'il doit faire d'abord, et puis vous êtes de la sienne aussi... non-seulement de la sienne, mais vous êtes même son égale. N'êtes-vous pas une Comnène?

— Ma mère était une Comnène, sire, mais moi je ne le suis pas...

— Enfin, vous êtes d'un sang royal, et pour nous autres souverains c'est une solidarité que de venir à l'aide de *nos parens* qui souffrent... Louis XVIII était encore, il y a peu de temps, proscrit et malheureux, et il est encore à Hartwell...

Puis se ravisant comme s'il avait oublié quelque chose :

— Y a-t-il long-temps que vous n'avez vu le duc de Vicence?

Je répondis que je l'avais vu à son passage à Paris, mais seulement une minute.

— Aimez-le toujours comme un frère, me dit l'empereur Alexandre, il le mérite.

Et, me saluant avec une grâce inimitable, il s'en alla avec cette aisance d'homme de bonne compagnie, qui n'a rien de la morgue royale...

— Eh bien ! s'écria-t-il... que faites-vous donc ?...

Nous étions alors sur le haut de l'escalier. Je l'avais accompagné sans qu'il m'eût entendue.... Je fus toute surprise.

— Mais, sire, Votre Majesté permettra que...

— Je ne permettrai rien du tout !... Comment, vous vouliez descendre jusqu'à ma voiture ?

— Mais certainement, sire, lui répondis-je en riant et tout amusée de l'air étonné qu'il avait en me voyant faire une chose aussi simple...

— Jusqu'à ma voiture ! dit l'empereur en riant à son tour... Eh, mon Dieu, *que dirait-on de moi à Pétersbourg*, si l'on me voyait laissant descendre un escalier à une femme pour me reconduire !...

— Mais nous ne sommes pas à Pétersbourg, lui dis-je en joignant les mains pour le prier de me laisser faire, ce qui en effet était mon devoir de maîtresse de maison envers un souverain...

— Eh bien, soumettez-vous au vainqueur, reprit-il avec une grâce charmante, et me prenant la main, il me reconduisit jusqu'à la porte du salon en me disant :

— Je vous préviens que je reviens vous y conduire si vous vous obstinez...

— J'aime à faire de l'exercice, sire.

— Et si je vous *ordonne* de ne pas aller plus loin ?...

— Mais je ne suis pas la sujette de Votre Majesté.

— Eh bien ! je ne reviendrai pas vous voir... Vous ne voudrez pas me punir à ce point-là?...

— Cette crainte me fait obéir plus que le reste, sire ; et je demeurai après cette dernière parole...

Alors il s'en fut, et descendit l'escalier en courant comme pour m'empêcher de le suivre...

Lorsqu'il fut dans la rue, il mit la tête à la portière, et me voyant à la fenêtre du salon, dans lequel nous venions de causer, il salua de la glace avec une bonne grâce qui, en vérité, il en faut convenir, était bien séduisante.

Je refermais à peine la fenêtre, que je vis s'ouvrir la porte du salon et que j'aperçus... qu'on devine ! le duc de Rovigo !...

— Ah, mon Dieu, m'écrirai-je, d'où venez-vous donc!

— Eh, par Dieu, me répondit-il en jurant à demi, je viens de chez vos enfans !... Ils m'ont dit que ce *bouffon d'empereur* était ici, et je me suis bien donné de garde d'entrer.

— Et vous avez fort bien fait, car il ne vous aime guère. Je puis même affirmer qu'il ne vous aime pas du tout.

— Ah, ah! il vous a donc parlé de moi ?

— Fort longuement.

— Et dans un mauvais sens apparemment, car

vous avec l'air un peu plus désagréable pour moi que de coutume.

— Comment voulez-vous que l'opinion de l'empereur de Russie puisse influer en rien sur celle que j'ai de vous ?...

— Mais enfin, que vous a-t-il dit de moi ?

— Beaucoup de mal.

— Dans quel sens ?

— Par exemple que vous vouliez faire la police de son palais à Saint-Pétersbourg, ce qui n'était pas de son goût.

— Ah ! il a su cela, l'imbécile !... Par Dieu, il faut donc que j'aie été trahi !...

— C'est probable, et sans une grande finesse vous vous y deviez attendre, mon pauvre duc.

— Pourquoi me plaignez-vous donc autant ? vous avez l'air bien fier de la visite de ce Calmouck-là...

— Mon Dieu, ne parlez donc pas ainsi, mon cher Savary, vous savez que ces façons-là me sont odieuses, et vous m'en favorisez toujours.

— C'est parce que je sais qu'elles vous déplaisent... Je suis de l'avis de l'empereur... Il faut faire le caractère des femmes.

— Chargez-vous de l'éducation de la vôtre, et puis vous serez le maître ensuite d'en essayer une autre...

Il parla encore long-temps, mais je ne l'écoutais plus ; une réflexion rapide m'avait transportée à Fontainebleau. Je voyais l'empereur triste,

abattu, presque seul, n'ayant avec lui que le duc de Bassano et le duc de Vicence; encore celui-ci était-il sur la route de Paris à chaque instant. Je savais bien que le duc de Rovigo était *là* pour bien faire, car son attachement pour l'empereur m'était connu, et je ne pouvais le mettre en doute, mais il me semblait qu'il ne pouvait rien faire!... Tout à coup une pensée s'offre à moi!... je l'accueille... elle est pour moi comme une de ces heureuses visions qui dissipent un brouillard... Bientôt cette pensée prend un corps... elle forme une certitude... je me lève de mon fauteuil, et allant à Rovigo, je lui prends les deux mains dans les miennes, et je lui dis avec une forte émotion :

— Écoutez, mon cher duc, nous pouvons, vous et moi, sauver l'empereur... et le faire rentrer aux Tuileries... j'en suis certaine.

Rovigo me crut folle un moment, et me regarda sans me répondre. Je le compris.

Je ne suis pas folle, bien que vous deviez le croire, lui dis-je, mais sans sourire, car l'importance du sujet qui m'occupait m'absorbait entièrement...

— Oui, l'empereur peut être sauvé par la même main qui l'a perdu... Asseyez-vous, et écoutez-moi.

Et me voilà lui racontant toute ma conversation avec l'empereur de Russie, lui détaillant jusqu'à l'expression du regard, de la parole, l'inflexion de la voix, lorsqu'il me parlait de notre

empereur... Savary m'écoutait avec une extrême attention...

— Il l'aimait comme un frère à Erfurt, s'écria-t-il après m'avoir entendu !...

Et frappant violemment du pied en jurant :

— Pourquoi faut-il qu'il ne l'aime plus !!...

— Il l'aime toujours, m'écriai-je avec une conviction intime que m'avait donnée l'affirmative d'Alexandre en me parlant de Napoléon ! Oui... il l'aime toujours !

Rovigo secoua la tête.

— Ce qu'il a fait, ce qu'il fait tous les jours ne le prouve guère... Mais quel serait votre projet ?

— Il est peut-être hasardeux, mais je m'y confierais. Jamais pensée ne s'est offerte à moi entourée de plus d'espérance... Il faudrait que tous deux se vissent et pussent se parler...

Le duc se récria :

— Et le moyen ?

— Il est bien simple. Que l'empereur vienne déguisé dans Paris... qu'une fois arrivé il vienne dans ma maison, par exemple... elle est hors de toutes recherches et de tout soupçon. D'ici il pourrait observer le moment favorable pour parler à l'empereur Alexandre. Vous voyez comme il est accessible. Je lui ai demandé un rendez-vous; il est venu de suite lui-même... En lui en demandant un autre et lui disant que je suis malade, il viendrait aussitôt, et alors ils se verraient !...

Croyez-vous que Napoléon ne reprendrait pas à l'instant son empire sur le cœur d'Alexandre?... Celui-ci est noble et généreux, en admettant qu'il se refusât à redonner le nom de frère à l'empereur, je suis sa caution qu'il laisserait retourner l'empereur à Fontainebleau sans aucune tentative pour le retenir... Après tout il est le maître ici!...

Le duc de Rovigo marchait à grands pas dans la chambre... Il paraissait fort agité... Tout à coup il vint se placer devant moi, et me regardant avec une expression qui allait chercher mes pensées jusqu'au fond de mon âme:

— Vous êtes de bonne foi, n'est-ce pas? me dit-il...

Je suis sûre que le regard que je lançai sur lui fut terrible et foudroyant, car il recula d'un pas.

— Mais écoutez donc, me dit-il... dans une affaire de cette importance... car il y a du bon dans ce que vous dites... il y a du bon.

Et sans me faire d'excuse pour l'injure qu'il m'avait non-seulement dite, *mais faite*, il se promena de nouveau en rêvant et parlant parfois sans que je pusse entendre ce qu'il disait...

— Et quel serait votre plan pour le faire arriver sain et sauf jusque chez vous?

Mon Dieu, ce serait le plus simple qui serait le meilleur... Que plusieurs officiers demandent des passeports pour venir à Paris. Maintenant il n'exis-

te auc une surveillance [1] et l'empereur viendrait avec eux... Il nous est facile d'avoir deux hommes dont vous êtes sûr... Dans l'armée l'empereur doit trouver des séides dans les officiers inférieurs, c'est-à-dire, les lieutenans, les sous-lieutenans et les capitaines ; quant aux autres, sa bonté les a perdus.

— C'est vrai, me répondit Savary avec une extrême bonne foi... Mais plus je réfléchi à ce projet, plus il me sourit... mais aussi plus je réfléchis au même temps au plan, et plus il m'effraie.

— Cependant comment faire pour qu'ils se voient?... La demande formelle d'une entrevue serait refusée, j'en suis sûre... Si l'on admet une chance de réussite dans ce que je propose, il le faut tenter ; mais l'empereur le voudra-t-il?...

— Il ne reculera jamais devant une chance offerte par la fortune... Je le connais !... Et quand je pense en effet aux jours d'Erfurt !... quand je me rappelle cet élan de l'empereur de Russie au moment où Talma dit ce vers d'OEdipe :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Oh, alors il y a aussi une espérance dans mon cœur !... Mais que c'est singulier que vous ayez eu cette pensée !

[1] Il y en avait bien une, mais faite en dépit du bon sens : c'était le second volume de l'époque de Malet.

— Pourquoi?... je serais heureuse au contraire de prouver à l'empereur que je l'aimais et que mon admiration pour lui a résisté à son injustice... D'ailleurs Junot est mort et mon devoir est de le remplacer.

Le duc de Rovigo me regarda fixement, et me dit :

— Vous êtes une singulière femme? Savez-vous qu'il y a de l'homme en vous... et de l'homme remarquable?

Croyez-vous donc me faire un grand compliment?

— Enfin, suffit... Je le crois, malgré que vous autres femmes vous ayez toutes la prétention d'être des souveraines...

— Mais laissons cela.

— Eh bien, que faisons-nous? l'empereur ne me croira pas lorsque je lui dirai cette affaire... Il me prendra pour un songe-creux.

— Voulez-vous que je lui écrive?

Vous le feriez?

— Et pourquoi non? Ce que je dis je le fais... ce que je fais je le dis... Voulez-vous une lettre de moi à l'empereur, encore une fois?...

Il hésita. Je n'ai jamais pu m'expliquer cette hésitation; enfin il me dit :

— Eh bien, oui. Donnez-moi une lettre, bien courte par exemple, et qui ensuite ne dise rien dans le cas où elle seroit interceptée... qui sait ce qui peut arriver?

Rovigo marchait dans l'appartement avec l'air fort pensif; tout à coup il me dit encore;

— L'empereur me croira-t-il? il me prendra pour un rêveur, vous dis-je... écrivez-lui.

— Maintenant, je n'ose pas!... (C'était vrai.)

— Pourquoi cela!...

— Parce que... Je ne puis le dire... mais je n'ose pas.

Savary me faisait peur.

— Allons donc! quelle folie!...

Et me prenant par le bras il me fit courir dans mon cabinet, et me faisant asseoir devant mon bureau, il me dit :

— Ecrivez!... eh quoi! avez-vous peur de vous compromettre?

Je pris aussitôt une plume et j'écrivis!... j'écrivis quelques lignes... mais elles auraient été comprises par l'empereur s'il les avait lues... j'en suis sûre... je cachetai *avec mes armes*, et remettant ma lettre ou plutôt mon billet à Savary, je lui dis à mon tour :

— Mon cher duc, vous pouvez avoir une grande connaissance du cœur humain... cependant croyez-moi... n'employez pas souvent des véhicules pareils à celui qui m'a déterminée tout à l'heure... pourquoi toujours éveiller la susceptibilité?

Il se mit à rire et s'en fut... Avant de le laisser reposer pour long-temps, il me faut parler ici d'une chose dont j'ai promis le détail dans le vo-

lume précédent, et dont il a donné l'explication qu'on n'aurait pas eue sans lui. J'ai cette explication dans mes mains, écrite par lui-même : il s'agit de la défense de Paris.

L'archevêque de Malines imprima une brochure après la restauration, pour dire qu'il avait été la mouche du coche dans tout cela, et donner de l'encens par le nez de M. Talleyrand plus que les enfans de chœur ne lui en avaient donné quand il était évêque... Dans cette brochure, M. de Pradt racontait que le duc de Rovigo, en lui parlant à lui-même, avait formellement *déclaré* qu'il était CONTRE la défense de Paris.... l'archevêque redit ensuite cela dans cette brochure... mais un peu comme *un innocent*, je lui en demande pardon... Le duc de Rovigo se moqua de lui, lorsque M. Bulos, officier de mérite et dévoué à la cause du pays, lui montra cette brochure crédule :

— Donnez-la-moi, lui dit-il, je vais y mettre une note... et il écrivit *lui-même* ce que je vais transcrire ici : *Il n'a pas cessé* (dit la brochure en parlant de Savary) *de détourner de défendre Paris par les moyens les plus violens*... Voici la note du duc de Rovigo, elle est de la plus grande importance comme pièce autographe en raison de ce qu'elle renferme :

« Je faisais mon métier, *je plaidais le faux pour avoir le vrai*...

» Cette ouverture de l'archevêque de Malines me prouva la vérité des rapports qui commen-

çaient à m'arriver de toutes parts sur ce petit comité dont il parle et auquel assistait M. Anglès, qui était chef de l'un des arrondissemens de mon administration.

» J'y soupçonnais cependant un peu d'animosité contre les individus qui en faisaient partie... mais en tous cas, mes notes étaient prises, et si l'empereur fût resté sur le trône, je n'eusse pas tardé à compter avec ces messieurs, qui, d'après M. de Pradt lui-même, comptaient plus sur les alliés, qu'ils croyaient disposés à traiter avec l'empereur, que sur eux-mêmes. Le nœud gordien était dans la prise de Paris; ce que dit l'archevêque de mon opposition à le défendre à outrance ne m'étonne pas.

» D'après les sentimens qu'il manifestait, je me serais bien donné garde de tenir un autre langage devant lui... parce qu'il aurait été faire déjouer mes projets par ses collaborateurs; mais tout était prêt pour faire éclater une insurrection spontanée; l'empereur voulait la diriger lui-même, et il venait à Paris dans ce but avec le maréchal Lefebvre, lorsqu'il apprit à la Cour de France que tout était perdu. (Il y rencontra le général Hullin.)

» Mon successeur a dû trouver dans mon cabinet des proclamations aux faubourgs et aux ouvriers...

» Des ordres pour dépaver les rues, monter les pavés dans les étages supérieurs... d'effacer

les numéros des maisons [1]... les enseignes, et de mettre dans les grandes rues des faubourgs tous les tombereaux de boue sans chevaux, toutes les charrettes de rouliers, etc., etc. Si l'empereur fût venu, des ordres eussent été donnés, et tout cela eût été fait en quelques heures. Il lui a été rendu compte de ces dispositions.

» Mais il m'a dit *lui-même depuis*, que ce plan de défense était si dangereux, qu'il voulait être lui-même sur les lieux pour le diriger et empêcher quelques factieux de s'en emparer. »

Cette note existe telle que je viens de la transcrire dans un exemplaire de la brochure de M. l'archevêque de Malines, et elle est écrite en entier de la propre main de M. le duc de Rovigo. Si M. de Pradt lit ceci, il sera étonné peut-être d'avoir été induit en erreur aussi fortement... peut-être l'ai-je été aussi moi... mais au moins ne l'ai-je été qu'à bon *escient*.

Quoi qu'il en soit, je donnai ma lettre pour l'empereur au duc de Rovigo en la lui recommandant vivement, non pas que je craignisse de l'avoir écrite... jamais je ne regrette une démarche honorable, quelque hasard qu'elle me fasse courir; mais pour le succès de sa réussite, il fallait ici du mystère. C'était une pensée folle peut-être,

[1] Le duc de Rovigo a voulu parler du nom des rues. Que pouvait faire le numéro des maisons? C'était le nom des rues qui faisait quelque chose et non les numéros.

mais enfin elle était dominante dans ma tête, et je suis encore sûre aujoud'hui que, si l'empereur Napoléon était apparu tout à coup devant Alexandre et lui avait dit en lui tendant la main, avec ce sourire et ce regard *subjuguant* qu'il savait si bien employer :

— Frère... encore une fois une journée comme à Erfurt...

Oui, je suis certaine que tous deux se seraient embrassés, et que chacun aurait été content de retrouver l'autre... C'est un rêve peut-être!... mais quel rêve! mon Dieu!... si les peines sont si positives, il faut bien s'échapper parfois de leur cercle malheureux pour trouver au moins un bonheur fictif au pays des chimères.

Le duc de Rovigo emporta donc ma lettre, comme je l'ai dit. Les jours s'écoulèrent, et nulle nouvelle ne me parvint de Fontainebleau. L'empereur de Russie revint me voir un matin, mais cette fois encore ce fut sans me prévenir; il était à pied, sans aide-de-camp, portant un chapeau rond et un habit vert tout uni... Si Joseph, mon premier valet de chambre, ne l'eût pas reconnu, il serait arrivé dans mon cabinet de travail sans que je me fusse même douté qu'il en approchait.

Il fut cette fois peut-être plus aimable et plus communicatif que la première... il paraissait prendre plaisir à causer avec moi. On sait combien *cette grâce* est parfaite dans un souverain; elle amène un prestige avec elle dont la tête la plus

froide ne peut se préserver [1]... et puis en 1814 l'empereur Alexandre était vraiment *grand*. Je mets ce mot parce qu'il est à sa place et convenable... oui, il fut *grand !* l'homme qui PEUT se venger et qui repousse ce délicieux breuvage de ses lèvres *d'homme... est un être au-dessus des autres...*

Cette fois encore, Alexandre me parla de Napoléon, il avait abdiqué... tout était consommé!... Alexandre me dit avec une expression particulière :

— Et le duc de Vicence, l'avez-vous vu ?

— Oui sire.

— Ah ! c'est fort bien ! et comment en avez-vous eu le courage ? c'était bien il y a un mois... mais depuis quinze jours !...

Et il se leva en parcourant la chambre avec une expression de visage fort extraordinaire, mais où la raillerie amère dominait.

— Précisément parce que beaucoup de personnes lui parlent moins depuis quinze jours, répondis-je... je suis retournée à mon ami d'enfance, à celui que j'ai long-temps appelé *mon frère*.

L'empereur Alexandre s'approcha de moi, il me prit la main, me la serra, et fit une sorte d'exclamation que je ne compris pas, mais dont je *sentis le sens*..

[1] Madame de Sévigné l'a bien prouvé dans cette lettre où elle parle de sa contredanse dansée avec le roi.

— Et vous l'avez donc revu ? me dit-il après un long silence... vous avez bien fait... je vous renouvelle ici ma parole d'honneur d'homme et de souverain... le duc de Vicence est parfaitement innocent du fait dont on l'accuse !...

C'était la seconde fois qu'il me parlait avec chaleur sur ce sujet... Il causa ensuite de Paris... de la société des femmes... il me parla de la maréchale Ney... de l'impératrice Joséphine... Il paraissait curieux de m'entendre parler d'elle, et plusieurs fois il remit la conversation, que je laissais tomber... enfin il s'en aperçut, et me dit en souriant :

— On dirait que vous me craignez ?...

— Oh certainement non, sire !... Votre Majesté est trop bonne pour m'effrayer... mais elle comprend elle-même que sur un pareil sujet je dois être silencieuse...

Il parut réfléchir, puis il dit :

— Vous avez raison... c'est la seconde leçon que vous me donnez... merci... merci...

Alors la conversation tourna sur un autre objet ; il parla admirablement de nos théâtres, de nos musées, dont il était ravi... de cette magnifique ville de Paris enfin qui n'avait pas sa sœur en ce monde. — Ma ville *de pierre*, dit-il en riant, aura bien aussi quelque jour sa renommée... il vous y faut venir, madame la duchesse... dites... voulez-vous ?... je vous assure que vous vous y plairez, et que nous vous recevrons bien... vous pourrez

raconter, au retour, que nous ne sommes pas aussi barbares qu'on le croit.

J'étais touchée!... il me dit ces derniers mots avec une expression parfaite... Il me parla ensuite de l'état de mes effaires... me demanda comment Junot avait laissé sa famille... Je lui répondis : *sans aucune fortune*.

— Comment!... et Napoléon?...

— Il n'a pu rien faire... il était en Champagne au moment de la mort de Junot, et n'a pu s'occuper de notre sort.

— Et vos majorats?... le prince Metternich est de vos amis... Il s'arrêta un moment, puis il continua :

— C'est un DEVOIR pour lui d'être le protecteur de votre famille et le vôtre.

— Nos majorats sont en Prusse et en Hanovre, sire, M. de Metternich n'y peut rien... je n'ai pas l'injustice de l'accuser d'indifférence comme ami... *je ne veux* pas moi-même employer son intervention vis-à-vis la Prusse, c'est la vôtre que je veux, sire.

Il se mit à rire.

— La mienne? eh bien! soit, Czernicheff continuera ce qu'il a commencé ; n'est-il pas vrai ?

Je m'inclinai, et il continua avec une grâce charmante... — C'est entendu, il fera toutes les démarches *en mon nom* auprès du roi de Prusse... Cela vous convient-il?...

— La veuve de Junot ne pouvait trouver pour

ses fils un plus digne interprète, sire, lui répondis-je fort émue... En effet, les larmes me suffoquaient... Alexandre ne parut pas s'en apercevoir, et me prenant la main, coutume anglaise qu'il avait assez habituellement, et à laquelle je ne pouvais encore m'habituer aisément, il me dit :

— Vous sera-t-il désagréable d'avoir un *locataire* de plus chez vous ?... Dans les hôtels voisins de l'Élysée, et qui ont des appartemens convenables, disponibles, il n'y a que le vôtre dont tout le rez-de-chaussée soit libre, j'en voudrais disposer pour lord Cathcart, ambassadeur d'Angleterre auprès de moi... voulez-vous me le permettre ?.. mais absolument dans le cas où cela ne vous dérangera pas... Je vous avertis que lord Cathcart ni ses gens ne seront chez vous que pour y loger... il en est prévenu... il est du reste homme de bonne compagnie... il sera heureux de vous protéger ; et moi-même, en le venant voir quelquefois j'aurai par là le prétexte de monter chez son hôtesse pour recevoir ses plaintes si elle en avait à former.

Voilà quelle fut la conduite de l'empereur de Russie en 1814... Voici une autre anecdote de la même époque qui peut servir de pendant.

J'étais sortie pour prendre l'air... en rentrant chez moi je trouve mes domestiques fort alarmés ; mon valet de chambre vient à moi, et me dit qu'un officier *de l'état-major* du prince royal de Suède est venu chez moi une heure avant, ac-

compagné de quelqnes autres. Cet homme s'était fait montrer la maison depuis le haut jusqu'à la cave [1]... En apprenant qu'un officier de l'empereur de Russie logeait dans l'appartement du jardin :

— Eh bien, il en sortira, dit l'homme avec un ton fort insolent.

— Mais dit Joseph, où le mettra-t-on si vous le délogez d'ici?

— N'y a-t-il pas un appartement avec un billard, que nous venons de traverser?...

— C'est l'appartement de ma maîtresse, dit Joseph tout indigné.

— Qui est-elle ? dit cet homme toujours de la même voix impertinente.

Joseph fut au moment d'oublier mes ordres, il avait servi avec mon mari... il avait fait la campagne d'Égypte et d'Italie... Voir les ennemis en France lui avait fait déjà bien du mal... les voir dans Paris l'avait accablé... mais être insulté par eux dans la demeure de ses maîtres... c'était plus que son cœur français n'en pouvait supporter... aussi ne répondit-il que par un coup d'œil méprisant au discours et à la demande du Suédois !...

— La maîtresse de cette maison, dit-il enfin,

[1] La plus fameuse à juste titre qu'il y eût peut-être dans une maison de particulier alors en France. — Elle valait plus de 200,000 francs.

c'est la veuve d'un homme au nom duquel Français et étrangers doivent ôter leur chapeau (il avait le sien sur sa tête, cet homme), c'est le général Junot... duc d'Abrantès... S'il eût été, comme de son vivant, gouverneur de Paris, vous n'y seriez pas entré...

L'homme ne lui répondit qu'en levant les épaules, et continuant *à faire les logemens;* il se remit *à marquer les pièces*, comme cela se pratique en pays conquis.

— Telle chambre pour le colonel... telle autre pour le général...

— Je vous ai déjà dit, observa mon valet de chambre, que ceci est l'appartement de Madame!...

— Je suis mes ordres.

— Et vous agissez ainsi par l'ordre de qui?...

— De son altesse royale le prince de Suède...

Et puis voilà ces hommes partis... Je rentrai quelques momens après... mon valet de chambre me raconta l'affaire... mon premier mouvement est toujours impétueux... Je courus à mon secrétaire, et j'écrivis ce billet :

« Monseigneur,

» Depuis quinze jours des troupes étrangères occupent Paris... je n'ai reçu aucune offense des officiers ni de leurs inférieurs... quel que fût leur grade... j'avoue qu'il me paraît aussi étrange que

pénible d'éprouver une première insulte au moment où V. A. R. arrive à Paris... Certaine que ce n'est pas elle qui a ordonné que ma maison, respectée par tous les partis, fût violée par quelqu'un de sa maison, je lui porte plainte de ce qui a été fait chez moi dans ce même jour, avec l'espoir qu'elle me donnera une entière satisfaction... »

Il n'y avait pas une heure que ma lettre avait été portée à l'hôtel du prince de Suède, rue d'Anjou-Saint-Honoré, qu'on m'annonça de sa part M. le comte de Brahé, son premier aide-de-camp, je crois, mais bien certainement le plus poli et le plus gracieux qu'il pût choisir.

M. le comte de Brahé avait alors à peine trente ans... il avait une charmante tournure, une figure agréable et les formes les plus parfaites comme politesse; il portait un uniforme de hussard blanc, avec les agrémens en argent et les paremens et le collet bleu-de-ciel... Il me fit, au nom du prince de Suède, des excuses d'autant plus fortes, qu'en effet le prince et les personnes de sa maison ignoraient, me dit-il, la démarche qu'avait tentée un homme parfaitement inconnu à tout le monde chez S. A. R... Il ajouta que le prince aurait l'honneur de venir lui-même me demander pardon que son nom eût donné lieu à une action dont j'avais eu raison d'être blessée; et il me quitta charmée de sa bonne grâce et de ses manières. On aurait dit qu'il avait été élevé par M. de Met-

ternich. Je le cite parce que jamais il n'y eut un homme plus consommé, même étant tout jeune, dans la science du monde et des lois de ce qu'on appelle ici *les belles manières*.

On chercha quel était cet homme qui s'était donné pour *le maréchal des logis de la cour de Suède :* il se trouve que c'était un Français... mais tout-à-fait dans une position subalterne dans la maison de Bernadotte... il me le dit lui-même lorsque en effet je le vis quelques jours après...

Mais ses momens étaient bien occupés... on n'a jamais su quelles étaient les vraies intentions du prince de Suède en venant [1] à Paris, et son acharnement à précipiter Napoléon de son trône. Il n'était plus alors question de république, vraiment, comme au 18 brumaire !... Mais quoique le général Bernadotte eût abandonné la France, il l'aimait toujours. Cette *place de prince royal* l'avait seulement fait changer d'opinion ; il était devenu royaliste, de républicain qu'il était ; seulement il voulait appliquer ce qu'il savait de l'art de régner à sa patrie plutôt qu'aux bords glacés de la Suède : M. de Talleyrand avait dit dans le temps à la princesse de Suède qui pleurait sur l'ennui de cette

[1] Il parut une singulière note dans les journaux à cette époque ; la voici :

« Un *prince du Nord* annonce l'intention de ne pas accepter la couronne, mais de la remettre à l'héritier des Wasa, qui est élevé par sa mère. »

cour suédoise froide et toute noire, qui ne s'échauffait que pour tirer des coups de pistolet à ses rois dans un bal masqué, qui encore n'était pas si beau que notre *Gustave*, M. de Talleyrand avait dit à la princesse :

— Madame, c'est toujours bien joli pour commencer !...

Bernadotte l'avait compris; mais *le commencement* était devenu *la fin* depuis cette chute du colosse, et Bernadotte tournait un œil attendri vers la patrie... En conséquence de cette sollicitude, il fit offrir à son altesse royale Monsieur, qui venait d'arriver à Paris, tous ses services pour éteindre les différentes factions qui pouvaient encore exister dans l'armée, où son nom avait encore quelque pouvoir, et, pour y parvenir, il croyait qu'il serait peut-être nécessaire de lui donner un titre un peu marquant comme celui de généralissime des troupes, ou bien de lieutenant-général du royaume, qu'avait bien à la vérité Monsieur, mais qui pouvait peut-être devenir plus réel comme résultat dans les mains d'un homme comme lui... Il consentait à abandonner le soin de ses propres États et à demeurer une année en France si cela était nécessaire [1].

[1] Je tiens ces détails d'une personne importante et que je ne puis nommer, à moins qu'elle-même ne me le permette. Elle fut consultée par le prince de Suède, qui n'avoua jamais que le désir d'être utile aux Bourbons : peut-être c'était-il vrai !... mais comme sa haine était violente contre l'empereur, alors on peut douter...

La proposition du prince royal de Suède fut faite au comte d'Artois... Elle fut discutée un seul moment. Les commentaires n'étaient pas longs... Le résultat fut de faire dire à son Altesse Royale que le plus tôt qu'elle pourrait rejoindre ses troupes serait le mieux... Et voilà la véritable raison de ce départ si prompt qui laissa la princesse sans défense contre le malheur des passions qui devait l'assaillir quelque temps après dans la personne de l'homme le moins romanesque du monde, et qui était moins propre à jouer à l'amour du temps de Louis XIII, que certainement personne en France à cette époque.

## CHAPITRE VI.

Anecdote sur l'arrivée du comte d'Artois à Paris. — Les haridelles. — Voltigeurs de Louis XIV. — Les langues de chat. — Le menuet d'*Exaudet*. — Le marquis de Carabas. — Les bas chinés. — La déroute imprévue. — Extrait d'une lettre de M. Dessoles, sur la défense de Vincennes par le général Daumesnil. — Munitions de bouche. — La lunette d'approche. — Conditions proposées pour la reddition de la place. — Le projet est sur le point d'échouer. — Pourquoi. — Nombreuses visites de M. de Metternich. — L'impératrice et le roi de Rome à Trianon. — Lord Wellington. — Lord Cathcart. Le général Côle. — Miniatures qui disparaissent de mon boudoir. — Miss Elisa Bathurst, fille du ministre de la guerre. — Le prince-monstre. — Je ne puis promettre de ne pas rire. — Le prince Wentzel de Lichteinstein et son frère me sont présentés. — Je ne crains pas la séduction.

Le nom de M. le comte d'Artois, que je viens d'écrire, me rappelle une histoire assez plaisante qui arriva à cette époque le jour même de son entrée à Paris. Comme aucun journal n'en a parlé, je veux en conserver le souvenir, comme une chose caractéristique de l'époque.

Monsieur devait arriver à deux heures je crois, à ta barrière du Bondy. Il avait couché la veille au château de Livry, chez M. de Damas, et le gouvernement provisoire s'était rendu à la barrière pour l'y haranguer, selon l'usage antique, qui devrait bien passer de mode, pour le dire en passant... Tant que le prince ne parut pas, tout demeura dans l'ordre, et la garde nationale à cheval et à pied pouvait agir en toute liberté; seulement on riait en voyant une troupe composée de trois cent cinquante à quatre cents personnes, les unes à pied, les autres montées sur des haridelles, des chevaux de charrette, des chevaux dont un marchand de vulnéraire n'aurait pas voulu pour débiter son baume.... et sur ces rossinantes étaient hissés de braves gens au cœur français certainement, mais d'une telle tournure qu'il fallait tout le sang-froid de la journée solennelle qui nous amenait d'autres destinées pour ne pas rire à en être malade, en voyant ces hommes, qu'un mois après tout Paris connaissait sous le nom *de voltigeurs* de Louis XIV, surgir tout à coup pour *le baise-main* qui allait se faire. Les uns portaient un habit bleu avec deux petites épaulettes de colonel, conservées depuis 1787, peut-être même la guerre d'Amérique, et ressemblant pas mal à deux langues de chat jadis dorées; et puis un chapeau de la même époque, une brette passée dans la basque de l'habit, comme si le personnage avait dû danser le me-

nuet d'*Exaudet,* avec madame la Dauphine, mère de Son Altesse Royale... Et puis ajoutez à cela des bas chinés et des figures faites exprès, et puis vous aurez le portrait exact de ces hommes qui nous divertirent un moment à l'époque de la restauration.

Ils étaient après tout des hommes dévoués à cette cause qui revenait. Ils l'étaient bien un peu comme le marquis da Carabas de la chanson de Béranger; mais n'importe... Ils étaient là avec des cœurs bien chauds pour leur prince, mais en vérité avec des tournures qui feraient tourner en ridicule les choses les plus saintes.

Au moment où l'on signala l'approche de Son Altesse Royale, toute cette brave phalange serra les rangs et se disposa, nonobstant toute autre préférence, à ne laisser la place à *personne.* Le gouvernement provisoire qui venait de descendre de voiture, et qui, M. de Talleyrand en tête, se disposait aussi, lui, à haranguer le prince, se trouva, par le fait véhément de l'enthousiasme de cette bonne cohorte, tellement pressé par l'escadron, qu'il ne sut où se réfugier, et que M. de Talleyrand, qui, en fait de jambes, n'est pas habile, comme on sait, ne trouva d'autre refuge que *le dessous* de sa voiture. Il s'y blottit, et de là, appelant le chef d'état-major de la garde nationale de Paris, il lui cria comme il put de rendre le passage libre. Le prince approchait rapidement, et il fallait qu'il fût reçu autrement que

par les bas chinés et les colonels à parapluie... M. Tourton, qui commandait là comme chef d'état-major de la garde nationale, s'en fut d'abord à ces messieurs, et les pria poliment de laisser la route disponible pour que le gouvernement provisoire pût recevoir Son Altesse Royale!.. Ils le regardèrent comme s'il eût parlé grec, et ne bougèrent pas : il n'est pas fort patient de son naturel, comme chacun sait, M. Tourton, aussi ne fut-il pas aussi poli que la première fois en disant à ces messieurs :

— Vous plairait-il de vous ranger?...

— Mais pourquoi? demanda enfin un de ces messieurs. Pourquoi Son Altesse Royale verrait-elle quelqu' un avant ses fidèles serviteurs?

— C'est pour le gouvernement provisoire.

— Le gouvernement provisoire, répéta le monsieur aux jambes chinées... qu'est-ce que c'est que cela?

— Ah! c'est donc un parti pris? dit M. Tourton; eh bien, messieurs, prenez garde à vous!... Le Moine, s'écria M. Tourton, prenez vingt hommes avec vous, et balayez moi la route!...

M. Le Moine, qui était essentiellement subordonné, ordonna la manœuvre de la charge, et elle commença à s'exécuter lentement sur un signe de M. Tourton; mais voyant l'immobilité de ces soldats improvisés, qui prenaient déjà des souvenirs de Coblentz et de l'armée de Condé, il cria de sa voix de tonnerre :

— En avant!... chargez!...

A peine le mot fut-il dit, que le malheureux escadron fut dispersé comme un monceau de feuilles sèches devant la tempête. Hommes et bêtes s'en furent rouler dans les fossés de la route, dans les champs ; il y en eut qui rétrogradèrent et s'en revinrent à leur maison sur leurs pauvres locatis, tremblant comme leurs maîtres; M. Tourton fut semoncé le lendemain par autorité supérieure; mais il n'en tint compte. Il avait pour lui le sentiment d'avoir agi selon sa conscience, et cela suffisait.

Mais voici une histoire dans laquelle il joue un rôle important; le général Dessoles en a parlé lui-même dans une lettre qui fut publiée alors; mais les détails sont peu connus, je vais les donner ici :

Tout marchait, du moins en apparence; un seul obstacle existait à la tranquillité; c'était la reddition de Vincennes. Le général Daumesnil était enfermé dans le donjon, et menaçait de faire tout sauter plutôt que de se rendre ; et ceux qui l'ont connu savent qu'il n'y avait pas dans toute l'armée un homme plus capable de soutenir cette entreprise glorieuse et vaillante.

Un jour, M. de Talleyrand envoie chercher M. Tourton, et lui dit qu'il fallait faire comprendre au général Daumesnil qu'il rendît la place qu'il commandait; que, du reste, on le laissait maître des conditions... — Mais, ajouta le

président du gouvernement provisoire... il faut que Vincennes reçoive le drapeau blanc!

C'était là le difficile, surtout pour le général Daumesnil.

M. Tourton s'en fut à la Banque trouver madame Daumesnil; elle était, comme on le sait, fille de M. Garat, gouverneur de la Banque de France, et elle logeait chez son père. C'était, comme elle l'est encore, une aimable femme, et qui, dans le moment dont je parle, se mourait de son inquiétude, parce qu'elle connaissait son mari.

— Mon Dieu, dit-elle à M. Tourton, je voudrais bien vous seconder! d'autant plus que je suis certaine que vous ne proposerez rien que de convenable à mon mari; mais comment faire?... Il est entouré, et rien ne peut lui parvenir.

— Quant à cela, dit M. Tourton, nous n'en sommes pas inquiets... Attendez.

Il courut chez M. de Talleyrand, chez le général Sacken, chez le prince de Schwartzemberg, et avant une heure il avait toutes les autorisations pour traverser les postes ennemis qui entouraient la forteresse de Vincennes.

— Maintenant, dit-il à madame Daumesnil, écoutez-moi... Je viendrai vous prendre demain matin, à sept heures; que votre voiture soit attelée, et que vos gens soient en grande livrée, en grande livrée, m'entendez-vous bien; et puis vous emmènerez votre fils avec vous...

Il avait quatre ou cinq ans.

— Mon fils! s'écria la pauvre mère toute alarmée!

M. Tourton lui serra la main.

— Croyez-vous que je vous dirais d'emmener votre fils, s'il y avait le moindre danger?... Emmenez-le, vous dis-je.

En sortant de chez madame Daumesnil, M. Tourton courut chez madame Chevet. Il prit des pâtés de foies gras, des pâtés de Chartres, des terrines de Nérac, des merveilles culinaires, enfin, de toutes les sortes. Il fit arranger chez lui un panier de bouteilles de Clos-Vougeot[1] des bonnes années, et l'on sait qu'il en pouvait avoir de bon!... ensuite il fit porter ses munitions à la Banque de France, fit tout emballer dans la calèche de madame Daumesnil, et partit avec elle et son fils pour Vincennes.

Madame Daumesnil ne connaissait pas le plan de campagne; mais elle n'était pas inquiète. Cependant comme son fils était avec elle, elle était plus timide... et se hasarda à demander ce qu'ils allaient faire, attendu que le commandant de Vincennes tirait *à boulets* sur tout ce qui s'approchait du donjon... Lorsqu'on fut un peu plus en-deçà de Paris que la portée du canon des remparts, M. Tourton fit arrêter la calèche, et descendre la jeune mère et son fils. Il prit l'enfant d'une main,

[1] M. Tourton était propriétaire du Clos-Vougeot.

donna l'autre bras à madame Daumesnil, quoiqu'il tînt dans la main une bouteille de Clos-Vougeot et un mouchoir blanc... Derrière eux marchaient les deux domestiques dont la livrée se voyait et devait se voir de loin; tous deux tenaient des pâtés.

Il y avait en cet endroit-là un mur derrière lequel était un poste de troupes autrichiennes. Il n'osait pas faire de feu parce que ce malheureux Daumesnil faisait tirer dans la direction de la fumée, présumant qu'il n'y avait pas de solitude autour d'un feu en plein champ... M. Tourton fit arrêter en cet endroit, et prenant une lunette d'approche, il la braqua sur le donjon. D'abord il ne vit rien... Mais on tira... Comme ils étaient hors de la portée, il ne fit qu'en rire, et donna l'ordre à la voiture d'avancer un peu... Alors il s'aperçut qu'il y avait un mouvement étranger sur le rempart, et bientôt il reconnut le général lui-même qui braquait sa longue-vue sur le singulier convoi qui s'avançait vers le château...

— Maintenant, s'écria M. Tourton, nous pouvons marcher; il nous a vus, et ce serait bien le diable s'il tirait sur sa femme et son fils, notre amitié mise à part.

En effet, à peine le général Daumesnil eut-il reconnu les individus qui venaient à lui, qu'il se hâta de courir à leur rencontre. Ils le trouvèrent à la première poterne.

— Que venez-vous chercher ici ? leur dit-il d'un air attristé.

— Nous venons déjeuner avec vous, lui dit M. Tourton en riant.

— Et que voulez-vous que vous offre un pauvre assiégé qui n'a pas plus qu'il ne lui en faut pour lui et ses braves compagnons?

— Oh! s'écria M. Tourton, je ne me suis pas hasardé à faire un mauvais déjeuner!... Voici de quoi régaler toute la garnison... Allons, à table!... et puis après nous causerons.

Ils déjeunèrent, et lorsqu'ils furent seuls, M. Tourton dit à Daumesnil :

— Ah çà, que voulez-vous faire?

— Mon devoir.

— Je le sais ; et je ne viens pas non plus pour vous conseiller le contraire. Mais l'ennemi est dans notre capitale... nos armées sont dispersées!... Que pouvons-nous contre tant de malheurs?...

Le général Daumesnil écoutait d'un air sombre tout ce que lui disait M. Tourton... On voyait que ses paroles n'étaient que l'écho de ce qu'il pensait lui-même!...

— Je suis chargé de vous dire de la part du gouvernement provisoire, poursuivit M. Tourton, que vous aurez toujours le commandement de Vincennes; que rien n'en sera distrait.

Le général Daumesnil dit alors à M. Tourton :

— Je ne rendrai Vincennes qu'à des mains

françaises : voilà quelle est ma dernière volonté. Je ne remettrai pas une cartouche entre des mains ennemies.

— Et je vous approuve de toute mon âme, mon brave ami, reprit Tourton... La patrie avant tout... C'est pour elle que nous combattons et que nous combattrons toujours!... La patrie!... le pays!... Voilà nos maîtres, mon ami! soyons-leur toujours fidèles.

Le général Daumesnil lui serra la main, et lui ayant remis les conditions écrites qu'il le chargeait de transmettre, il dit adieu à sa femme, à son fils, et se renfermant dans sa forteresse, il s'en remit à son courage pour la défense de ce que son honneur devait garder.

Le général Tourton s'en revint à Paris avec les propositions du général Daumesnil, et les communiqua au gouvernement provisoire. Elles furent acceptées; mais au moment où tout allait être conclu, il survint un événement qui faillit tout ruiner. Les équipages du prince Schwartzemberg filaient le long de la rivière, du côté de Montreuil-les-Pêches. Le général Daumesnil vit des hussards autrichiens, des uniformes ennemis... Il crut qu'on voulait le tourner tandis qu'on parlementait avec lui... Il fit tirer le canon de ses remparts, et tua deux des plus beaux chevaux du prince de Schwartzemberg... Le prince, en apprenant cette nouvelle, fut très-irrité!

— Que faire? dit M. de Talleyrand.

— Ma foi, il n'y a qu'un moyen, dit M. Tourton... il faut prendre deux des plus beaux chevaux des écuries de l'empereur, et les envoyer au prince généralissime... Je me charge d'expliquer à Daumesnil qu'il a fait une bévue.

En effet, il retourna à Vincennes, revit Daumesnil; lui expliqua comment les fourgons du prince de Schwartzemberg devaient être escortés. Tous se calma... Daumesnil demeura commandant de Vincennes. Aucun officier des alliés ne s'y montra, autrement que par curiosité pour voir une prison d'État forteresse. L'honneur de nos armes fut intact dans cette enceinte, et les soins de M. Tourton amenèrent à bien cette affaire, conjointement avec le brave Daumesnil. Je ferai voir tout à l'heure que le gouvernement de la restauration ne fut pas loyalement reconnaissant envers lui!... M. de Puyvert fut nommé pour le remplacer, et l'honnête homme trompé s'éloigna avec une pension qu'on ne liquida pas même au taux du *maximum* voulu pas la loi.

Pendant ce temps il y avait de bien grands changemens tout autour de nous... Nous étions livrés à une grande incertitude sur notre avenir, et pourtant l'empereur était encore à Fotainebleau. Mais tout se préparait pour son départ... En l'apprenant, il y eut un mouvement dont il aurait pu profiter s'il avait voulu. Il était toujours aimé du peuple, toujours adoré des soldats!...

Le plus acharné de ses ennemis devait le reconnaître... On lui rendait la justice d'avoir évité la guerre civile quand il pouvait le faire.... Ce fut alors que l'impératrice vint à Trianon avec le roi de Rome, et que l'empereur d'Autriche eut avec elle une entrevue !... Oh! c'est en songeant à de telles circonstances que je suis *certaine* que si Napoléon fut venu à Paris, et qu'il se fût présenté tout à coup devant l'empereur de Russie, en lui disant :

— Alexandre, sommes-nous toujours frères? l'autre lui aurait répondu en se jetant dans ses bras...

Je voyais presque tous les jours le prince de Metternich... Il venait souvent le matin, mais toujours le soir pour l'heure du thé... C'est un homme éminemment aimable, ainsi que je l'ai dit dans les précédens volumes ; je l'avais toujours connu tel comme homme du monde, mais il ne s'était pas offert à moi comme homme politique influent sur le système général de l'Europe. Mon amitié pour lui pouvait me donner de la partialité dans le jugement que j'en portais comme homme de société, mais ici c'était impossible... il n'y avait plus de prestige, et même c'était plutôt une prévention contre lui qu'en sa faveur... J'étais du parti vaincu, et ce parti avait été si souvent vainqueur !...

Mais la partialité comme la prévention durent garder le silence devant la conduite noble et belle

de M. de Metternich. J'ai été fière de mon amitié pour lui dans ce moment-là... je le dis hautement, sans crainte d'être relevée par une de ces voix qui croient avoir beaucoup fait, parce qu'elles criaient sans savoir pourquoi :

— A bas les alliés !

C'est comme à la mort de l'empereur Napoléon, il y a des femmes qui s'en allaient à l'Opéra avec une robe noire, et au bal avec un ruban noir, et qui riaient, s'amusaient, tout en portant des robes grises et noires... On aurait cru qu'elles menaient le deuil de l'empereur King-Kang-Kong-Fo... J'étais dans la solitude, au fond d'un désert, et j'ai plus pleuré la mort de l'empereur Napoléon qu'aucune de ces belles affligées... Il en fut de de même en 1814... Mais ces justifications sont inutiles, parce qu'il ne me plaît pas d'en donner, attendu que je ne dois compte de ma conduite qu'à Dieu et à moi-même...

M. de Metternich venait donc alors chez moi très-fréquemment... Je pus l'examiner sous le point de vue que je viens d'indiquer, celui d'homme politique. Lord Castlereagh était alors en Europe celui qui pouvait, avec M. Canning, lui disputer la prééminence comme homme d'État. Je les ai bien étudiés tous les deux, et, toute partialité à part, je le répète, M. de Metternich est le plus habile de tous ceux qui conduisent un empire aujourd'hui en Europe. Il y a deux hommes en lui, ainsi qu'il le dit lui-même, l'homme

privé et l'homme public. Il a beaucoup souffert comme père et comme époux... des pertes cruelles ont empoisonné sa vie... mais il y a de grandes et nobles facultés dans son âme ; *il sait souffrir!*... il comprend la douleur, car son caractère n'a rien de léger, quoique son esprit soit d'une nature assez subtile pour le faire croire quelquefois... Enfin M. de Metternich est un homme dont sa patrie doit être fière, ainsi que les amis qu'il a su distinguer dans la foule du monde, et qui ont conservé son affection.

Il craignait extrêmement d'être soupçonné d'intervenir dans les affaires politiques de la France. Je rapporterai à ce sujet un fait assez remarquable qui eut lieu quelque temps avant son départ de Paris, au moment où Louis XVIII formait son ministère...

Lord Wellington était à Paris depuis quelques jours, lorsqu'il apprit que j'y étais moi-même et que je demeurais à côté de lui... Il vint me voir, et mit dans ses relations avec moi une grâce charmante. J'ai déjà dit que lord Wellington était en grande estime dans l'esprit du duc d'Abrantès... il m'avait inculqué la même opinion, et j'étais amie de lord Wellington, quoique *ennemie* du général anglais. Cette différence peut être sentie, et je crois qu'elle le sera... Il logeait alors à l'hôtel de la Reynière, qui appartenait à Ouvrard.

— Je vous demande votre bienveillance pour

un nouveau locataire, me dit un jour le duc de Wellington... c'est lord Cathcart...

— En vérité, lui dis-je il ne peut manquer d'être bien accueilli, car l'empereur Alexandre m'en a parlé également. Au surplus, je verrai, ajoutai-je en riant.

Lord Cathcart vint le matin même... On me prévint qu'il demandait d'abord à me parler... Je vis un homme parfaitement poli, ayant des formes de bonne compagnie et tout-à-fait de grand seigneur... Il me demanda presque la permission de loger chez moi, et je ne vis en lui qu'un homme dont je serais probablement charmée d'avoir fait la connaissance... Il vint dès le lendemain et prit possession de mon appartement du rez-de-chaussée, qui était mon appartement de réception... Il était composé de quatre salons, d'une immense galerie, de deux petits salons de jeu, d'un très-grand cabinet, qui pouvait servir de chambre à coucher, parce que l'appartement ne me servant à moi que pour recevoir, il n'y avait que des salons et la galerie... L'appartement entier donnait sur le jardin... ma salle de bain en dépendait... Je mis à la disposition de lord Cathcart une grande partie de mes écuries... Elles étaient libres depuis la mort de mon mari, car je n'avais gardé que quatre chevaux de voiture et un cheval de selle... Lord Cathcart me donna l'assurance que ses gens ne causeraient aucun dommage chez moi; et en effet, ils ont été con-

stamment polis, réservés, et n'exigeant aucune chose des miens.

Bientôt ma maison fut entièrement occupée. Mon appartement du premier sur le jardin, qui était le mien du vivant de mon mari, fut habité par le général Côle et lady Côle... Ils étaient sans inconvénient; mais il y avait une grande différence entre eux et lord Cathcart. Cette différence s'étendit jusqu'à leurs gens, et je m'en aperçus d'une manière pénible [1]... Lady Côle avait un visage agréable et le général était, dans la force du mot, un vrai *gentleman* vivant dans ses terres. Lady Côle et lui vivaient exemplairement; ils avaient de cette bonté vraiment patriarcale qui attire et fait aimer... Lady Côle venait souvent prendre le thé avec nous le soir; une fois, elle me dit qu'elle avait une chose à me demander.

[1] Il y avait dans mon boudoir, charmante petite pièce qui tenait à ma chambre à coucher, quatre paysages peints *en miniature sur vélin*, de la grandeur de quinze pouces sur vingt-deux de long. Ces tableaux m'avaient été donnés par M. de Geouffre, mon beau-frère, et j'y tenais doublement en raison de leur beauté et comme gage d'amitié d'un proche parent. Probablement que des domestiques subalternes de lady Côle les ont trouvés de leur goût, car le lendemain de son départ, lorsqu'on mit l'appartement en ordre, ils n'y étaient plus. Je ne m'en plaignis pas à lady Côle, parce que je ne voulais pas l'ennuyer de ces affaires désagréables. Je l'ai consigné ici pour faire voir que souvent on peut accuser à tort en perdant des choses précieuses.

J'ai une amie fort intime, me dit-elle, qui désire voir Paris, on me la confiera, mais il faut qu'elle loge avec moi... Comment puis-je faire si vous ne le permettez pas ?

Je m'empressai de l'assurer que je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir pour faciliter son désir ; mais je ne pouvais rendre les murs de ma maison élastiques... Tout était rempli par lord Cathcart, elle et le général, et puis moi-même, mes enfans, mon frère et mes oncles, le prince et l'abbé de Comnène.

Mais elle couchera sur le grand divan du boudoir, me dit lady Côle... si du moins vous le voulez permettre. Je l'assurai que je ferais tout ce qu'elle voudrait, quoique je dusse avoir la certitude que mon divan serait peut-être perdu... Mais le moyen de refuser une chose qu'on peut presque vous imposer !...

Ainsi, puisque vous le permettez, me dit-elle, ma jeune amie viendra demain auprès de moi. Son frère est aide-de camp de lord Wellington, et il vous remerciera de l'hospitalité que vous donnerez à sa sœur.

La jeune Anglaise était en effet à Paris depuis la veille, et lady Côle avait eu la discrétion de ne pas l'amener chez moi sans m'avoir prévenue. Je rapporte ce fait parce qu'il est honorable pour lady Côle et pour le général... Lorsqu'elle m'amena son amie, je fus frappée de sa fraîcheur, de ses beaux cheveux blonds, de ses yeux d'un bleu

ravissant et d'un *ensemble de jeune fille* qui ne se trouve que chez les Anglaises. C'est comme pour les enfans anglais, ils sont toujours plus beaux que tous les autres. Un enfant français sera blanc et rose [1], il aura des cheveux blonds bien bouclés ; on lui mettra un fourreau blanc, une ceinture rose, bleue, ou lilas, tout cela fera un bel enfant ; mais jamais un bel enfant anglais. Il en est de même des jeunes filles anglaises. Il y a une vapeur d'ange autour de leur visage que je ne trouve qu'à elles. Cette expression *séraphique* dont je parle demeure même long-temps après le mariage... La jeune amie de lady Côle avait ce charme attrayant autour d'elle... Elle me plut

1 Il existe aujourd'hui à Paris un enfant dont toutes les jeunes mères doivent être envieuses. C'est la beauté idéale d'un ange de Raphaël, d'une création d'une songe de fée!..... Cet adorable enfant est le petit Williams Huber, fils de M. Huber Saladin et de la charmante personne que tout Paris a admirée sous le nom de mademoiselle Saladin, puis ensuite de madame de Courval. Son fils est la plus idéale créature que j'aie vue de ma vie, et sa beauté exquise n'est pas le plus grand de ses charmes : c'est la douceur d'un ange, comme il en a le regard ; un esprit, une précocité rare même dans un âge plus avancé. Il y a trois semaines que le pauvre ange s'est *cassé* le bras ; il n'a pas *crié*. Il ne pouvait retenir de grosses larmes, mais il n'a pas *crié*, et il chantait la Parisienne une demi-heure après l'opération, qui fut très-longue et douloureuse parce que l'os était cassé en sifflet. C'est un amour qu'un pareil être ! Comme on est heureux de l'avoir pour enfant !

d'abord, et bientôt cette hospitalité que je lui avais donnée pour son amie me devint une chose agréable pour elle-même.

Cette jeune fille si agréable était miss Elisa Bathurst, fille du ministre de la guerre... Non-seulement elle était agréable et jolie, mais elle avait un esprit charmant. On l'aimait quand on l'avait vue deux fois et on voulait la revoir. Pauvre jeune fleur, moissonnée si jeune et si fraîche !

Elle était à Rome quelque temps après, avec sa mère et des amis. Le duc de Laval y était alors également comme notre ambassadeur... Un jour on projette une promenade à cheval, miss Bathurst en était, on suivait les bords du Tibre, la journée était belle... On jouissait de ce ciel si bleu, de ce soleil si pur et de tout cet enchantement de la campagne de Rome... Tout à coup le cheval de miss Elisa Bathurst s'effraie, elle veut le retenir, elle se trouble, l'animal se cabre, s'élance et se précipite avec elle dans le Tibre où l'infortunée a péri... Cette mort est plus lugubre qu'une autre, quand on se rappelle à quel degré elle plaisait par sa douceur, par sa bonté et son charmant esprit !... Et puis, la mort frappant une si jeune tête, des joues si fraîches et si roses, une si belle chevelure, est bien plus cruelle encore que lorsque ses victimes sont inutiles à l'orgeuil du monde... J'ai parlé maintenant de cette triste fin, parce que, ne devant pas continuer mes

mémoires jusqu'à cette époque, j'ai voulu en parler au moment où le souvenir de miss Élisa se retraçait à moi, lorsque fraîche et heureuse elle était mon hôtesse.

Son frère, aide-de-camp de lord Wellington, était un charmant garçon ; sa figure et sa tournure rappelaient celles de sa sœur ; mais il était encore mieux qu'elle... Je ne sais ce qu'il est devenu.

Un jour M. de Metternich me dit :

— Me promettez-vous de ne pas trop rire lorsque je vous amènerai quelqu'un ?...

— C'est selon ; vous savez que je suis très-rieuse. De quoi s'agit il?

— D'un de mes amis ; mais il n'est pas beau, je vous en préviens... Et, pour que vous n'en doutiez pas, il s'appelle le prince monstre.

— Ah ça ! c'est une plaisanterie !

— Pas du tout. Il s'appelle autrement sans doute, et son nom véritable est Wenzel Lichteinstein... Son frère, le prince Maurice de Lichteinstein, m'a demandé de vous le présenter et je veux vous l'amener aussi : il y a une grande différence... Quant à Wenzel, prenez garde de ne pas crier au secours : conduisez-vous bien.

Le prince Wenzel de Lichteinstein était vraiment l'homme le plus laid que j'aie jamais rencontré... Il avait en ce genre la perfection la plus complète... C'était un homme doué de laideur par une fée, comme un autre est doué de beauté...

Il n'y manquait rien. Jusqu'à la voix qui était la plus étrange qu'on pût entendre en ce monde. J'avoue qu'en l'apercevant et en l'entendant, je demeurai stupéfaite.

— Eh bien, me dit Metternich, qu'en pensez-vous?

— Mais qu'il n'est pas beau du tout... Voilà qui est certain. Le pauvre homme doit être bien malheureux s'il a le cœur tendre.

— Eh bien vous vous trompez, me dit quelqu'un le même jour... Tel que vous le voyez, le prince Wenzel a fait des passions...

— Cela n'est pas vrai, m'écriai-je tout en colère !... Cela ne se peut !... A moins qu'il n'ait trouvé quelqu'un d'aussi effroyable que lui.

— Pas du tout; c'est une fort jolie femme dont il était aimé il n'y a pas encore long-temps à Vienne.

Et la personne qui me donnait ces renseignemens me nomma la princesse***... Je demeurai confondue... Elle était charmante alors !... Mais il avait eu souvent, me dit-on, de pareilles aventures, et il en avait reçu une telle assurance qu'il ne doutait de rien.

— Et prenez garde à vous, me dit en riant celui qui me racontait ainsi la biographie du prince chanoine !

— En vérité, vous avez raison de me prévenir, répondis-je, car il faut qu'il ait de bien profonds moyens de séduction pour arriver à se faire adorer.

## CHAPITRE VII.

Je reçois une lettre de Fontainebleau. — Extraits des journaux du temps. — M. Corvisart. — Visite à la Malmaison. — Affliction de Joséphine. — Question. — Ce que je pense de Marie-Louise. — Projets de Joséphine. — Future duchesse de Navarre. — Les serres de la Malmaison. — Les tangérines. — Agitation. — Lettre. — Perfidie. — Bons sentimens de Joséphine. — Prochain départ de l'empereur pour l'île d'Elbe. — Fêtes données à l'empereur de Russie par le maréchal Ney. — Proclamation d'Augereau. — Stupidité. — Encore un extrait de lettre de Fontainebleau selon *la Quotidienne et la Gazette*, etc. — Ceux qui sont restés auprès de l'empereur. — Méphistophélès-Talleyrand, Vitrolles et compagnie.

Je reçus un jour une lettre de Fontainebleau dans laquelle on me parlait avec une grande confiance. L'empereur était fort malade. Ce poison qu'il avait pris n'avait pas fait l'effet qu'il en attendait, mais il l'avait rendu fort malade. Une chose remarquable, pour constater la mauvaise foi des journaux du temps, c'est que pas un d'eux n'a parlé de cet empoisonnement, et dans

beaucoup de journaux vous pouvez voir, à la date du 14 et même du 15 avril, les articles suivans :

« On dit que *le jour où Buonaparte* devait signer son abdication, il trouva sur son bureau un papier qui en contenait la formule, et un pistolet : — *Ah !* dit-il, *on prétend me donner des conseils !... on sait pourtant que je n'en ai jamais pris que de moi-même...* Et il signa [1]. »

Et plus loin : « On dit encore que deux pistolets furent posés sur le bureau de l'empereur, et que le lendemain on les trouva seulement repoussés vers le milieu du bureau... »

Pourquoi cette mauvaise foi ? pourquoi cette sorte d'acharnement après cet homme, qui ne pouvait être plus petit par la volonté de gens qui n'étaient pas même capables de le mesurer ?... Sa taille est hors de la portée de leur rayon visuel...

Quoi qu'il en soit, il était fort malade, et les soins de Corvisart lui furent bien utiles... Il le soignait avec son cœur en même temps qu'il apportait dans ses soins toute son habileté... Je le vis à cette époque... il avait les yeux humides ; lui, Corvisart !... avec cette fermeté de caractère qui ne se démentait jamais ! Eh bien ! il avait incliné sa tête devant cette immense infortune, qui n'avait pas de seconde dans les vicissitudes humaines !...

1 *Gazette de France*, 15 avril 1814.

Il ne parlait qu'avec peine de ce qui se passait à Fontainebleau... J'aimais Corvisart comme un homme qui m'avait sauvé la vie ; mais depuis cette époque de 1814, je l'ai aimé pour ce qu'il m'a dévoilé de sa nature.

La lettre que je reçus de Fontainebleau parlait beaucoup des préparatifs de départ de l'empereur... En l'apprenant, bien que je n'eusse jamais compté qu'il accepterait le plan que je lui avais proposé de suivre, j'espérais au moins une réponse verbale. Le duc de Rovigo me dit ensuite qu'il n'avait pas remis ma lettre. Cela est-il vrai ? je n'en sais rien... Le lendemain du jour où je reçus cette lettre de Fontainebleau, je fus à la Malmaison. Je savais que l'impératrice Joséphine était fort inquiète de tout ce qui se passait, et des nouvelles du lieu même devaient lui être bien précieuses...

Lorsque j'arrivai il était de bonne heure, et l'impératrice était encore dans sa chambre à coucher. Je fus dans celle de madame d'Audenarde, et la priai d'aller demander à Sa Majesté si je pouvais la voir avant le déjeuner. A peine l'impératrice entendit-elle mon nom qu'elle me fit dire d'entrer.

Elle était encore couchée... et aussitôt qu'elle m'aperçut, me tendant les bras, elle s'écria en fondant en larmes :

— Ah ! madame Junot ! madame Junot !...

Elle me fit une peine profonde !... Je savais

qu'elle aimait l'empereur véritablement, et dans cet instant tout ce qu'elle avait à lui reprocher pâlissait devant une si grande infortune... Je la comprenais, et dans cet élan d'une profonde affliction, elle trouva en moi une sympathie positive. Je le lui dis en pleurant avec elle... Hélas ! la vue de cette maison me rappelait tant d'heureux souvenirs maintenant dans la tombe !... mon cœur était brisé !... Je pleurai avec la souveraine affligée, et mes larmes étaient plus amères que les siennes, car elles coulaient sur un malheur causé par la mort, tandis qu'elle, elle avait de l'espoir !... elle pouvait en avoir !... les cent-jours l'ont bien prouvé !...

Lorsque je lui dis que j'avais reçu une lettre de Fontainebleau, elle me dit avec une impétuosité que je ne lui avais jamais vue :

— Oh ! je vous en prie... je vous en prie, lisez-moi cette lettre !... lisez-moi *tout*... je veux *tout* savoir !...

Cette lecture était bien triste pour l'impératrice Joséphine... parce qu'il y avait beaucoup de passages où il était question du roi de Rome et de Marie-Louise.

— Que pensez-vous de cette femme ? me dit l'impératrice Joséphine en me regardant avec une expression singulière.

— Moi, madame ? ce que j'en ai toujours pensé : que c'est une femme qui n'aurait jamais dû passer

la frontière de France et d'Allemagne... Je le dis du fond du cœur...

— Vraiment ! me dit Joséphine en arrêtant sur les miens ses yeux encore pleins de larmes, mais souriant à la pensée que je partageais son opinion.

Je le lui affirmai de nouveau, et j'ajoutai que je le disais, non pas à l'impératrice Joséphine, mais parce que c'était ma pensée.

Et cette pensée est la même aujourd'hui, vingt-deux ans plus tard.

— Madame Junot, me dit l'impératrice Joséphine, j'ai bien envie d'écrire à Napoléon ! Savez-vous pourquoi ?... Je voudrais qu'il me permît d'aller avec lui à l'île d'Elbe, si Marie-Louise n'y va pas... Croyez-vous qu'elle y aille ?

— Je ne le pense pas... elle n'en est pas capable...

Je l'avais bien jugée.

— Mais cependant, si l'empereur d'Autriche renvoyait à l'empereur sa femme et son enfant, comme cela doit être en effet...

On voit que Joséphine n'était pas bien habile en politique...

— Je voudrais bien savoir si cela sera... et vous pouvez m'être utile dans cette circonstance, madame Junot !... (Elle m'appelait toujours ainsi.)

— Comment cela, madame ?...

— En le demandant à M. de Metternich ; il est

de vos amis... vous le voyez souvent ; rien n'est plus facile.

— Votre Majesté se trompe entièrement, madame. M. de Metternich est à la vérité fort de mes amis, je le vois souvent ; mais lorsqu'il est arrivé à Paris, il m'a dit que si pour se délasser des fatigues de ses travaux il venait passer quelques momens chez moi, il me demandait en grâce de ne jamais lui parler de choses sur lesquelles il ne pourrait même pas me répondre. En un mot, il m'avait fait promettre de ne lui parler d'aucune affaire...

L'impératrice ne me parut pas fâchée de mon refus... Elle était bonne, et puis elle savait que j'étais incapable de la refuser avec une intention mauvaise.

Elle pleura seulement, et me dit que ce que je lui opposais était un malheur de plus...

— Je les ai tous autour de moi ! disait-elle en redoublant ses larmes.

Je lui objectai alors qu'il était plus que douteux que l'empereur lui-même consentît à ce qu'elle fût à l'île d'Elbe. Elle parut étonnée...

— Et pourquoi le refuserait-il ?

— Parce que ses sœurs iront certainement, madame, et que Madame Mère ira sûrement aussi... Que Votre Majesté se rappile tout ce qu'elle a souffert étant sur le trône de France, dans le palais impérial des Tuileries !... appuyée sur le titre de femme de l'empereur !... de souveraine !... Si dans ce moment les sœurs de Napoléon ne respec-

taient pas votre repos, madame, que feraient-elles donc aujourd'hui ?...

L'impératrice réfléchit profondément, ce qui ne lui était pas habituel...

— Je crois que vous avez raison, me dit-elle enfin... je crois que vous avez raison...

Elle demeura quelque temps la tête appuyée sur sa main... Tout à coup elle la releva, et me dit :

— Avez-vous vu M. le comte d'Artois ?

— Non, madame...

— Ainsi vous n'avez rien entendu dire sur mon compte ?

— Absolument rien.

— Vous me trompez, madame Junot.

— Je donne ma parole d'honneur que non à Votre Majesté... Mais en quoi la tromperais-je ?...

— On prétend qu'on veut m'enlever jusqu'au titre de majesté... et me forcer à prendre le titre et le nom de duchesse de Navarre.

Je lui renouvelai ce que je lui avais déjà dit, c'est que je ne savais absolument rien... L'empereur de Russie y avait été quelques jours avant ; je lui demandai comment elle l'avait trouvé : elle en avait été charmée. Il avait été pour elle encore plus en coquetterie qu'avec moi, et il l'avait conquise.

— Mais, lui dis-je alors, si Votre Majesté a pour elle l'empereur de Russie, elle a *tout* ce qu'elle peut avoir. Je suis sûre que M. de Metternich ne sera pas contre elle... Lui et l'em-

pereur Alexandre, voilà les deux puissances...

L'impératrice Joséphine connaissait imparfaitement l'esprit de Paris et de la société au moment où nous étions alors. Je le lui fis un peu mieux apprécier, et elle comprit que le roi de France ne pourrait et ne voudrait *rien* que ce que voudraient l'empereur Alexandre et l'Autriche, autrement dit M. de Metternich, car il était tout dans ce pays où la puissance olygarchique passe avant le pouvoir souverain.

— Eh bien ! me dit l'impératrice, j'ai toujours été parfaitement bien pour M. de Metternich... il doit m'être favorable et appuyer la demande que je veux faire. Parlez-lui pour moi !...

Je n'osai pas lui répéter ce que je venais de lui dire relativement à M. de Metternich... Elle poursuivit :

— J'ai déjà parlé à l'empereur Alexandre, et il ne peut paraître extraordinaire à l'empereur que j'agisse ainsi, puisqu'il ne s'est nullement occupé de moi ni d'Hortense.

C'était vrai.

On vint l'avertir que le déjeuner était servi... Nous passâmes dans la salle à manger du matin, et là encore de parlans souvenirs vinrent me troubler... Comment pouvait-elle y échapper elle-même ?... je ne l'ai jamais compris...

Lord Cathcart m'avait demandé d'obtenir pour lui la permission de se présenter à la Malmaison.

Il désirait vivement connaître l'impératrice et

ce beau lieu témoin si long-temps de la gloire modeste de l'empereur !... Je le dis à l'impératrice Joséphine...

— Eh bien ! me dit-elle, il faut me l'amener, mais à la fin du mois... Je veux que le parc soit dans toute sa parure... que les tulipiers soient en fleurs, et que la serre soit embaumée par mes belles bruyères du Cap, dont j'ai une superbe collection... Vous y retrouverez aussi, madame Junot, toutes les belles bruyères de l'Estramadure et du Portugal, dont vous m'avez envoyé tant de plants et de boutures... Et vos tangérines... elles se sont conservées.

Ces tangérines étaient de petites oranges *naines* qui viennent de Tanger, dont elles ont pris leur nom; l'arbre est lui-même un arbuste très-petit, et les fruits sont gros comme des pommes d'api; la peau en est lisse et satinée et s'enlève en une seule fois; la chair est sucrée et parfumée. C'est un fruit exquis dont on ne peut donner aucune idée... J'en avais envoyé plusieurs caisses à l'impératrice, et toujours elle avait reçu mon envoi gâté. Enfin, je me déterminai à lui envoyer deux arbres de tangérines dans deux petits tonneaux, avec leurs fruits verts et mûrs et leurs fleurs de neige au pistil d'or... Les arbres arrivèrent en bon état, et les fruits achevèrent de mûrir à la Malmaison. Je ne sais ce que sont devenus ces arbustes vraiment précieux... Nous fûmes dans la serre après déjeuner, et l'impératrice Joséphine

me les montra chargés de fleurs .. Elle me donna un bouquet admirablement beau... Elle connaissait mon goût pour les fleurs, et dans ce lieu ravissant on jouissait doublement par la vue et l'odorat, tous deux également flattés de l'aspect des plus belles fleurs et des parfums les plus suaves [1].

Après la promenade l'impératrice me fit monter chez elle et nous reprîmes la conversation qui nous occupait avant le déjeuner... L'idée dominante de Joséphine en ce moment était de conserver le titre de *majesté*... je crois même qu'elle en avait déjà fait la demande à l'empereur de Russie, quoiqu'elle m'ait protesté qu'elle ne lui en avait pas encore parlé... Elle était agitée... sa figure était rouge, et je pus voir sur sa physionomie que tous les événemens qui venaient de se passer lui avaient fait en effet une violente impression... Elle était devenue extrêmement grasse, comme on le sait... sa taille n'était plus svelte... ses traits eux-mêmes étaient changés ; elle n'avait plus rien de cette élégance qui la rendait la femme la plus charmante de Paris et de sa cour. Il lui restait seulement de la noblesse dans la démarche et une grande élégance de manières et surtout de toilette. C'était toujours là le point important, et pour dire la vérité, il était même le premier...

[1] C'est la serre de Malmaison que j'ai décrite dans l'*Amirante de Castille*.

L'impératrice me chargea de beaucoup de commissions dont j'avoue que je craignais les conséquences... mais rien au monde ne m'aurait fait dire *non*, lorsqu'elle était moins heureuse... Je le lui avais prouvé lors de son divorce, je voulais continuer, et je l'ai fait... Aussi pour lui prouver ma bonne volonté j'écrivis sous sa dictée et je n'omis rien de ce qui pouvait même faciliter ce qu'elle désirait...

Au moment où j'allais la quitter, elle reçut une lettre apportée par un homme à cheval... Elle la lut avec une grande agitation... cette lettre parut la troubler.

— C'est de madame de *****, me dit l'impératrice après avoir relu l'épître... elle me parle du départ de Napoléon et m'engage à poursuivre mon dessein d'aller avec lui à l'île d'Elbe !... Vous n'êtes pas de cet avis cependant, n'est-il pas vrai ?...

— Non, madame. Votre Majesté en a-t-elle parlé à la reine Hortense ?

— Non, me dit Joséphine fort embarrassée...

— Mais il me semble, lui observai-je, que Sa Majesté serait, comme en tout, d'un bon conseil dans une circonstance où la dignité de Votre Majesté serait compromise par un refus.

Joséphine paraissait rêveuse...

— Au surplus, madame, je ne crois pas que Votre Majesté doive s'en rapporter entièrement à madame de ***** pour une telle démarche; il

me semble qu'elle aime à faire voyager Votre Majesté!

L'impératrice se mit à rire...

— Savez-vous que c'est une personne fine et rusée même ?

— Je le crois madame...

— Et si j'avais su en 1814 ce que j'ai su depuis, j'aurais répondu bien plus affirmativement encore... Madame de ***** annonçait à Joséphine dans cette lettre que l'empereur devait enfin quitter Fontainebleau le lendemain, c'était le 19 avril... L'impératrice Marie-Louise était, disait-elle, à Rambouillet et devait en repartir le 23...

— Comment peut-elle avoir toutes ces nouvelles ? me dit Joséphine... Votre lettre de Fontainebleau, qui est datée d'hier, ne parle pas de ce départ de l'empereur...

Je répèterai ce que j'ai dit plus haut... Si j'avais été aussi instruite alors qu'aujourd'hui, je n'aurais pas été embarassée pour répondre à l'impératrice Joséphine...

Elle me demanda si j'avais vu le comte d'Artois... je lui dis que non, mais que je le ferais ; mes oncles, MM. de Comnène, m'avaient bien pressée de me faire présenter, mais j'avais jugé la chose inutile... Je le dis à l'impératrice, elle me serra la main et me dit :

— Vous savez que la Malmaison est un lieu où vous pouvez venir pour y rester *toujours*, si vous avez quelque répugnance à aller aux Tuileries.

L'empereur a été injuste pour vous et pour Junot, c'est à moi à le réparer. Votre fille est ma filleule, *je dois* faire pour vous et pour elle ce que je suis sûre que *Bonaparte* [1] aurait fait s'il était resté sur le trône.

Je lui témoignai, avec une profonde reconnaissance, ce que je sentais de cette démarche de cœur de sa part... Elle était bonne, l'impératrice Joséphine, et si la légèreté de son caractère lui donnait une apparence frivole, elle avait des qualités de cœur qui rachetaient tout.

Je revins à Paris fort tard... il était près de six heures lorsque je rentrai chez moi. Je trouvai une autre lettre qui m'annonçait, en effet, le départ de l'empereur pour le lendemain ; mais une chose qui aurait été pénible à l'impératrice Joséphine si elle l'avait su, c'est que le même jour où elle était si heureuse du souvenir de la visite de l'empereur de Russie, il était allé dîner à Rambouillet chez Marie-Louise avec l'empereur d'Autriche... Je l'appris à mon retour... Marie-Louise paraissait résignée et même insouciante ; madame de Montesquiou devait partir avec elle pour ne pas quitter son élève, heureusement pour l'avenir de la France, pensions-nous. Cette respectable et remarquable femme ne le quittera pas !... madame Soufflot, autrefois mademoiselle Guillebot, sous

[1] Elle l'appelait souvent ainsi quand elle parlait avec des personnes qui lui étaient familières.

gouvernante du roi de Rome, devait aussi partir... Une chose bien absurde, et qui, dans ses résultats au reste, a été fâcheuse pour ceux même qui l'ont provoquée, a été cette affectation de n'appeler Marie-Louise que l'archiduchesse!... Ils devaient regarder comme sacrés les fronts qui portaient des couronnes!... En apprenant au peuple que le bandeau royal pouvoit n'être qu'un simulacre, ils lui apprenaient à le mépriser; la différence est toujours impossible à saisir pour les masses...

Oui, Napoléon partait!... il quittait cette France qu'il avait rendue si belle et si glorieuse!... il la quittait comme un proscrit!... Oh ce moment fut affreux pour nous tous! pour nous qui l'avions aimé, qui l'aimions encore, quoiqu'il eût froissé nos cœurs!... Oui, je ne crains pas de dire qu'il était encore adoré par tout ce qui devait l'aimer!...

Du moment où l'empereur se décida à vivre, du moment où il vit que sa destinée avait été fixée par la toute-puissance divine, il se résigna et demeura plus grand dans son calme qu'aucun des illustres des temps antiques... Il fut à la fois l'homme intéressant par son malheur et le héros commandant l'admiration par sa noble attitude... Que de coups de poignard cependant reçut son noble cœur!... combien il dut souffrir en lisant les actes d'adhésion de plusieurs hommes qu'il avait élevés sur un piédestal et qu'il avait doués d'un rayon de son auréole!... Quel sourire de pitié devait entr'ouvrir ses lèvres aux puissantes

paroles ; mais qu'il devait souffrir néanmoins en apprenant que le maréchal Ney avait donné un déjeuner à l'empereur de Russie ; que la maréchale Ney lui avait offert une fête, et que le maréchal *avait été ému aux larmes* de la bonté de l'empereur Alexandre !... Que dut-il éprouver en lisant l'acte d'adhésion, la proclamation du maréchal Augereau !... cet homme qui ne lui avait jamais pardonné le pont d'Arcole, et qui aujourd'hui, dans sa proclamation à ses soldats, osait écrire et faire imprimer, à son éternelle honte, je ne crains pas de dire un tel mot, cette phrase insolente et injurieuse pour la nation elle-même...

Après avoir reconnu que Louis XVIII était le *roi chéri* appelé par *ses vœux à lui Augereau*, il disait :

« Soldats ! vous êtes déliés de vos sermens... vous l'êtes par l'abdication même d'un homme qui, après avoir sacrifié des millions de victimes à sa cruelle ambition, n'a pas même su mourir en soldat !... »

J'ajouterai que la proclamation est stupide. Oui, Napoléon partait !... et son départ était entouré d'une gloire qui devait être apparente un jour à venir, quoique alors tous les moyens fussent bons pour jeter sur lui un voile de mépris... Voilà un paragraphe transcrit mot à mot de plusieurs journaux dans lequel il fut mis et qui le répétèrent.

Extrait d'une lettre de Fontainebleau, 20 avril.

« Tous ceux qui sont restés auprès de *Buonaparte* jusqu'au moment de son départ, ont été » frappés du défaut d'âme et de sensibilité qu'il a » montré envers les personnes qui l'entouraient; » pas un mouvement d'attendrissement, pas un » mot du cœur n'a marqué qu'il fût susceptible » du moindre attachement... On croirait qu'il » craignait que sa perte n'arrachât quelques re- » grets; aussi ses serviteurs l'ont-ils abandonné; » au point que la veille de son départ il n'avait » plus qu'un seul homme pour le service de sa » chambre. Il recevait les adieux de ses plus an- » ciens compagnons d'armes, sans leur adresser » une seule parole d'amitié. Cet homme qui a » joué tant de rôles n'a jamais pu paraître bon; » car, grâce au ciel, la bonté ne se joue pas et le » méchant ne devine pas son langage. Bonaparte » parlait beaucoup, dans les derniers jours, du » projet qu'il avait de s'occuper de sciences... » *Après tout,* disait-il, *je serai toujours un homme* » *fort extraordinaire :* j'ai abdiqué *comme Charles-* » *Quint* et *je vais me livrer aux lettres.* Alors il » tenait des propos si étranges que les militaires » se regardaient et croyaient sa raison égarée. Il » est certain qu'il avait toujours eu foi dans les » tireurs d'horoscopes. Il y a quelques jours une » femme se présenta pour lui parler; elle venait

» lui apporter un poison très-subtil et lui dire sa » bonne aventure; nous ignorons si elle a été » introduite, mais elle est restée quatre jours à » Fontainebleau. Bonaparte avait fait venir cette » femme d'Égypte, il y a plusieurs années.

» Ce n'est qu'en montant en voiture qu'il a » beaucoup pleuré, non sur aucun de ceux qu'il » quittait, mais sur lui-même, car il ne s'est in- » quiété de personne, et l'on doit se féliciter » qu'une telle conduite ait entièrement détaché » de lui une foule de braves qui l'entouraient, et » qui peut-être se seraient dévoués à son sort si » tant d'égoïsme et d'insensibilité n'avaient séché » tous les cœurs. »

Comme cet article parut à cette époque dans tous les journaux marquans, comme la *Quotidienne*, *la Cazette*, etc., etc., il est nécessaire de le combattre et d'en faire voir l'insigne fausseté.

D'abord, je ne sais ce que signifie cette expression : TOUS CEUX *qui sont restés auprès de Bonaparte*... Est-ce Berthier?... Il serait curieux que ce fût lui qui eût accusé l'empereur d'avoir manqué de cœur et d'âme?... Serait-ce le maréchal Ney?... le maréchal Oudinot?... Quant à ceux qui peuvent répondre à cet appel, comme le duc de Bassano, le général Bertrand, le général Drouot, le général Lefebvre Desnouettes et le maréchal Lefebvre... une foule d'hommes dont les yeux humides ne pouvaient s'arrêter sur ceux de l'empereur sans que leurs joues cicatrisées ne fussent

baignées de leurs pieuses larmes, demandez-leur ce qu'ils pensent de Napoléon... allez le demander à la garde impériale pleurant autour de son empereur en recevant ses adieux dans la cour de Fontainebleau... Horace Vernet n'avait pas encore immortalisé ce moment avec son génie plein d'âme qui devait comprendre un si beau et si noble drame. Mais la passion ne raisonne sur rien... Ainsi cette lettre, soi-disant écrite de Fontainebleau, n'était qu'un stupide article commandé par le gouvernement provisoire, qui, bien qu'il fût dissous, résidait toujours dans Méphistophélès-Talleyrand, que le comte d'Artois avait mis à la tête de son conseil. Il y avait d'autres gens qui arrivaient et qui étaient fort affriolés d'avoir une part *du gâteau des rois*. M. de Vitrolles en était un ; mais Talleyrand régnait encore, on ne savait pas encore se passer de lui... et il employait tous ses moyens pour accabler l'infortuné dont la plus grande faute en quittant Paris avait été de le laisser libre... C'est ainsi qu'on voyait, à notre honte, dans les journaux d'alors, que *Joseph Buonaparte et Jérôme Buonaparte, à la tête d'une bande de* VAGABONDS, *avaient pillé plusieurs villages dans les environs d'Orléans* [1].... Mais, ajoute le journal, on est *à leur poursuite et on va* EN PURGER LE PAYS!... Ne croirait-on pas avoir affaire à des galériens échappés ? Oh ! nous sommes de bien pitoyables personnages !

1 *Gazette de France* du 19 avril 1814.

Pour en revenir à l'article de l'empereur, je dirai que non-seulement le mensonge est impudemment établi, mais qu'il est maladroit. L'empereur a toujours eu auprès de lui Marchand et Constant, ses valets de chambre favoris, et un autre valet de chambre qui ne l'a pas suivi à l'île d'Elbe, mais qui a fait son service jusqu'au dernier jour et qui existe encore à Paris, on l'appelle Para; ensuite Roustan ne l'avait pas encore quitté... Le journaliste aurait pu faire un article plus adroit et plus méchant... Quant à cette *femme,* cette tireuse d'horoscope, tout cela est faux. L'empereur d'abord n'a jamais cru aux diseurs de bonne aventure, c'était même un sujet de querelle entre lui et l'impératrice Joséphine. Jamais Napoléon n'ajouta foi à ces rêveries, et tous ceux qui l'ont connu savaient comme moi qu'il était au contraire fataliste, et certes c'est la chose tout opposée... Car lorsqu'on dit, je veux savoir ce qui m'arrivera, c'est pour y remédier, tandis que le fataliste laisse sa destinée aller comme elle le veut. Il est également faux que Napoléon ait fait venir une pareille femme d'Égypte, c'est un mensonge complet. Quant au poison, Napoléon le portait toujours sur lui, comme je l'ai raconté plus haut; tout est vrai dans ce que j'en ai dit. L'article parle aussi des larmes qu'il a versées en montant en voiture, tout cela est faux comme l'article lui-même, qui s'intitule : *Lettre de Fontainebleau,* et qui n'en vint

jamais ; car si elle eût été écrite de la ville même, il y aurait été parlé d'un fait vrai au moins, tandis que tout est mensonge...

Oui, ce fut une honte pour nous que de souffrir une pareille conduite de la part des journaux... Représenter le héros que cette même France avait divinisé pendant vingt ans, comme un bateleur... c'était une honte pour cette même patrie, et ne servait en même temps qu'à rendre la gloire du héros plus brillante et plus durable...

## CHAPITRE VIII.

Départ de l'empereur. — Commissaires qui l'accompagnent. — Tentative d'enlèvement. — Dévouement d'un colonel en retraite. — Le général Bertrand. — Ce que pouvait encore l'empereur. — Indignation. — Arrivée du duc de Berry. — Biographie de Louis XVIII. — Ce qu'on pensait alors du comte d'Artois. — Madame de Lawestine. — Séduction. — Les descendans de Henri IV, de Saint-Louis et de François Ier. — Supériorité du caractère de Louis XVIII. — Audiences particulières. — Mot de M. de Fleury. — Fonctions qui convenaient à M. Decazes. — Excès de joie qui manque de devenir funeste. — Appartement de madame de Balby, au Luxembourg. — *Hartwell* et *Thorngrove*. — L'ambassadeur guitariste. — Grandeur de caractère de Lucien Bonaparte. — Poëme de *Charlemagne*. — Silence des journaux sur les séances de la classe des Belles-Lettres. — Nouvelle visite de l'empereur de Russie. — Surprise. — Souvenir. — Questions. — Scènes de la vie de Junot et du général Bonaparte. — Fragment de lettre communiqué. — Le protecteur de mes enfans. — Conversation sur Bernadotte. — Bonne nouvelle. — Investiture de la terre d'Acken. — Par qui apportée. — Et à quelles conditions. — *Mes enfans* PRUSSIENS!! — On attache un grand prix à mon abjuration. — Rénégats et Prussiens!! — Fureur. — *Aimes-tu les Cosaques, Alfred?* — *A bas les Cosaques! à bas les Prussiens!*

On était alors dans une grande impatience aux Tuileries de voir l'empereur quitter la France.

Ce colosse de grandeur, qui avait si long-temps terrifié par son seul regard, agissait encore quoiqu'il fût abattu. Les rayons de sa gloire, quoiqu'ils fussent dans une région moins élevée, n'en offusquaient pas moins les regards des pygmées dont les yeux myopes ne pouvaient soutenir l'éclat de son soleil... Il fallait qu'il fût non-seulement abattu, mais écrasé... Il fallait qu'il fût non-seulement éloigné, mais... mort... Enfin il partit... Après l'immortel tableau d'Horace Vernet, je ne puis rien dire... Le héros et sa grande âme sont tout entiers dans cette admirable production... Rien ne peut être plus éloquent que le crayon qui sut deviner le cœur d'un grand homme!...

L'empereur partit de Fontainebleau le 20 avril, escorté comme un prisonnier, par des commissaires de toutes les puissances alliées... L'Angleterre y était représentée par le colonel Campbell, la Russie par le général Schuwaloff, l'Autriche par M. le général Koller, et la Prusse par M. de Schack, et la France je ne sais par qui... L'escorte des troupes étrangères était de quinze cents hommes...

Ce fut le 20 avril que Napoléon quitta Fontainebleau, qu'il devait revoir l'année suivante, le 20 mars... avant que les douze mois fussent écoulés...

L'empereur avait un train trop considérable et une escorte trop nombreuse pour aller rapide-

ment... Le 23 avril, il n'était encore arrivé qu'à Montargis. Une personne de ma connaissance dont l'habitation est près de cette ville, et dont les sentimens le portaient à venir s'incliner devant l'empereur à son passage, fut à l'auberge de la Poste dès le 21, pour attendre qu'elle pût le voir. Cette personne, dont le dévouement à la personne de l'empereur était extrême, voulait tenter un enlèvement. Elle fut en conséquence examiner avec une grande attention ce qui formait l'escorte de Napoléon; mais les forces étaient immenses, et puis d'ailleurs, cette personne acquit la preuve que les ordres de donner la mort à Napoléon étaient donnés, dans le cas où l'on tenterait de le délivrer à force ouverte. Il reconnut la personne fidèle, qui se trouvait dans la foule morne et consternée qui bordait la haie sur son passage, et lui lança un coup d'œil qui lui disait qu'il le comprenait, mais qu'il n'y avait rien à faire... C'était un homme d'un cœur ferme, d'une âme résolue, et qui aurait tout sacrifié, ses biens et sa vie, pour sauver l'empereur; et cet homme n'était qu'un colonel, en retraite par suite de ses blessures... Et pourtant il existait tant d'autres ingrats qui étaient comblés des bienfaits de Napoléon!... Celui-ci n'en avait jamais reçu que la croix de la légion d'honneur sur le champ de bataille; à la vérité, cette croix était celle même de Napoléon!... Mais elle reposait sur un cœur fidèle après avoir été sur celui du héros.

Elle devait produire de grandes choses... Le général Bertrand était dans la voiture de l'empereur, seul avec lui... Le matin, des piquets de cavalerie, des éclaireurs, avaient parcouru la route. Il y avait des craintes... et elles étaient fondées. Si l'empereur eût dit un mot, la guerre civile était déclarée, et il ne sortait pas vingt mille hommes de troupes alliées de la France... La voiture de Napoléon était attelée de six chevaux... Derrière, immédiatement, venait après cette voiture, une troupe particulière de cavalerie composée de vingt-cinq hommes... et puis les généraux, les commissaires FRANÇAIS, prussiens, autrichiens, russes, anglais, occupaient une grande quantité de voitures également à six chevaux... Les bagages de l'empereur en occupaient aussi une partie, mais non pas SOIXANTE, comme plusieurs journaux l'ont dit. Il y en avait tout au plus vingt... Une particularité très-remarquable, c'est qu'une partie de la garde était cantonnée dans ce pays... Elle était sous les armes!... mais depuis plusieurs jours on lui avait recommandé de ne faire connaître par aucun signe qu'elle plaignît le sort de son maître. Un seul mouvement, et peut-être il était perdu!!... La garde observa un profond silence... Elle fut morne, abattue, et plusieurs soldats pleuraient sous les armes. L'empereur était calme et serein... Il saluait avec ce sourire qui éclairait si admirablement sa physionomie lorsqu'il souriait... Il se montra peut-être

plus grand dans cette journée que dans des momens plus connus de l'univers... Il était là... au milieu d'une troupe dévouée... Un signe de sa petite main, et des milliers d'épées sortaient du fourreau!... Il ne le fit pas pourtant!... Et les journaux osaient alors, dans leur langage impur, lui donner le nom de *lâche* et de *comédien!*... Mais de telles âmes ne savent donc pas ce que c'est que la noblesse et la générosité?... O ma patrie!... que tu ressemblais peu dans ces tristes journées, à cette France ivre de sa gloire qu'il avait fait la tienne!... Tu dois pleurer sur ta perfidie, car les fruits de ton abandon ont été ton malheur et ton humiliation!!...

Napoléon coucha, cette nuit où il traversa Montargis, au château de Briare... C'était le 23 avril... Il poursuivit ensuite sa route pour Saint-Tropez et Orgon... Je le suivrai dans son voyage; mais il faut donner aussi notre attention aux événemens qui se passaient sous nos yeux à Paris, et qui captivaient grandement les esprits.

Le même jour où l'empereur Napoléon quittait en captif le château de Fontainebleau, M. le duc de Berry arrivait à Paris, et Louis XVIII faisait à Londres une entrée royale que certes il n'avait jamais méditée dans ses rêves...

J'ai consacré presque en entier ces Mémoires à Napoléon et à sa famille, parce que depuis mon enfance je connaissais tout ce qui leur est personnel; mais, par un hasard assez extraordinaire

peut-être, je me trouve dans la même position pour Louis XVIII et pour les siens. J'ai passé ma vie et je la passe encore avec des personnes qui non-seulement furent attachées à la maison de M. le comte de Provence, mais qui lui tiennent de près par les liens du sang et d'une grande intimité. Avant que Louis XVIII ne rentrât en France, je le connaissais dans le plus grand détail, et je pourrais fournir pour sa biographie des traits peut-être inconnus. Le cardinal Maury avait été à même de le connaître particulièrement, et il me laissa des notes sur lui d'autant plus précieuses, que Louis XVIII était peu connu de la génération qu'il retrouvait ; nous ne le connaissions que par une tradition incertaine, et rien n'était même flatteur dans ce qui nous arrivait de lui.

Monsieur le comte d'Artois était aussi un personnage nouveau pour la France. — Le comte d'Artois, disaient le duc de Mouchy, MM. de Laigle, et une foule de nos élégans de l'époque intermédiaire de la révolution de 1814 : mais c'est un homme admirable !... qui est parfaitement élégant... Il sera l'oracle de la mode !... C'est un charmant prince !... Et puis venait une longue suite d'histoires de tous les cœurs que M. le comte d'Artois [1] avait mis à mort !... une

[1] Madame de Lawestine était, comme on le sait, fille de madame de Genlis, et sœur de l'aimable, spirituelle et bonne madame de Valence... Madame de Lawestine, pré-

relation palpitante d'intérêt des malheurs de madame de P...., du désespoir de madame de G.....d... Enfin il y avait vraiment quelque chose à espérer d'un prince qui savait si bien donner du bonheur tout en brisant des cœurs... Ce fut au milieu d'une conversation qui précisément racontait les affaires de cœur de M. le comte d'Artois, que deux personnes qui le connaissaient parfaitement bien me le firent connaître aussi... L'illusion fut détruite. Il ne resta plus que de la bonté à admirer : c'était beaucoup sans doute... On y pouvait ajouter des manières excellentes, même une sorte d'esprit du monde qui pouvait être admirable en 1780, mais qui, en 1814, et surtout 1830, faillit perdre la France, puisqu'il était trop faible pour supporter le fardeau de l'empire.

sentée à la cour de Louis XVI, et d'une ravissante beauté, se vit aussitôt l'objet des vœux d'une foule d'hommes qui voulaient en être aimés.. Mais le comte d'Artois, ayant vu madame de Lawestine, jugea qu'elle devait lui appartenir, et tout aussitôt se mettant auprès d'elle, il lui parla bas avec beaucoup de chaleur... Alors tous les autres s'éloignèrent et laissèrent madame de Lawestine seule avec le prince... La jeune femme s'aperçut aussitôt de l'isolement. Elle s'adressa à haute voix au comte d'Artois en lui disant : « Votre Altesse Royale ignore peut-être que j'ai le malheur d'être sourde * ; si elle voulait parler plus haut, chacun y gagnerait, et moi aussi. »

* C'était vrai.

Le duc de Berry était, disait-on, le descendant de Henri IV... Ce pauvre Henri IV était toujours là pour servir de point de comparaison... C'était distribué selon le caractère : M. le duc d'Angoulême descendait de saint Louis, parce qu'il était dévot... le duc de Berry de Henri IV, parce qu'il avait des goûts mondains, et M. le comte d'Artois de François Ier, parce qu'il avait été ce qu'on appelait un *vert galant* vingt-cinq ans avant... Oh ! c'est bien amusant !...

Quant à Louis XVIII, il était vraiment un homme supérieur. Ses idées, en arrivant en France, avaient un tour tout-à-fait grand et reposaient sur de larges bases ; la Charte constitutionnelle en est une preuve... Je ne vais pas scruter dans les cœurs, sonder les reins, et demander à la tombe un compte plus sévère que ce qu'elle ma laissé voir... J'ai vu dans Louis XVIII un homme d'un haut savoir, d'une profonde sagesse, et doué d'une grande connaissance des hommes. Je l'ai vu souvent en audience particulière... Une fois entre autres, je suis restée avec lui pendant trois grands quarts-d'heure, et certes, je ne me suis pas repentie de l'attention que j'ai donnée à ce qu'il me disait. Rien n'était perdu... Il parlait avec un rare talent et savait connaître les hommes... Il n'avait nulle bonté, du moins cette pensée était-elle celle de tout ce qui l'entourait, lorsque ce cercle était de bonne foi... Louis XVIII avait une érudition profonde... Il avait, comme

tous les princes, une mémoire extraordinaire, mais qu'il portait à un plus haut degré qu'aucun autre... Il avait des *affections*, mais pas d'amitié profonde pour ceux qu'il aimait... Il comprit bien vite le mot si spirituel de M. de Fleury à l'envoyé de Louis XVIII :

— Tout ira bien si le roi vient *chez nous*... Tout ira mal si le roi vient *chez lui*...

Il avait de grands idées et une grande volonté *de faire* pour le bien du pays ; mais il eut autour de lui des entraves terribles... Le pavillon Marsan, qui était jaloux de l'autorité bienveillante que Louis XVIII prenait sur les Français, le porta à des mesures de rigueur. Vint ensuite le conflit de l'autorité de M. de Blacas et de M. Decazes. Ces deux hommes, dont l'un seul pouvait faire un homme d'État, et dont l'autre aurait dû avoir la direction des médailles à la place de M. de Puymaurin, ont fait bien du mal à Louis XVIII dans leurs querelles personnelles. Je crois que M. Decazes, qui avait sans contredit bien autrement de talent que M. de Blacas, et qui sur lui avait l'immense avantage de joindre à ce talent une connaissance très-grande de la France, a compris ce que je viens de dire, et que cette conviction lui a fait bien moins regretter le pouvoir quand il dut le quitter... Mais nous n'en sommes pas à cette époque, nous avons à nous occuper de celle-ci.

Au moment où Louis XVIII apprit la nouvelle

que la couronne de France lui était *adjugée*, il faillit ne jamais la coiffer... Il ressentit une telle révolution au-dedans de lui-même, qu'il tomba sans connaissance, et fut fort mal de l'excès de la joie pendant quelque temps... J'ai su ce détail par une personne qui habitait dans les environs d'Hartwell. Peut-être, dans la dignité de Louis XVIII, aura-t-on caché ce fait ; mais il est positif...

Louis XVIII, frère puîné de Louis XVI, était né le 17 novembre 1755. Avant la révolution de 1789, il était habituellement mal avec le roi son frère, et surtout avec la reine Marie-Antoinette. Cette sorte de désunion avait surtout pour cause la femme de Monsieur, Madame, comtesse de Provence... Il existait une jalousie entre ces deux princesses qui fut bien funeste à la France. Quant à Monsieur, il était *opposant*, mais non pas d'une manière aussi active que Madame l'aurait voulu... La défense que fit Louis XVI, par l'organe de M. de Breteuil, à son frère, lorsque Monsieur prit en émigration de titre de RÉGENT, montre que Louis XVI avait à cette époque une grande défiance de son frère. Monsieur, avant la révolution, ne paraissait pourtant s'occuper que de littérature. Il réunissait plusieurs savans, et faisait chez lui des *combats d'esprits*, comme disait MADAME, qui peut-être avait autant d'esprit que madame de Balby, que pourtant Monsieur lui préféra.

Ce fut un arrangement presque politique entre M. de Jaucourt et d'autres personnes qui entouraient Monsieur, et qui voulaient l'avoir à eux seuls, hors de la puissance de Madame. Il fallait que Monsieur allât chez une femme de la cour qui lui donnerait à souper, chez laquelle on jouerait, on causerait. Et comme le cardinal de Retz disait :

— Il me fallait un homme avec une grosse voix et peu d'esprit, et voilà que je trouve M. de Beaufort... ces messieurs dirent : *Il nous faut trouver une femme d'esprit et bien née*, et voilà qu'ils rencontrent madame de Balby... Tout ce temps est trop loin de nous pour le rappeler. Je dirai seulement un fait pour donner une idée de cette époque. Madame de Balby, en entrant dans le magnifique appartement que Monsieur lui avait fait meubler au Luxembourg, le trouva de mauvais goût... Que faire ?... La chose fut bientôt arrangée : dans la nuit, on mit le feu à l'appartement; tout fut consumé... L'appartement avait coûté plus de deux cent mille francs !... on le remeubla en lampas vert et blanc avec de riches crépines d'or !... Ce sont là jeux de princes !...

Au moment où Louis XVIII reçut la nouvelle de son rappel en France, il était à Hartwell, très-belle terre que le gouvernement anglais avait achetée pour lui dans le comté de Buckingham... Il s'y occupait non-seulement de *belles lettres*, comme le répétaient tous les journaux, mais bien

aussi des affaires politiques, qui obtinrent, par le hasard plus que par l'habileté, le résultat que nous avons vu. A peine fut-il connu, que le prince-régent changea tout à coup de manières avec le nouveau roi de France; car, quoi qu'on ait pu dire, sa politesse de roi à roi était plus que familière, et cela, je le sais de gens qui certes n'ont pas d'intérêt à me mentir...

J'ai déjà dit, je crois, que Lucien avait une terre également dans le comté de Buckingham, appelée *Thorngrove*. Les nouvelles de France vinrent l'y trouver, et son cœur excellent, sa belle âme s'attendrirent sur l'infortune immense de ce frère qu'il aimait, surtout dans son malheur... Un jour, un riche nabab de la Compagnie des Indes, qui demeurait près de Thorngrove, envoya un exprès à M. le comte de Châtillon, ami de Lucien, et qui demeurait avec lui : il prévenait le comte qu'il serait le matin même à Thorngrove avec une personne envoyée par M. le duc de La Châtre, et chargée d'un message de Louis XVIII pour le prince de Canino. Effectivement, vers midi, la voiture du nabab arriva devant le péristile, et, de sa fenêtre, le comte de Châtillon fut stupéfait de voir sauter lestement à bas de la voiture un homme vêtu à l'espagnole, et portant en sautoir une guitare, comme Figaro... Cet original, à peine arrivé dans la maison, se mit à faire des *flon flon* sur sa guitare et à jouer des seguedillas, en dansant sous le vestibule, et se dirigeant ainsi,

en chantant et en dansant, jusque dans le grand salon. M. de Châtillon croyait rêver... Il s'empressa de s'avancer vers cet homme, qui paraissait un échappé de Bedlam, et lui demanda si c'était lui qui bien véritablement fût l'envoyé de Louis XVIII.

L'ambassadeur cessa alors sa musique, et regardant M. de Châtillon, il lui répondit en excellent français (car il était Français) que c'était bien lui que M. de La Châtre avait chargé de communiquer au prince Lucien les intentions de Sa Majesté le roi de France... Comme Lucien ne se souciait pas d'avoir à répondre immédiatement aux paroles de Louis XVIII, que du reste il ignorait encore, il avait délégué ses pouvoirs à M. de Châtillon, qui, engageant le Figaro à s'asseoir, lui demanda la communication de ce qu'il avait à lui dire, pour qu'il le transmît au prince Lucien.

— Sa Majesté Louis XVIII, dit alors l'envoyé, pénétrée d'estime pour le noble caractère du prince Lucien, lui offre de rentrer en France avec elle, si cela peut lui être agréable. Voilà ma mission.

Il est à remarquer que cet homme, qui l'instant d'avant était aussi ridicule que possible, devenait tout à coup le plus excellent des diplomates et le plus poli des courtisans.

M. de Châtillon fut communiquer à Lucien la proposition de Louis XVIII. La réponse de Lu-

cien fut ce qu'elle devait être d'un tel homme.

— J'ai été proscrit de France par mon frère, dit-il... mais jamais je ne toucherai le sol de la patrie tandis qu'il sera lui-même errant et exilé ! J'ai un ami bien cher à Rome, c'est près de lui que j'irai chercher un nouvel asile...

Lorsqu'on m'a raconté cette circonstance de la vie de Lucien, j'ai été touchée aux larmes, mais pas étonnée... Je le connais...

Mais ce qui fut amusant pour moi, ce fut cette description du *Figaro politique* employé par M. de La Châtre... C'était une comique façon de se faire connaître aux Français.

— Non, disait Lucien à son ami, jamais je ne ferai une action de cette nature ! jamais mon frère ne me verra le braver dans son malheur... S'il me veut à l'île d'Elbe... je suis prêt à y aller !... Car c'est une noble créature que Lucien !... J'ai appris des miens à l'aimer dans mon enfance. Plus tard, j'ai appris de moi-même à l'admirer et à l'aimer en le connaissant par mon propre jugement...

Son poème de *Charlemagne* venait d'être enfin terminé. Il y a peut-être des défauts. Mais enfin, c'est un poème épique, un poème sur une radieuse et belle époque pour la France, et il renferme de grandes beautés. C'était une raison pour le faire accueillir par une patrie toujours aimée de l'un de ses fils même proscrit !... Mais la restauration n'en savait pas si long en

fait d'oubli..... malheureusement pour elle!.....

— Vous irez à Paris, dit le prince au comte de Châtillon, vous y porterez *Charlemagne*. Vous assemblerez les savans, les poètes; vous leur soumettrez mon œuvre. Je me rendrai docilement aux avis raisonnables donnés par eux. J'ai surtout une extrême confiance dans le goût, le jugement et le savoir de Lemercier.

M. de Châtillon vint donc à Paris avec le poème de Lucien. Il se fit d'abord présenter aux personnes dont Lucien lui avait parlé. Il trouva dans Lemercier, non-seulement l'affection d'un ami, mais l'appui d'un maître éclairé à un élève déjà habile... Il y eut des lectures. Esmenard y assista également. Quelques remarques furent faites à l'auteur et transmises par M. de Châtillon sur l'innovation des rimes féminines qui terminaient la strophe et qui en recommençaient une autre. Mais Lucien, malgré sa promesse de docilité, tenait extrêmement à ces malheureuses rimes, et rien ne les lui fit changer. M. de Châtillon, qui alors était à Paris, comme je l'ai dit, venait habituellement chez moi... Il me demanda de venir à une séance de l'Athénée où Népomucène Lemercier fit une sorte d'analyse du poème, faisant remarquer ses beautés, qui en vérité sont en grand nombre, et donna une vive lumière pour l'éclairer dans son vrai jour... Une des choses de cette époque à signaler, c'est que les journaux, qui alors retentissaient des hauts faits de l'uni-

versité, de l'Institut, de la classe des belles-lettres qui devint plus tard académie, et seulement pour raconter les génuflexions faites devant l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie et le roi de Prusse, les journaux qui mentaient tous les jours avec cette impudence qui devrait avoir un autre nom pour être exprimée, n'eurent pas de voix pour raconter aussi la justice rendue à un homme de talent, parce que cet homme était le frère de l'empereur Napoléon!... Mais il avait été proscrit par lui aussi, c'était un beau texte pour parler encore contre la *féroce tyrannie*... C'était une belle route à suivre, et dans laquelle, Dieu merci! assez d'imbéciles couraient sur des rosses, à bride abattue... Mais la haine n'est pas même conséquente dans ses éclats et dans ses preuves... Oh! que nous avons eu des masques repoussans dans nos diverses mascarades!...

Je poursuivais toujours mon affaire auprès du roi de Prusse. M. Czernicheff, qui fut alors pour moi comme un frère et qui trouvera partout et en tous lieux l'expression de ma reconnaissante amitié, fut occupé tout le mois d'avril, c'est-à-dire dans la dernière quinzaine, à me rapporter tout ce qui se faisait chez le roi de Prusse.

— Si vous pouviez trouver ce qui constate que la terre d'Acken est une propriété *personnelle* du roi, me dit-il un jour, l'empereur se fait fort de lui parler tellement sérieusement qu'il ne pourra refuser. Sa réponse ordinaire est qu'il lui est im-

possible de rendre tous les majorats, et qu'ainsi un seul ferait exemple et serait funeste pour lui attirer une foule de demandes.

Le lendemain, je reçus une nouvelle visite de l'empereur Alexandre. Cette fois encore il était à pied, tout seul, sans un aide-de-camp... Il se fit annoncer par un de mes valets de chambre qui arrivait de la Bourgogne avec des bagages qui avaient échappé aux troupes ennemies, et qui ne le connaissait pas.

— Quel nom dois-je dire à Madame? demanda le valet de chambre.

— Aucun ; dites-lui qu'on désire lui parler.

— Mais, monsieur, dit le valet de chambre, Madame ne reçoit jamais à cette heure (il était une heure) et surtout...

— Les personnes qu'elle ne connaît pas, n'est-il pas vrai?

Constantin parut embarrassé et ne bougeait pas... L'empereur et lui étaient alors dans le salon qui précédait mon billard et dans lequel je l'avais reçu à sa première visite.

— Eh bien, dit-il enfin, en voyant l'immobilité du valet de chambre, allez dire à votre maîtresse que quelqu'un demande à lui parler de la part de l'empereur de Russie.

J'étais dans ce moment occupée à broder dans mon cabinet de travail, situé au fond de mon appartement. Cette pièce, de laquelle j'aurais dû voir l'empereur de Russie entrer chez moi, puis-

qu'elle était en face de la grande porte, était celle où je me tenais le plus habituellement; mais il y avait aux fenêtres des stores en taffetas blanc qui l'isolaient ainsi de toutes distraction.

— Est-ce M. Czernicheff? demandai-je à mon valet de chambre lorsqu'il m'eut annoncé un message de l'empereur.

— Non, madame, je connais M. de Czernicheff, ce n'est pas lui.

— Faites entrer ce monsieur jusqu'ici, dis-je alors, car j'étais convaincue que c'était une personne subalterne, puisque ce n'était pas Czernicheff... Je connaissais le général Ouvaroff, le général Ojarowski et tous les autres... Ils auraient dit leur nom...

Je ne m'inquiétais donc guère de ce qui allait venir aussi loin me chercher, et ce ne fut qu'en entendant le bruit des pas de celui qui s'approchait tout près de mon métier, que je levai les yeux.

— Sire! m'écriai-je....

Et, dans mon étonnement, je renversai le métier et la corbeille de mes pelotons de laine.

L'empereur riait aux éclats, mais d'une gaieté si franche qu'elle me gagna aussi et que je me mis à rire comme lui. Il ramassa les pelottes de laine; mais il riait et moi aussi, et nous en laissions tomber plus que nous n'en relevions.

— Convenez que je vous ai surprise, me dit-il en me prenant la main et me forçant à me ras-

seoir. En vérité vous êtes inconcevables à Paris... Comment, l'empereur Napoléon n'allait donc jamais chez aucun de vous dans l'intimité de la confiance?

Je baissai les yeux sans répondre. Ce n'était que trop vrai... Cependant la justice m'imposait le devoir de raconter la scène qui s'était passée dans cette même chambre, et que j'ai rapportée dans le huitième volume de ces Mémoires [1]... A mesure que je parlais, l'empereur prenait un air presque attendri qui me toucha, mais pour lui-même... Je prendrai toujours la défense de l'empereur de Russie, et d'après ma conscience... je le juge et l'ai toujours jugé bon et magnanime... Je méprise ceux qui disent que c'est par calcul. Que m'importe?... Il fit le bien, et le fit en grand homme... c'est une infamie à nous de le méconnaître. Que nous n'applaudissions pas à l'invasion, c'est un mouvement si simple qu'on remarque ceux qui parlent et non pas ceux qui se taisent... mais que nous ayons assez peu de cœur pour abreuver d'injures un homme qui, tout récemment encore, voyait la fumée du Kremlin et des palais de ses nobles, restes de notre dévastation,

[1] Junot avait eu une scène avec Napoléon à Saint-Cloud relativement à la captivité des Anglais qu'il ne voulut jamais exécuter, et qui n'eut pas lieu. Il fut malade de cette scène. Napoléon l'ayant appris vint le voir avec Duroc. Il le trouva endormi dans ce même petit salon et moi veillant auprès de lui.

et qui éteint de sa main la torche des représailles ; c'est un beau mouvement. Malheur à qui ne comprend pas cette grandeur d'âme !... L'empereur Alexandre m'écoutait donc attentivement pendant que je racontais cette aventure, et il en parut fort touché... Il me parla ensuite du duc d'Abrantès, et, pendant qu'il m'en parlait, il tenait les yeux attachés sur le beau portrait de Gros que j'ai le bonheur de posséder et que je considère comme un des plus beaux ouvrages de cet homme fameux... L'empereur Alexandre me parla long-temps de Junot, et finit par aborder avec moi une question qu'il n'avait fait qu'effleurer la première fois que je le vis.

— Pourquoi Napoléon avait-il été mal pour lui dans les dernières années de sa vie ?... Dites-moi la vérité, madame, et croyez que je suis digne de l'entendre. Je veux vous être utile, et... je désire être fixé sur cette partie de l'histoire du général Junot.

La manière dont l'empereur me regarda en me disant ces derniers mots, me frappa d'un éclat de lumière... Soupçonnait-il Junot d'avoir gravement mécontenté l'empereur Napoléon ?... le soupçonnait-il d'avoir failli en quoi que ce pût être ?... à l'instant même mon parti fut pris. Je lui racontai plusieurs circonstances de la vie antérieure de Junot et de Napoléon ; comment ils vivaient tous deux à Paris... le général n'ayant pas une obole souvent, et l'aide-de-camp trop heureux de lui

faire partager ce qu'il appelait alors sa bonne fortune, et qui consistait en quelques centaines de francs que lui envoyait sa famille. Jamais je n'aurais parlé de ces circonstances devant l'empereur de Russie... mais les bulletins de la campagne de 1812 étaient dans le *Moniteur !!!*... et la blessure saignait [1] encore!... Je racontai la cause véritable du départ de Junot pour le Portugal en 1808... L'empereur de Russie se mit à rire en m'entendant parler du ressentiment de Napoléon contre quelqu'un qui avait été aimé de l'une de ses sœurs... mais la chose était positive et il n'y avait rien à dire...

— Quant aux bulletins de la campagne de 1812, sire, ajoutai-je, Votre Majesté veut-elle lire cette lettre ou plutôt ce brouillon?

Et je lui remis ce fragment que j'ai trouvé dans les papiers de mon mari et que j'ai mis dans mes Mémoires aux tomes XV et XVI... Alexandre parut surpris en le lisant...

[1] On peut me blesser impunément dans tout ce qui touche à la vie habituelle.. Je suis alors une statue de marbre sur laquelle l'eau coule sans y laisser d'impression... Mais une fois que le cœur est atteint... une fois que j'ai reconnu que la blessure était faite sinon avec intention, du moins avec oubli de ce qu'on peut me faire souffrir, alors la rancune trouve place dans mon âme, et pourtant jamais il ne fut un être plus aimant et plus reconnaissant de l'affection qu'on me porte... mais l'ingratitude du cœur!... c'est à mes yeux un défaut et même un vice plus affreux que tout ce qui peut donner la mort.

— Comment n'avez-vous pas fait imprimer cela à dix mille exemplaires, me dit-il avec émotion?... C'est une belle parole sortant d'un cœur brisé!... (Ce furent les propres paroles de l'empereur de Russie).

— Non, sire... L'Empereur était dans le moment d'une première infortune, et jamais je ne l'aurais augmentée!...

Il y eut un instant de silence qui se prolongea après que l'empereur de Russie eût regardé le portrait de Junot avec une expression marquée.

— Qu'a-t-il répondu à ce que vous lui avez dit de votre position de fortune après la mort du duc d'Abrantès?

— Rien, sire, car il n'a rien reçu de moi comme demande... Il avait tort... et il était souverain, ce n'était pas à moi à le solliciter... Mais, ajoutai-je, après un moment de réflexion, je suis convaincue que l'empereur Napoléon aurait fixé notre destinée d'une manière honorable s'il fût resté sur le trône.

— Bien vrai! dit l'empereur de Russie; en êtes-*vous sûre?*

— Oui, sire, répondis-je avec assurance, car j'en étais convaincue.

— Vous ne l'avez donc pas vu depuis la mort de votre mari?

— Non, sire.

Nouveau silence... L'empereur Alexandre me regardait avec une sorte d'enquête... on aurait

dit qu'il voulait savoir la vérité... mais je la lui disais, et rien sur mon front ne lui parla un autre langage. Il le comprit.

— Eh bien, dit-il en me serrant la main, je servirai de protecteur à vos enfans... à vous!... Voulez-vous m'accepter?

— Ah! sire.

Et je m'inclinai, non pas devant la majesté du czar, mais devant la bonté de l'homme!...

— Je viens vous annoncer une bonne nouvelle... Le roi de Prusse, que j'ai pressé avec ardeur, je puis dire ce mot, m'a fait dire, à l'heure même, que ce que je désirais pour vous serait fait... Je n'en sais pas plus... mais Czernicheff vous en dira davantage ce soir... il doit venir vous porter la réponse de Hardenberg...

L'empereur resta encore quelques instans, puis il s'en fut en exigeant que je ne l'accompagnasse pas.

— Mais, sire, Votre Majesté ne veut pas me contrarier; qu'elle me permette de lui observer qu'elle est tyrannique à sa manière.

Il se mit à rire.

— Mais cela me contrarie aussi, moi... A propos, comment êtes-vous avec lord Cathcart? Comment se comporte-t-il?

J'en étais parfaitement contente, et je le dis à l'empereur; mais je ne pus me refuser au plaisir de lui raconter l'histoire du prince de Suède et de cet homme qui s'appelait son maréchal-des-

logis de la cour, et qui n'était qu'un *haut le pied* dans les charrois avant de quitter la France.

Jamais je n'oublierai l'expression attentive d'Alexandre, tandis que je lui parlais de Bernadotte. Mais le plus curieux, c'est qu'il revint sur ses pas; il se rassit et me fit une foule de questions sur lui et sur les antécédens de sa vie royale. J'en dis ce que je savais; c'était bien à peu près ce qu'Alexandre savait aussi, seulement il s'y joignit des détails personnels que j'avais pu avoir, ayant vécu dans l'intimité de la famille de sa femme, et à un âge où la jeunesse est surtout observatrice, et je l'étais fort à cette époque où notre attention nous obligeait à regarder autour de nous pour faire la sûreté de ceux que nous aimions...

Cette conversation avec l'empereur de Russie me fit une impression très-profonde, comme l'autre en avait produit une... Je continuai à répondre aux questions de l'empereur Alexandre sur le prince de Suède, et, par la même occasion, je lui parlai de la sœur de la princesse, la reine Julie... cet ange de bonté et de perfection qui ne vivait que pour aimer tout ce que le cœur d'une femme est appelé à chérir... véritable sainte et doublement angélique, car elle n'était pas heureuse dans sa vie de femme; elle était laide, et son mari était admirateur passionné de la beauté... L'empereur me le dit en riant, et ne voulait pas croire que jamais il n'y avait de querelles jalouses entre Joseph et sa femme. Je le lui affirmai toute-

fois, et c'était vrai... Joseph, dis-je à l'empereur, a un cœur d'une bonté parfaite. Jamais il n'aurait causé une peine profonde à la reine. Il est sans doute, comme le dit Votre Majesté, grand admirateur de la beauté, mais il l'est aussi des vertus de la reine, et l'aime autant qu'il la respecte. Jamais il n'oubliera qu'elle l'a épousé par amour à une époque où son alliance n'était pas désirable. Le cœur de Joseph est fait pour les nobles souvenirs...

L'empereur me quitta après une visite d'une heure et demie.

Le soir, je vis M. de Czernicheff et le général Ojarowski; ils me confirmèrent tous deux ce que m'avait dit l'empereur... M. de Metternich vint à l'heure du thé... je lui communiquai cette bonne nouvelle. Il parut extrêmement surpris, et, dans son étonnement, il me dit que je me trompais; je lui répétai ce qui s'était passé. Alors il me prit la main et me dit qu'il en était bien heureux, et, dans sa bouche, cette parole était une vérité.

Le lendemain matin, il était à peine onze heures, qu'on m'annonça M. de Hardenberg... C'était un homme dont l'esprit ne m'avait jamais plu, et je le lui avais témoigné plusieurs fois d'une manière peu agréable; il le savait, et cette note, dans son cœur d'ennemi, n'avait pas contribué à me le rendre peu favorable... cependant il venait m'apporter un *bienfait*... Hélas! dans mon inquiétude

de mère, j'avais pu consentir à en demander un à notre ennemi...

M. de Hardenberg était sec et fort *anguleux* de sa nature... Il entra avec une politesse formelle qui semblait déjà être un reproche à elle seule de ce qu'il était contraint de faire...

— Je viens, madame la duchesse, vous témoigner toute ma joie de pouvoir être l'organe de mon souverain dans cette circonstance. L'empereur de Russie lui a parlé avec un si tendre intérêt de votre position et de celle de votre famille...

Je devins pourpre... Pourquoi cet homme venait-il dans la maison de la veuve de Junot lui parler de son malheur?... Que lui faisait ce malheur?... était-ce donc pour le plaindre qu'il était là?... Oh non!... et moi! et mon lâche cœur ne me contraignait pas à dire à cet homme :

— Eh bien! non, je ne suis pas malheureuse!... Non, je ne suis pas devant le tribunal de votre pitié!... Mais j'étais mère, et je devais souffrir d'insolentes paroles!...

— Le roi mon maître, poursuivit-il, m'a ordonné de vous apporter les patentes de la nouvelle investiture du domaine d'Acken [1]... Il y a en outre une somme assez forte des revenus arriérés que les baillis ont ordre de vous remettre.

Je m'inclinai... je ne pouvais parler... et cepen-

[1] Pour la terre d'Acken j'avais d'arriéré seulement plus de 50,000 fr.

dant M. de Hardenberg semblait attendre ma réponse... Enfin, je balbutiai quelques mots, et il parut s'en contenter...

Il tenait à la main un paquet de parchemins avec des rubans rouges ou verts, je ne sais plus de quelle couleur, auxquels étaient attachés des sceaux en cire... Il posa le paquet sur une table, et, s'approchant de moi, il me dit assez bas :

— Vous avez dû comprendre, madame la duchesse, que le roi mon maître devait refuser d'abord ce que vous lui avez demandé. Il s'est formellement prononcé à cet égard, et aucun des titulaires ne sera privilégié [1]. Vaincu par les instances de l'empereur de Russie, il a dérogé à sa volonté prononcée, et il vous accorde la terre et le château d'Acken...

Comme il m'avait dit cette phrase, je fus surprise qu'il la répétât... Je me doutai qu'il allait ajouter quelque chose; je ne me trompais pas...

Voyant que je m'étais inclinée pour toute réponse, il continua, mais avec un embarras qui devenait visible.

— Le roi mon maître a seulement mis à *cette grâce* une condition, mais si facile à remplir, qu'il ne doute pas, ainsi que moi, que vous ne l'acceptiez à l'instant.

Je le regardai sans lui répondre, attendant

[1] Le comte de Mosbourg, ministre des finances de Murat, le fut pourtant, et il a eu son majorat tout entier.

qu'il me fît connaître cette condition... Il aurait, je crois, voulu que je la devinasse ; mais j'en étais bien loin...

Le roi mon maître, dit M. Hardenberg, vous accorde, ainsi qu'à votre famille, l'investiture du domaine d'Acken... mais à condition que vos deux fils se feront naturaliser Prussiens.

En un moment je fus debout... une sorte de rugissement sortit de ma poitrine... je crus avoir mal entendu !...

— Qu'avez-vous dit, monsieur? dis-je au ministre de Guillaume.

Il répéta sa phrase insultante !... Oh ! que n'étais-je un homme dans ce moment d'angoisse où mon cœur souffrit, pour la première et la dernière fois, la douleur d'une insulte!

— Mes enfans Prussiens !!!... m'écriai-je enfin... mes fils renier la patrie de leur père !... mes fils vendus par leur mère pour un peu d'or !... pour une fortune !... Sommes-nous donc ici sur la côte de Guinée ?... Y a-t-il donc en rade un vaisseau négrier pour emmener les pauvres petites créatures livrées par leurs parens ?...

J'étais folle de douleur dans cet instant... M. de Hardenberg me regarda pendant quelque temps, puis, dépliant le principal parchemin, il le plaça en évidence devant mes yeux, probablement pour me tenter... (J'ai su depuis qu'on attachait un grand prix à *mon abjuration.*) Mais la vue de cet acte de mon infamie produisit un effet opposé à

celui qu'il aurait dû produire, selon l'esprit de M. de Hardenberg... il redoubla ma colère...

— Monsieur, dis-je au ministre, remportez vos actes, ils ne peuvent rester plus long-temps dans cette maison ; elle fut celle d'un vrai patriote !... d'un brave soldat... d'un honnête homme !... J'en sortirai peut-être bientôt avec la jeune famille que sa mort rend orpheline... mais tant que nous l'habiterons, l'ombre de mon mari n'aura rien à me reprocher d'avilissant pour sa mémoire...

— Madame, vous vous servez de termes bien violens, me dit M. de Hardenberg.

— Ma bouche n'en trouve pas d'autres à prononcer, monsieur !... Je ne suis qu'une femme !... une pauvre veuve, bien jeune encore, puisque je n'ai que vingt-neuf ans, pour être chargée de la conduite de toute une famille... mais cependant, avec l'aide de Dieu, je ne faiblirai pas sous le faix !...

Et mes joues enflammées, ma respiration étouffée me donnaient l'apparence d'une personne en délire.. Je crois que M. de Hardenberg eut peur de moi...

— Enfin, Madame, me dit-il, que décidez-vous ?

— Comment, monsieur, mon choix ne vous est pas connu maintenant ?...

— Je crois, madame, que dans une affaire aussi importante, il faut consulter des hommes éclairés et raisonnables... Vos fils sont sous votre tutelle, mais je connais les lois de France... Vous

n'êtes pas seule... il y a un subrogé-tuteur... un conseil de famille... Êtes-vous maîtresse de prononcer à vous seule dans une affaire aussi importante pour leur avenir !...

En écoutant ces insolentes paroles, je crus en effet que ma raison allait m'abandonner... Un étranger, un des vainqueurs de la France, venait me disputer mon pouvoir sur mes enfans !...

— Monsieur, lui dis-je d'une voix tremblante d'émotion, il existe, en effet des lois qui nomment un subrogé-tuteur et un conseil de famille pour guider une mère dans l'emploi qu'elle fait de la fortune de ses enfans, car telle est la mission du conseil de famille et du subrogé-tuteur... mais l'honneur de mes fils, monsieur... cet honneur qui leur fut transmis par leur père avec son sang, qui coule dans leurs veines mêlé avec le mien... cet honneur, monsieur, est tout entier sous ma garde !... seule j'en réponds à la mémoire de Junot... seule j'en ai la lourde responsabilité !... Voilà ce que le code ne vous a peut-être pas appris, monsieur, et ce que je vous dis maintenant... Moi abjurer la patrie au nom de mes fils !... moi, les faire renégats du beau nom de Français... et pour les faire Prussiens encore[1] !!...

1 Dans cette exclamation je supplie la nation prussienne, que j'estime d'ailleurs, de ne voir ici que le sentiment politique qui éloignait à cette époque la France de la Prusse. L'empereur avait été tellement maltraité par la Prusse que ceux de son parti ne pouvaient lui pardonner

Ce mot m'échappa avec un accent terrible qui fit faire quelques pas en arrière à M. de Hardengerg... Il reprit ses parchemins, et me dit avec une expression ironique :

— Vous êtes une vraie Cornélie, madame... on ne peut nier qu'il n'y ait en vous quelque chose de la matrone romaine, quoique bien jeune encore pour un titre aussi grave... Permettez-moi d'espérer, pour vous et pour vos enfans, que vous ferez des réflexions sur cette conversation... Consultez M. de Metternich, il est de vos amis... il vous dira que vous ne devez pas écouter la passion dans cette affaire.

— Je n'ai pas besoin de réfléchir, monsieur le baron; les mouvemens de l'âme sont toujours positifs... ils ne changent pas comme une idée folle!... Ce que j'ai dit ce matin, je le dirai dans vingt ans... je n'en parlerai pas à M. de Metternich... par deux raisons... la première, c'est qu'il n'est pas compétent dans cette affaire; la seconde, c'est que je suis certaine qu'il penserait comme moi. Je connais son âme, elle est à l'unission de tout ce qui est dans la ligne du devoir... et je fais le mien en agissant comme je le fais aujourd'hui.

alors tout ce qu'elle avait ajouté à ses maux. On lui a reproché à lui-même sa conduite envers la Prusse. Mais elle-même, comment s'est-elle comportée envers la France depuis 92?... L'Autriche et la Russie avaient autant souffert, et cependant elles furent équitables!...

M. de Hardenberg réunit encore une fois ses papiers, prit son chapeau, me salua et se disposa à sortir. Comme il était à la porte, il me dit :

— Pensez et réfléchissez, madame... je ne rendrai pas votre réponse au roi avant trois jours.

Il sortit, et je n'eus pas le courage, ou plutôt la force de l'accompagner... je tombai anéantie sur un siége, et là je fondis en larmes !... La fierté, la colère me soutenaient tandis que j'étais avec cet homme ; mais maintenant que j'étais seule... vis-à-vis cette insulte faite à la veuve, aux orphelins sans appui, je pleurais avec sanglots !... je parlais au portrait de Junot, et je lui demandais pourquoi il nous avait abondonnés !... Dans ce moment, mes enfans entrèrent dans ma chambre... ils partaient pour la promenade... les deux plus âgés accoururent à moi ; c'étaient mes filles qui, me voyant pleurer, et plus raisonnables que leurs frères, m'embrassèrent sans me parler... mais Alfred, qui marchait à peine, voyant mon visage couvert de larmes, se jeta sur moi, et se cramponnant à mon cou, qu'il serrait de toutes les forces de son petit bras, il criait :

— Pourquoi pleures-tu?... je ne veux pas, moi, que tu pleures... Si j'étais grand, j'irais tuer ceux qui te font pleurer !...

Et la chère créature essuyait mes larmes avec ses baisers?... Je le serrai si convulsivement contre moi qu'il se plaignit... Il me semblait qu'on

voulait me l'enlever avec mon beau Napoléon, qui, plus grand que son frère, demeurait plus silencieux devant ma douleur sans la comprendre, mais ayant des larmes dans ses grands yeux... Je promenai un regard d'orgueil sur cette famille si belle, et si belle d'espérances dans son avenir... mes larmes s'arrêtèrent en les regardant... mon âme reçut un de ces rayons de consolation que Dieu envoie aux affligés par un de ses anges... je me trouvai calme et plus heureuse. Je rapprochai cette troupe chérie de moi, et les prenant tous quatre, je les serrai contre mon cœur avec un sentiment indéfinissable de joie.

— Aimes-tu les Cosaques, Alfred ? dis-je à l'enfant.

A l'instant ses grands yeux noirs flamboyèrent, il glissa de mes genoux sur le tapis, et courant à la chiminée, il y prit la pincette et se mit à courir autour de la chambre en criant à tue-tête :

— A bas les Cosaques !... à bas les Prussiens!,.. à bas les ennemis !...

Et Napoléon, s'en allant prendre le petit balai, se mit aussi à galoper avec son frère et à crier : A bas les Cosaques !... à bas les Prussiens !!...

C'était un bruit à devenir sourd !...

— Tu ne veux donc pas être Prussien ? dis-je à Alfred.

L'enfant s'arrêta tout essoufflé et me regarda avec stupéfaction... Je répétai ma question... Il vint à moi, et grimpant sur mes genoux, il

passa ses petits bras autour de mon cou, pencha sa jolie petite tête mutine sur mon épaule, et me dit :

— Comment, Prussien !... est-ce que ça se peut ça ?...

Et il haussa les épaules avec une expression si charmante, que je l'embrassai vingt fois de suite...

Je ne dis rien à qui que ce fût de cette scène. Je comptais encore beaucoup sur l'empereur Alexandre, et si mon refus eût été connu, il me fallait en déduire les motifs, et cela m'eût placée dans une hostilité complète avec le roi de Prusse... Seulement, j'écrivis sur-le-champ à l'empereur Alexandre pour lui dire ce qui s'était passé le même jour... Au lieu de me répondre, il vint chez moi le lendemain... Il était excessivement blessé de la conduite de M. de Hardenberg... il était évident que l'empereur Alexandre se trouvait offensé de l'espèce de fraude, pour ainsi dire, qu'on avait voulu commettre à l'abri de son nom... Il m'approuva lorsque je lui dis que je n'en voulais pas parler... lui aussi avait son amour-propre intéressé au secret, mais pour un autre motif que moi. Ce fut ainsi que se termina cette aventure, qui d'abord m'avait donné l'espoir de recouvrer un avenir pour mes enfans... M. de Hardenberg me fit demander, quelques jours après, ce que j'avais résolu. Je répondis ce que je lui avais déjà dit que ma résolution ne

changerait jamais. Alors on prit une autre tournure pour envelopper l'affaire... M. de Hardenberg prétendit que c'était lui qui avait pris sur sa responsabilité de m'offrir Acken pour prix de mes deux fils, et que, si j'eusse accepté, il aurait eu beaucoup de peine à déterminer le roi de Prusse... Cette façon de travestir la chose était bien odieuse !... je la méprisai, et je ne fis que le devoir d'une personne de cœur.

# CHAPITRE IX.

Le duc de Berry dans les environs de Bayeux. — *Restes d'une vieille habitude.* — Honteuse conduite d'un régiment. — Réception de Louis XVIII à Londres. — Les rubans blancs et les LAURIERS. — Goût des Anglais pour les oripeaux. — *God save the King!* — Louis XVIII et la duchesse d'Angoulême chez la reine d'Angleterre. — Ordre de la Jarretière. — Louis XVIII reçu chevalier. — Députations anglaises et françaises. — *Il fallait que les Anglais fussent dans un grand péril...* — Madame de Staël à Londres. — Mauvaise comédie allégorique, jouée dans les rues de Richemont. — Inquiétude du cardinal Maury. — Visite mystérieuse. — *Diable! Diable!* — Le cardinal Maury défend *sa peau.* — Scène burlesque dans la chapelle de l'archevêché. — Disparition précédée d'une gambade. — Le cardinal Maury se décide à partir pour l'Italie.

J'ai signalé bien des hontes... il en est encore dont il faut que je proclame l'abjection... J'en souffre! ne suis-je pas Française?...

Un régiment était en garnison dans les environs de Bayeux... le duc de Berry passant par cette ville, apprit que ce régiment était dans d'assez mauvaises dispositions contre la maison de

Bourbon (on va voir qu'il n'en était rien), et voulut aller le voir de près. Le prince joua le beau rôle dans cette affaire, car sa conduite fut brave et loyale, et pour le coup digne de Henri IV !... Arrivé à quelque distance du régiment, il fit demander les chevaux du colonel sous je ne sais plus quel prétexte... Le colonel, j'en suis fâchée, mais je dois le croire, qui était déjà gagné, s'empressa d'envoyer ses chevaux et fut lui-même au-devant du prince ; le duc de Berry était brave et aventureux.

— Où est votre régiment ? demanda-t-il au colonel.

Le colonel s'offrit à conduire le prince s'il désirait voir ses soldats. Le duc accepte et arrive devant la troupe ; elle était sous les armes.

— Soldats, leur dit le prince, vous ne me connaissez pas encore, mais nous ferons connaissance... je suis le duc de Berry, neveu de Louis XVIII, le roi que la France vient de reconnaître... Voulez-vous crier avec moi ?... allons !... Vive le roi !...

Le régiment tout entier répéta ce cri de vive le roi ! une seule voix cria vive l'empereur !... une seule voix !... et Napoléon n'avait abdiqué que depuis dix jours !...

En entendant ce cri unique de vive l'empereur ! le duc sourit et dit :

— *C'est le reste d'une vieille habitude !...* à une autre fois !...

Et il cria encore vive le roi !...

Cette fois disent *tous* les journaux de cette époque qui racontèrent cette anecdote, *le cri fut unanime* [1] !...

Le duc qui dans tout cela, je le répète, jouait le plus beau rôle de la pièce, ordonna une distribution extraordinaire... Il faisait bien, mais les autres en l'acceptant faisaient-ils de même?...

Alors, disaient encore les journaux, les acclamations furent comme un délire !... et tout le régiment *demanda la permission de prendre le nom de Berry !...*

Le duc de Berry était un homme qui aurait été d'un grand secours à la famille débile des Bourbons pour la soutenir... En le frappant, son misérable assassin savait bien ce qu'il faisait !... il attaquait l'arbre dans ses racines.

Un singulier rapprochement à faire, c'est que le même jour où l'empereur quittait Fontainebleau pour commencer son pèlerinage d'exil, Louis XVIII faisait son entrée à Londres comme roi de France, c'était le 20 avril... J'avais alors des amis à Londres, et ils me tinrent au courant de tout ce qui s'y passait en ce moment.

La réception de Louis XVIII n'est pas un des faits les moins curieux de ce moment; voici ce

[1] Tous les journaux ont répété cette histoire de la honteuse conduite de ce régiment, sous la date du 24 avril et du 25... C'est pitoyable, en vérité.

qu'on m'écrivit de Londres après cette cérémonie du 20 avril.

Louis XVIII était parti d'Hartwell le 20 avril au matin et était arrivé à Stanmore, où il avait déjeuné; les voitures du prince régent et sa voiture de gala elle-même étaient parties de Londres le matin à quatre heures pour se rendre à Stanmore... De Stanmore à Londres la route, surtout celle d'Edgwar, était couverte de monde; tous les Anglais étaient couverts de rubans blancs et de LAURIERS. Passe pour les rubans blancs... là encore était la courtoisie pour le roi de France... mais les lauriers, était-ce donc pour avoir battu les Français?...

A deux heures après midi, le prince régent se rendit à Stanmore, escorté par un très-beau régiment de Light-Horses ou chevau-légers. Il prit là le roi de France et ils revinrent ensemble à Londres... Louis XVIII était précédé d'une voiture dans laquelle étaient M. le duc de Grammont et M. le duc d'Havré, capitaine des gardes, le comte de Blaccas, grand-maître de la garde-robe, et M. de Rivière, premier écuyer; le roi venait ensuite avec madame la duchesse d'Angoulême, le prince régent et le prince de Condé. Le duc de Bourbon suivait *tout seul* dans une troisième voiture... dans la quatrième, le service d'honneur de madame la duchesse d'Angoulême, madame la duchesse de Serran et madame de Damas, et, je crois, madame de Gontaud...

Louis XVIII avait un très-beau chapeau surmonté d'un plumet blanc... et portait, me disait la lettre, l'uniforme de maréchal de France, ce qui, avec ses bottes de velours, ne faisait pas un bel effet. Quant au prince régent, il était en grand habit de cérémonie de cour... et portait, comme toutes les personnes de sa suite, une cocarde blanche. Aussitôt que le cortége approcha de la porte de Cumberland, l'artillerie de Hydepark le salua, l'artillerie de la tour leur répondit, ainsi que celle du port. A six heures moins un quart Louis XVIII arriva dans Albermale-Street, où tout ce qui était nécessaire pour sa réception avait été préparé à l'hôtel de Crillon... toutes les fenêtres étaient garnies de drapeaux blancs; le lendemain Louis XVIII reçut presque toute la ville de Londres. Sans doute l'enthousiasme était bien grand, mais quand on connaît l'Angleterre, on sait ce que c'est que *la mode*, c'est-à-dire *le bruit;* il suffit de faire parler de soi pour que chaque personne marchant sur deux pieds se croie obligée de vous voir... Aussi le concours de voitures qui remplit Albermale-Street toute la journée du 21 n'est nullement incroyable. A trois heures la duchesse d'Angoulême se rendit au palais de la reine d'Angleterre; elle y avait été précédée par le prince de Condé et le duc de Bourbon. Elle demeura avec le reine et les princesses en attendant Louis XVIII, qui arriva vers six heures dans une voiture attelée de six chevaux dont les harnais étaient couverts de

nœuds et de rubans blancs. En général, les Anglais sont très-portés à se couvrir d'une foule de colifichets pour témoigner leur joie.

Louis XVIII entra dans la cour de Carlston-House à six heures et demie; aussitôt il eut une garde commandée par le colonel Mercer, un officier distingué, et que je connais indirectement, étant fort liée avec une de ses parentes; toute sa troupe était chamarrée de cocardes blanches; la musique joua l'air *God save the king* et puis le pauvre *Henri IV*, qui déjà préludait à Londres à sa brillante et longue carrière en France pendant 1814 et 1815. Louis XVIII était avec le prince de Condé et le duc de Bourbon. Aussitôt qu'il fut près de l'estrade recouverte de drap vermeil qu'on avait préparée pour lui, car dès lors il ne marchait presque pas, la musique qui venait de jouer *God save the king*, joua l'air de *The withe cocarde*... La garde présenta les armes, et le prince régent accourut au devant de son hôte et de celui qui de son pensionnaire devenait son allié... il lui serra la main, et tout aussitôt des huzza répétés firent retentir l'air... Le prince régent donna lui-même le bras à Louis XVIII, et dans ce moment, bien qu'il fût déjà très-gras et qu'il n'eût plus cette fleur de beauté qui le faisait passer à juste titre pour l'homme le plus beau de l'Angleterre, là où ils sont si nombreux, il avait encore, me disait-on, une telle élégance, qu'il fut remarqué de tous. Louis XVIII fut conduit par

lui dans un cabinet, où il demeura avec les deux princes. Tandis que le régent allait tenir le chapitre de l'ordre de la Jarretière, le chancelier annonça aux membres de l'ordre présens que S. A. R. avait un chevalier à leur proposer, et nomma Louis XVIII. Aussitôt le duc d'York et le duc de Kent furent chercher le récipiendaire. Il entra d'un pas assez ferme dans la salle du chapitre, pour un roi qui ne marchait pas ; il s'agenouilla sur un coussin couvert de velours, et le prince régent lui donna l'accolade avec l'épée en lui ceignant la jarretière de ses propres mains... Il disait le même soir à un de ses confidens intimes, et l'on sait qu'il en avait beaucoup :

— En vérité, j'ai cru un moment que je m'étais trompé, et qu'au lieu d'une jarretière, je mettais une ceinture à un enfant...

— Et votre Altesse Royale peut même ajouter que c'était un gros enfant...

En échange de la jarretière, Louis XVIII donna son cordon bleu au duc d'York. Une chose qui m'étonne, c'est que Louis XVIII n'eût pas encore l'ordre de la Jarretière, car enfin, au royaume près, il était roi de France depuis long-temps... mais il était roi fugitif... malheureux... Enfin c'était comme cela qu'on entendait l'hospitalité en Angleterre...

Le 22 le lord-maire, mais avec une autre tournure que dans *Chatterton*, se rendit chez Louis XVIII avec les shérifs pour lui offrir les

félicitations de la ville de Londres... Et puis commençait une foule de députations des villes de France, qui craignaient d'arriver trop tard... La ville de Dunkerque, qui voulait posséder Louis XVIII la première intriguait, au lieu de rester tranquille dans son coin ou sur sa plage, et ses bons bourgeois allaient courir en Angleterre après leur roi. Pendant ce temps-là on mettait les chevaux à sa voiture; le prince régent l'accompagna jusqu'à Douvres, où Louis XVIII s'embarqua sur un vaisseau royal commandé par le duc de Clarence. Le général Girard avait été envoyé à Hartwell pour prendre les ordres du roi... Les maréchaux étaient allés l'attendre au bord de la mer, je ne sais plus où... Enfin il n'y avait pas quinze jours d'écoulés depuis le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe, qu'il était presque oublié par ceux qui devaient garder religieusement son souvenir.

La joie du peuple en Angleterre fut une sorte de délire; la postérité, qui jugera de sang-froid ce qui s'est passé pendant ce temps, comprendra toute l'étendue du danger de l'Angleterre dans cette manifestation, en guise de saturnales, que le peuple de Londres fit alors. « *Il faut avoir eu une grande peur* pour avoir fait le vœu de bâtir une telle merveille, disait, je ne sais plus qui, en voyant l'Escurial; et moi je dis : il faut que les Anglais aient été en grand péril, pour que la chute de leur ennemi leur ait fait pousser de tels cris

de joie!... On illuminait toute la ville... et à Carlston-House on voyait un transparent qui représentait les armes et la couronne de France, supportées par la victoire et la renommée. Au bas on lisait: *Louis XVIII!... Vivent les Bourbons!...* De chaque côté, entre des rangées de lampions de couleur, on lisait : *Russie*, *Autriche*, *Prusse*, *Angleterre !..*

En vérité, de mettre, au moment où la France devenait presque *tributaire* de l'Angleterre, une parole aussi absurde pour nous, que celle de victoire et renommée ! il faut convenir que nous étions bien ridicules de le souffrir, et surtout d'y applaudir !... Voilà ce qui était inconvenant, et non pas de donner à dîner au duc de Wellington, parce qu'il était de mes amis particuliers, et que je lui avais personnellement des obligations...

J'avais non-seulement des amis à Londres, qui s'empressèrent de renouveler leurs relations avec moi aussitôt que les communications furent rouvertes, mais plusieurs Français furent à Londres pour des affaires, et dans le nombre il y avait beaucoup de mes amis. J'avais donc continuellement des lettres de l'Angleterre, et je ne fus jamais sans nouvelles, à partir du jour où les rapports devinrent ceux de l'amitié entre les deux nations. Ces lettres, que j'ai conservées, me sont bien utiles aujourd'hui pour me donner des souvenirs que le temps aurait pu altérer.

Madame de Staël était à Londres à cette époque;

son existence de femme était un des reproches les plus terribles adressés à Napoléon!... Il est de toute vérité, que jamais il ne pourra s'excuser de sa conduite envers elle. Aucun motif ne vient ici lui donner raison, comme dans quelques actes de sévérité, qui peut-être on pourrait présenter sous un jour plus favorable. Mais madame de Staël était une victime tout-à-fait innocente, malgré les torts qu'il lui prêtait... J'aime madame de Staël... je l'aime pour sa gloire, sa belle renommée, si bien et si noblement acquise... je l'aime pour sa bonté, car elle était bonne... je l'aime pour la lumière brillante que son génie jette sur les femmes... Et puis, elle était grande et généreuse, et son âme pouvait aimer comme je comprends qu'on aime... Je fus heureuse de penser qu'enfin la France allait la revoir!... Elle était Française avant tout, selon moi, et un des motifs qui m'attachaient à elle, c'est qu'elle ne l'avait pas oublié...

Cependant on pourrait lui faire un reproche, c'est la trop grande latitude qu'elle a donnée à son ressentiment contre Napoléon. J'ai naturellement une volonté de silence envers ceux qui m'ont offensée... je ne prononce jamais leur nom, et si cela m'arrive, c'est sans aigreur. Peut-être suis-je plus fâcheuse pour eux en me taisant qu'en parlant, je le crois... mais il me semble que la vengeance du silence est la plus noble et la plus digne... Madame de Staël ne résista pas au bon-

heur de frapper le colosse abattu!... Il fallait bien qu'elle fût femme par quelque côté...

Il se passa alors à Richemont une aventure que le gouvernement britannique aurait peut-être pu diriger avec plus de goût et de mesure. Je reçus une lettre d'un de mes cousins-germains, capitaine de vaisseau, M. de Saint-Martin, qui me racontait cette scène presque scandaleuse, qui, malgré la rigidité des lois anglaises contre le duel, lui avait fait avoir une affaire avec un officier de marine anglaise appelé *Thoraton*.

Plusieurs jeunes gens de la ville de Richemont voulurent célébrer la chute de l'empereur; ils se réunirent à quelques marins, et jouèrent dans les rues de Richemont même une scène ressemblant à une pièce de la foire, mais du temps de Trivelin... Ils étaient très-nombreux et portaient différens signes emblématiques, comme des lis, des lauriers, des rubans blancs, des cocardes blanches... des écharpes, des drapeaux de la même couleur; et puis venaient ensuite, car c'était une procession, plusieurs personnages représentant l'empereur, le roi d'Espagne, le roi de Westphalie, et le roi de Hollande. Napoléon était habillé d'une façon ridicule; il marchait gravement, bien que la foule lui jetât des oranges et des pommes, au grand risque de lui faire mal!...

— Mais prenez donc garde! criait-il : car, après tout, je ne suis pas Bonoparte!...

Derrière lui il y avait un personnage furibond

qui le maltraitait, et l'appelait je ne sais pourquoi : le *caporal du pont de Leipsick* [1]. Après lui, arrivait un saltimbanque représentant le roi Joseph, portant, on ne sait pourquoi, l'habit espagnol [2]. Aussi son habit avait des manches trop courtes, et paraissait n'être pas fait pour lui... Le reste de son habillement était fort bizarre... Il paraît que la partie inférieure manquait absolument...

Lorsque je demandai pourquoi, me dit mon cousin, on me répondit que le trésorier de Joseph s'était sauvé un jour, en emportant la garde-robe dans un mouchoir, ainsi que le trésor royal.

Cette sotte fable fut jouée à la grande joie des habitans de Richemont, et fut applaudie par les spectateurs d'une classe plus élevée... Le roi de Westphalie suivait ses frères dans un état plus déplorable encore, ayant les cheveux en désordre et ne faisait pas un pas sans pleurer et soupirer... La procession défilait ainsi au bruit de l'artillerie de plusieurs canons qui étaient sur le bord de la mer... mais cette scène n'eut pas le même succès à Londres, et je sais que le shérif du comté fut réprimandé pour avoir permis les désordres plus que joyeux que se permirent ses acteurs.

Le cardinal Maury avait été pour moi une vé-

[1] A moins que ce ne soit encore cette fable absurde d'avoir fait sauter le pont de Leipsick...

[2] Il n'y a plus de costume espagnol comme sous Philippe V.

ritable énigme pendant tout le temps qui s'était écoulé. Il m'avait écrit des lettres tout-à-fait singulières ; et, lorsque le discours du chapitre lui fut adressé, et que l'abbé Dartros fut de nouveau au pouvoir, je présumai qu'il devait avoir besoin de consolation, et je ne me trompai pas... Il se disposait à partir pour l'Italie, et son inquiétude relativement au traitement que la cour de Rome lui réservait était visible. Il m'écrivit un jour un mot pour me demander de l'aller voir. Mais il me demandait le plus grand secret... « Je vous supplie, me disait-il dans son billet, que personne ne sache que vous venez ; voilà pourquoi je ne vais pas moi-même chez vous... »

Je fus tout étonnée de ce mystère ; néanmoins je souscrivis à ce que voulait le cardinal ; je me fis conduire par mes gens à la grande porte de Notre-Dame. J'entrai dans l'église, et, après y avoir fait ma prière, je sortis par la *petite porte rouge,* et j'entrai à l'archevêché, où était toujours logé le cardinal jusqu'à son départ pour l'Italie, par la porte qui est en face des écuries de l'archevêché, c'est-à-dire, pour parler plus juste, QUI ÉTAIT en face des écuries.

Le cardinal m'attendait dans la chapelle, où me conduisit son valet de chambre qui m'attendait. J'avoue que ce mystère et toutes ces précautions m'amusèrent fort.

On se rappelle la chapelle de l'archevêché qui avait été construite par le cardinal Fesch pendant

son court épiscopat. Sa forme était fort remarquable, et sa position dans le jardin, entourée de fleurs, lui donnait un aspect qui m'a toujours vivement saisie lorsque j'y ai entendu le service divin... Je m'agenouillai en y entrant et fis ma prière; puis, je m'avançai vers le cardinal, qui, assis sur l'un des fauteuils rouges qui étaient devant la balustrade, ne paraissait ni prier, ni réfléchir... Sa contenance était bizarre. Il me regardait, et ses yeux ne me disaient pas d'avancer... il me fit peur.

Cependant j'allai vers lui.

— Votre Éminence a désiré me voir, lui dis-je; me voici à ses ordres.

Il tressaillit, me regarda de nouveau, et me dit :

— Vous êtes bonne d'être venue!... mais j'en était sûr... Vous savez être amie de ceux qui ne sont plus heureux, vous! n'est-ce pas?...

Son front large et osseux se contracta... ses petits yeux brillèrent dans leur orbite, et sa voix devint tremblante...

— Voulez-vous me servir? me dit-il enfin en me fixant avec une expression singulière.

— Oui, sans doute, si je le puis... mais mon crédit est bien faible... En quoi puis-je vous être utile?

— Vous pouvez me sauver!... dit-il à voix basse... Et il regardait autour de la chapelle avec une anxiété égale à celle d'un homme qui craint de voir quelqu'un l'épier...

— Vous sauver, monseigneur ?

— Oui ; écoutez-moi bien. Je suis certain qu'ils me veulent à Rome pour me faire faire une rude pénitence... ils me veulent peut-être pour m'enfermer dans un cloître, mais je n'irai pas !... Non, DE PAR TOUS LES DIABLES ! s'écria-t-il oubliant sa prudence, ils ne m'auront pas vivant ! je n'aurai pas plus peur de Consalvi, que je n'ai eu peur jadis de cette caillette de duc d'Aiguillon...

Il était rouge comme sa soutane, et paraissait hors de lui. Je le regardais tout étonnée, et ne comprenais pas en quoi je pouvais lui être utile. Il me l'apprit bientôt.

— Cette cour de Rome, qui s'imagine qu'elle est quelque chose, parce que le pape est reconnu par des souverains schismatiques et protestans, croit encore qu'elle peut agir comme au temps où ces imbéciles condamnaient Galilée !... Mais il se trompent !... et j'emploierai le crédit d'un schismatique pour leur faire la figue... il faut que vous obteniez pour moi une audience de l'empereur de Russie, madame la duchesse !...

Je demeurai confondue.

— Vous ne voulez pas !...

— Je ne dis pas cela, monseigneur. Mais que Votre Éminence réfléchisse un moment avant d'invoquer l'appui d'un prince hors de la communion romaine; je ne crois pas qu'elle le puisse faire avec dignité.

Le cardinal me regarda avec une colère con-

centrée ; il m'aurait pulvérisée s'il l'avait pu... Il se leva, traversa la chapelle, marcha long-temps, et revint auprès de moi.

— Vous me blâmez donc? me dit-il.

— Non, monseigneur !... mais j'avoue que je souffrirais en portant une parole de Votre Éminence à l'empereur de Russie...

— Diable !... diable !... répétait-il en marchant et tout en relevant sa soutane rouge pour y prendre du tabac d'Espagne à poignée dans la poche de son gilet... Tout à coup il s'arrêta, puis, pirouettant sur lui-même, il revint auprès de moi, et me dit avec cette voix de tonnerre qu'on lui connaissait :

— Mais cependant vous êtes mon amie?... Comment pouvez-vous me voir partir pour Rome sans craindre pour ma vie?...

— Oh ! monseigneur !...

— Je sais bien qu'ils ne m'empoisonneront pas comme Zizim!... je sais bien qu'ils ne me feront pas brûler à petit feu !... mais ils sont capables de m'enfermer dans le monastère d'Albano... ou bien dans un couvent situé dans les montagnes les plus sauvages des Apennins... Et là !... que deviendrai-je?... Et tout cela parce que j'ai obéi à celui que Pie VII a sacré... huilé... couronné de ses propres mains... Et ce Consalvi !!...

Il se frappa le front de sa main toute pleine de tabac d'Espagne, qui le barbouilla de la plus sotte façon du monde.

— Monseigneur, vos craintes, j'en suis sûre, sont sans fondement. Mais en les admettant, que puis-je y faire ?

— Eh bien ! parlez à Metternich !... il est catholique, apostolique et romain, celui-là, et il ne voudra pas qu'il m'arrive malheur.

— Quant à cela, dis-je au cardinal, je le puis et je le ferai de grand cœur, d'autant que je suis convaincue que M. de Metternich fera pour Votre Éminence tout ce qu'il pourra faire. Je lui parlerai dès aujourd'hui... Mais pour que je le puisse faire avec quelque succès, il faut que je sache ce que j'ai à lui dire ; car, après tout, monseigneur, je ne puis dire à M. de Metternich que le Saint-Père veut tuer Votre Éminence, ni la transformer en frère lai, car il ne m'écouterait pas.

— Et pourquoi cela, me dit le cardinal d'un ton aigre.

— Pourquoi, monseigneur ? parce que le pape est la plus parfaite des créatures humaines que renferme Rome !!... c'est un ange et un saint !... Votre Éminence est mal informée si elle a des craintes qu'elle croit fondées... Le cardinal Consalvi n'est pas non plus capable d'une telle trahison.

— Vraiment ! reprit le cardinal avec une expression que je ne lui avais jamais vue... Ah ! vous voulez connaître *toute cette séquelle* mieux que moi, eh bien, soit !... Mais en attendant je défends

ma *peau* [1]!... Si vous ne voulez pas parler de moi à vos amis de peur de vous compromettre, vous êtes libre.

On a pu remarquer dans ces Mémoires qu'on fait toujours de moi tout ce qu'on veut avec une parole bonne et venant du cœur ; mais en ayant l'air de me braver... en me parlant avec hauteur, on me repousse, on m'aigrit, et tous les liens d'amitié sont brisés... En écoutant le cardinal, je me sentis offensée, je me levai, et je me dirigeai vers la porte.

— J'ai l'honneur d'observer à Votre Éminence, lui dis-je, que je suis à sa disposition pour remplir toutes les commissions qu'elle me voudra donner... mais je ne puis par amitié pour elle passer pour une folle et me donner un ridicule... Quand elle voudra disposer de moi, je suis à ses ordres.

J'allais sortir lorsqu'il vint à moi; et me prenant par la main il me ramena à mon fauteuil en *jurant après moi* et disant que l'empereur avait raison de dire que j'avais une tête de fer....

— Il peut ajouter, monseigneur, que j'ai avec cette tête de fer, un cœur de femme pour servir ceux que j'aime. Cela vaut mieux que ceux qui ont la tête moins dure et un cœur d'acier.

— Hum!... oh! je sais bien que vous aurez

[1] Je demande pardon du cynisme de ces paroles, elles sont textuelles.

raison, mais peut-être cela est-il ici comme vous le dites. Je sais bien qu'on ne peut dire à Metternich que le pape et ce Consalvi me veulent du mal !... mais il faut le lui faire entendre.

— Je ne le puis sans mal parler du cardinal Consalvi, et je l'estime trop pour le faire...

— Ah çà, vous allez me dire que vous estimez aussi ce la Somaglia !... ce Spada !... ce Pacca !... Oh ! le cardinal Pacca !...

— Mais, monseigneur, je ne sais rien contre lui ; pourquoi parlerais-je ?

— Mais JE SAIS, moi ! et je vous dis de parler !

— Cela ne me suffit pas, monseigneur. Votre Éminence est irritée et peu maîtresse d'elle-même... dans ce moment je ne l'écouterai pas.

Le cardinal me regarda avec une telle expression, qu'un moment je crus qu'il me voulait battre... mais il se ravisa probablement... Il monta ou plutôt il sauta par-dessus les deux marches du sanctuaire, et disparut par la petite porte qui était à la gauche de l'autel et donnait sur l'escalier dérobé qui menait à son appartement.

Après son départ je demeurai quelque temps encore pour l'attendre. Sa folie me faisait pitié, mais j'étais résolue à ne pas céder sur ce point... Il ne vint pas et n'envoya personne... Après avoir attendu pendant un quart d'heure je fus rejoindre ma voiture et mes gens au parvis Notre-Dame, et retournai chez moi. Le même soir je racontai cette histoire à mon oncle l'abbé de Comnène,

dont la vertu et les lumières étaient pour moi le guide le plus sûr. Il me loua de ma conduite, et me rassura en me disant qu'à ma place il eût agi de cette manière... De ce moment je fus tranquille ; être approuvée de mon oncle, c'était pour moi l'être de Dieu même... J'en parlai aussi à Albert, qui, de même que mon oncle, me donna raison... ce fut alors que je ne craignis pas d'avoir erré en me refusant en apparence à servir un ami, mais ne faisant en effet que seconder une vengeance mal combinée même, et mal conçue dans l'intérêt propre de celui qui accusait.

Le lendemain le cardinal m'écrivit une lettre fort étrange, dans laquelle il me demandait presque pardon de la conversation de la veille, et me suppliait de l'oublier, et surtout de n'en parler à personne... il me disait aussi qu'il allait partir pour l'Italie, et qu'il comptait venir prendre congé de moi. Je lui répondis que je serais charmée de le voir... que je lui conseillais d'écrire à M. de Metternich et d'avoir confiance en lui... Quant à avoir parlé de la conversation de la veille, lui disais-je, je l'ai dite à mon frère et à mon oncle, tous deux me sont trop chers pour que je leur cache une de mes pensées, et surtout une de mes démarches dans une circonstance tenant à des motifs politiques.

## CHAPITRE X.

Joies de Paris. — Conversation de l'empereur avec le maître de poste de Montélimart.—Têtes chaudes avignonaises. — Fonctionnaires publics. — Soldats fidèles. — Poste de Donzène. — Fureur de la populace d'Orgon. — L'empereur arrive à Avignon. — Précautions. — Dévouement d'un officier. — Ordre. — Harangue. — Proposition d'assassinat ou d'empoisonnement. — Vincent, boucher d'Avignon, et l'un des assassins de la Glacière. — Récriminations. — L'héroïne, servante d'auberge. — La princesse Pauline. — M. de Montbreton. — Déguisement. — *O Napoléon! qu'avez-vous fait?* — L'empereur au milieu de 500 paysans. — Jacques Dumont. — Souvenir d'Égypte. — Deux cents messagers pour porter une lettre. — Départ pour Porto-Ferrajo.

Tandis que Louis XVIII s'acheminait, tout en boitant, vers le trône de Clovis, portant de belles *guêtres, et de velours encore*, ce qui eût été incommode au temps des Francs pour l'élever sur le pavois, d'autant qu'il était un peu lourd, Paris sablait ses rues ; on faisait des couplets, des cocardes, des guirlandes, enfin on faisait comme à la Fédération, comme à la fête de l'Être-Suprême,

comme à la fête de la Raison... comme aux fêtes du Directoire, comme à celles du Consulat, comme à celles du couronnement, comme à celles des victoires de l'empire... C'était la même chose.... et si bien la même chose, que c'étaient d'une part et de l'autre les mêmes gens qui criaient!...

Enfin, tandis que Napoléon était au milieu de ses ennemis, il reçut de la France un petit billet fort étonnant : on le lui remit à Montélimart. Ensuite Napoléon fit la conversation avec l'aubergiste, lui demanda s'il était le maître de la maison.

— Oui, sire.

— Combien comptez-vous d'ici à Avignon ?

— Pour huit heures de chemin, si Votre Majesté est bien menée; mais les routes sont si mauvaises !

Napoléon marchait et réfléchissait... Huit heures, dit-il enfin... et maintenant il est ?...

— ... Sept heures moins vingt minutes, sire, répondit le général Bertrand... Votre Majesté doit repartir à dix heures.

— Que les chevaux soient attelés à neuf heures, dit Napoléon... Et continuant à marcher, il parut calculer ce que sa route lui prendrait de temps... J'arriverai à six heures du matin, continua-t-il... Hum !... ils ont toujours la tête chaude, ces Avignonais ?...

Ces derniers mots semblaient faits du ton de l'interrogation au maître de l'auberge. Il s'in-

clina, comme pour confirmer la parole de l'empereur...

— Eh bien ! poursuivit Napoléon, il faudra prévenir les commissaires des puissances alliées... On changera de chevaux hors de la ville.

Dans ce moment, plusieurs fonctionnaires publics de la commune de Montélimart demandèrent à voir l'empereur ; il les fit entrer, et s'entretint avec eux pendant quelques momens avec une sérénité remarquable dans un pareil moment où l'on mettait en question sa mort ou sa vie autour de lui. Ces fonctionnaires, dont le noble caractère ne saurait trop se louer, et dont je suis fâchée de ne pas savoir les noms pour les consacrer ici, lui parlèrent de leurs regrets !... Il leur répondit par ces mots remplis de sagesse et de fermeté tout à la fois [1] :

— Messieurs, faites comme moi, résignez-vous !...

Il y avait des troupes dans la ville ! au moment où il parut pour monter en voiture, les soldats, qu'on n'avait pu contenir, crièrent : Vive l'empereur !!... avec un enthousiasme qui recevait un caractère solennel de l'heure et du moment.

Deux postes plus loin, à Donzène, il fut accueilli par des cris de vengeance. Les habitans célébraient une fête pour l'arrivée du roi à Paris,

[1] Croirait-on que l'esprit de parti a cherché à noircir cette noble et touchante réponse !

et la vue de l'empereur échauffa les esprits... quelques voix injurieuses s'élevèrent. Napoléon regarda ces femmes du peuple toujours si effrayantes lorsqu'elles se mettent en fureur ; alors ce ne sont plus des femmes, ce sont des furies qui font frémir tout ce qui leur ressemble. Elles blasphémaient, elles injuriaient l'homme qui avait rendu leur Provence florissante, au grand malheur de la Guienne... elles criaient, et lui envoyaient des invectives... C'était un hideux spectacle !

Arrivé à Orgon, il put se convaincre que ses craintes étaient fondées [1]. A mesure qu'il s'éloignait de Paris, et qu'il avançait dans cette Provence baignée du sang innocent, depuis que les partis ont soufflé leur venin sur sa terre embaumée, Napoléon voyait des fronts soucieux et des mains armées de couteaux... Des mères lui redemandaient leurs enfans !... des veuves leurs époux... Il y avait bien une poésie terrible dans ces cris poussés par la douleur... Mais faillait-il en accabler celui qui était aussi malheureux ?... Il y avait du sauvage des bords de l'Orenoque

[1] A Orgon, l'empereur courut vraiment risque de la vie ; il ne dut son salut qu'à l'idée heureuse qu'il eut de passer comme une des personnes de la suite des commissaires... Il fut demeurer à *l'Hôtel Royal* de la poste. Il y a dans cette maison deux portes, et pendant que l'empereur parlait avec le maître de la maison, on se disposait à le faire sortir par l'une de ces portes.

dans les malédictions sur une tête proscrite et couronnée par la victoire !...

A Avignon, le péril qui grondait sourdement depuis Valence éclata avec une furie qui donna de la crainte aux commissaires des alliés. Napoléon fut toujours calme et remarquablement flegmatique, pendant que tout ce qui l'entourait s'agitait avec une ardeur qui peut-être n'avait pas lui seul pour objet. Déjà depuis quelques jours, depuis que l'arrivée de Napoléon était annoncée, la fermentation était terrible dans la ville, et la garde nationale n'était occupée qu'à modérer les esprits. Un dimanche, le 23 avril, des courriers, des voitures aux armes impériales arrivèrent devant l'hôtel de la Poste... cette maison qui plus tard devait servir d'échafaud à un homme vertueux, le peuple s'emporta et commit quelques excès, qui ne furent réprimés que parce que les gens de la suite de l'empereur, qui étaient dans cette voiture, mirent des cocardes blanches. La fermentation dura une partie du jour. Enfin lasse d'attendre, la foule se sépara ; car en Provence comme à Paris, les bourgeois des bonnes villes sont comme du temps du cardinal de Retz... ils ne savent jamais *se désheurer*.

Le lundi 24 avril, le colonel Campbell, commissaire pour l'Angleterre, arriva à Avignon à quatre heures du matin. L'officier de garde à la porte par laquelle devait arriver Napoléon demanda avec un vif intérêt au colonel Campbell si

l'escorte de l'empereur était suffisante pour faire une vive résistance en cas d'attaque.

— Craignez-vous vraiment quelque tentative ? dit le colonel Campbell.

L'officier répondit par l'affirmative, et le colonel fut très-inquiet... Un seul homme tué, et tout était perdu !... En conséquence, de l'avis de l'officier et de ce qu'il voyait, le colonel Campbell fit conduire les chevaux de poste à la porte de la ville opposée à celle par où l'empereur devait arriver, et envoya une estafette pour que le convoi se dirigeât de ce côté. Mais il ne put donner les ordres si secrètement que la ville l'ignorât, et une foule furieuse entoura la voiture impériale aussitôt qu'elle parut. L'officier dont la conduite fut si honorable, et dont il m'est également pénible de ne pas savoir le nom, n'était pas au nouveau rendez-vous du relai à l'arrivée de Napoléon ; il y court. La voiture était déjà cernée, et dans ce moment il est difficile d'expliquer la conduite des puissances alliées, c'est-à-dire de leurs représentans, le colonel Campbell excepté... Au moment où l'officier arrivait sur le lieu de la scène, un homme ivre, armé d'un mauvais sabre qu'il brandissait, et qui peut-être avait servi aux Cordeliers, et devait servir à l'assassinat de Brune, avait déjà sa main sur l'anneau de la portière de la voiture de l'empereur... en poussant des clameurs effroyables. Au mouvement qu'il lui vit faire, un valet de pied de l'empereur, nommé

François, et qui était sur le siége, ne put s'empêcher de tirer son sabre pour en frapper cet homme...

— Malheureux !!... s'écria l'officier, ne fais aucun mouvement !

Au même instant, l'empereur abaissa très-rapidement la glace de devant de sa voiture, et dit avec une voix forte et impérative :

— François, reste tranquille, je te l'ordonne.

Pendant ce temps, les chevaux étaient attelés, les postillons étaient en selle, et la voiture partit. Au moment où il se sentit en mouvement, l'empereur se pencha vers l'officier, et saluant de la main, il lui dit en souriant, et du ton le plus affectueux :

— Je vous remercie, monsieur !...

Le général Schouwaloff, qui était là pour la Russie, et qui avait des ordres *positifs* de l'empereur Alexandre, de défendre Napoléon, voulut descendre pour prêter main-forte, ainsi que le général Koller, qui, ainsi que le colonel Campbell, se conduisit admirablement. Il en est deux autres dont je ne puis parler ainsi... je ne veux pas les nommer.

Bertrand était avec l'empereur pendant cette heure de terrible agonie qu'il passa au milieu de ces forcenés, qui plus tard montrèrent ce qu'ils savaient faire !

Bertrand fut très silencieux, m'a-t-on dit, et au fait c'était son rôle. On a raconté chez moi à cette

époque qu'un des commissaires étrangers (c'était la Prusse) harangua le peuple, et lui dit pour le calmer :

— Laissez-le, mes amis ! laissez-le ! il vaut mieux que le tyran vive pour être puni par son repentir et ses regrets qui lui donneront mille morts.... Pendant ce discours, la voiture partait.

Napoléon avait prêté une grande attention à ce qui venait de se passer ; le mauvais goût du commissaire étranger ne lui échappa pas, et le regardant avec un sourire ironique :

— En vérité, général, vous parlez admirablement le français!...

Les journaux de cette époque étaient affreux dans leur cynisme cruel envers cet homme que la France SE DONNA pendant vingt ans ! Les injures les plus grossières l'accompagnaient dans son malheur ! des mensonges aussi impudens que peu vraisemblables même!... C'était *pitié* pour nous, et pour lui c'était un rayon de gloire de plus.

On a beaucoup parlé de plusieurs propositions faites au roi et à MONSIEUR, pour *assassiner* Napoléon, soit avec le poignard, soit avec le poison, et en même temps du refus constant du roi... Je veux bien y croire, ainsi qu'à l'innocence de M. de Talleyrand pour M. de Maubreuil... Ma crédulité sera aussi étendue qu'on le voudra, j'en ai le besoin... Toutefois, je me rappelle que,

sous Louis XIV, le marquis de Louville écrivait au duc de Beauvilliers et à M. de Torcy, tous deux les plus vertueux des hommes de l'époque, ainsi que lui-même :

« Faites courir après le *bel Amirante* [1] de Castille, et *faites-le tuer* là *où qu'il soit, et n'importe comment.* »

Quelque chevaleresquement loyal et pieux que soit M. de Blacas, il ne l'est pas plus que M. de Louville. En conséquence je suis dans mon droit en soupçonnant qu'un coup des plus importans dans son résultat était monté pour éclater à Orgon. Des émissaires furent envoyés dans cette dernière ville; l'empereur y était attendu, et le fameux Vincent, boucher de la ville, et l'un des massacreurs *de la Glacière,* était à la tête de deux cents misérables hurleurs qui criaient qu'ils voulaient le sang de l'empereur, du tyran !... *du Corse !...*

Napoléon fut prévenu, dès Montélimart, du danger qu'il courrait à Orgon et à Fréjus. La vie lui était bien lourde à porter maintenant, mais la perdre par les mains d'une poignée de scélérats, ruisselantes encore du sang de quelques femmes et de quelques vieux prêtres !... il ne le voulut pas !... Le général Koller fut instruit par lui de ce qui devait avoir lieu... le colonel Camp-

[1] Le même Amirante dont j'ai parlé dans mon roman historique de ce nom.

bell et les autres commissaires le furent également, et comme les autres, il jura que l'assassinat ne souillerait pas le récit des pages de leur journal de route... Leurs noms appartenaient à la postérité du moment où, à Fontainebleau, l'empereur Napoléon s'était remis en leurs mains!.. et ils le savaient.

L'empereur arriva à Orgon dans une de ses voitures... et le premier... il était avec le général Koller... Mais comment échapper à des yeux qui le retrouvaient sur la plus petite pièce de monnaie !...

La maison de poste d'Orgon est comme presque toutes les maisons de poste en Provence, ayant une cour qu'on traverse pour sortir par une autre porte. La voiture de l'empereur était donc entre ces deux parties, tandis qu'un mannequin vêtu comme lui était suspendu à une corde et volait dans l'air aux cris de toute cette troupe altérée de sang, car elle en voulait, du sang!!! et c'était avec le sien que ces tigres voulaient se désaltérer. Le maître et la maîtresse de poste d'Orgon voulurent tenter de soustraire les voyageurs, quels qu'ils fussent, au danger qu'ils couraient. En conséquence ils firent fermer la porte donnant de ce côté de la ville, et pressèrent les postillons... On sait comment la porte fut brisée sous les coups de ce boucher, qui lui-même était excité par un gentilhomme, soi-disant des environs, et qui depuis la veille répandait de l'argent avec profu-

sion parmi le peuple... Il y avait donc eu excitation parmi le peuple, déjà ami de l'agitation... les femmes surtout, s'enivraient de l'une à l'autre en s'excitant par leurs souvenirs douloureux...

— J'ai perdu deux de mes fils à la Mojaïsk! criait l'une...

— J'ai perdu mon père et mon mari à Wagram !!! disait sa compagne...

— Et moi, s'écriait un homme ayant une jambe de bois... je suis mutilé ainsi depuis l'âge de vingt ans !!!...

— Et les droits réunis, criait un autre, n'est-ce pas une horreur! un pot de vin qui coûte six sous !!!... et tout cela pour fournir à ses *boucheries* qu'il appelait ses guerres !... à mort le tyran !... à mort !!!...

Et ces cris prenaient de minute en minute un caractère plus alarmant... Ce qui arriva quelques semaines plus tard à Avignon a fait comprendre les horreurs qui pouvaient se commettre à Orgon !!!...

Quel fut le sauveur de Napoléon? on l'ignore : lui aussi n'avait pas une idée bien précise, à cette époque même, de la manière dont il fut sauvé... Ce qui paraît certain, c'est que le déguisement qu'il prit le sauva plus que tout le reste... Il est pénible de le dire, mais *c'est un fait*... Napoléon a mis une redingote du général Koller!!!...

On a beaucoup parlé dans le temps d'une

femme, servante d'auberge, qu'on avait blessée tandis qu'elle défendait son pauvre asile et son mari malade, que des gendarmes voulaient emmener... Cette femme avait, dit-on, juré de porter le premier coup sur Napoléon... et puis quand elle le vit devant elle, déchu de sa puissance, malheureux, au moment d'avoir le cœur ouvert par le couteau d'un bandit, elle fut subjuguée, conquise par cette sublime infortune, et ce long regard si puissant qui s'appuya sur le sien, et fut demander à son âme tout ce que la femme a de noble et de généreux.

— Ah ! s'écria-t-elle, ils ne vous toucheront pas !...

Et pendant ce temps on frappait à la porte... on cherchait à l'enfoncer.. La jeune femme regardait Napoléon d'un œil égaré, elle l'aurait frappé s'il se fût présenté à elle avec la couronne sur sa tête, le sceptre à la main, le manteau impérial sur les épaules, et monté sur un cheval aux caparaçons d'or[1]... Mais le voir *là*... devant *elle* grand de sa seule grandeur... révélant ainsi ce qu'il était, comme le Seigneur le fit à Emmaüs !... cette femme fut soumise et conquise... — Je vous sauverai, lui dit-elle.

[1] C'est ainsi qu'il est représenté dans toutes les provinces, et qu'il est dans chaque chaumière, même dans les montagnes les plus sauvages.

Elle prit une hache, et ouvrant la porte :

— Arrière ! s'écria-t-elle, et faites place. Ce sont les commissaires des alliés qui vont embarquer le tyran !!!...

Alors le flot populaire s'ouvrit en mugissant devant les deux hommes qu'il eût engloutis (l'un du moins) s'il l'eût connu !... Napoléon se jeta dans sa voiture, le marchepied se releva, les postillons partirent, et lui, il lança pour adieu à sa libératrice un de ces regards qu'il tirait de son âme, et qui brillaient du feu sacré !... un de ces regards qu'on n'oubliait plus quand on l'avait reçu !...

Une consolation cependant était venue à Napoléon au moment où l'un des calices les plus amers lui fut présenté à Orgon et à Fréjus. Sa sœur, la princesse Pauline, après avoir passé l'hiver à Nice et à Hyères, avait loué une petite maison de campagne, et elle y attendait les évènemens avec une inquiétude qu'on peut imaginer.

Tout à coup elle apprend que son frère arrive, mais que sa vie est menacée. Elle connaissait l'esprit du pays, elle entendait gronder l'orage, et l'orsqu'elle apprit que l'empereur n'était plus qu'à quelques lieues, elle trembla !.. Des cris forcenés se faisait entendre jusque sous les fenêtres de la petite maison qu'occupait la princesse, et dans laquelle alors elle était seule avec madame la

marquise de Saluces [1], l'une de ses dames, et M. le comte de Montbreton, son premier écuyer, qui était demeuré auprès d'elle par courtoisie parce qu'elle était malheureuse et qu'il est le meilleur et le plus parfait des hommes...

A deux heures après midi, le 26 avril, un courrier vint annoncer que l'empereur arrivait. En l'apprenant, la princesse voulut se lever, mais elle fut trop faible, elle ne put que pleurer, et retomba sur ses oreillers en poussant des gémissemens. M. de Montbreton la laissa aux soins de madame de Saluces, et se rendit pour recevoir l'empereur dont on entendait la voiture. Il était à peine dans le vestibule que la voiture arriva, et un homme inconnu à M. de Montbreton descendit précipitamment en s'écriant :

— Où est la princesse ?

C'était l'empereur !... mais tellement déguisé, qu'il était impossible de le reconnaître !... Il reconnut à l'instant M. de Montbreton, et lui dit :

— Vous voyez !... ces misérables voulaient m'égorger !... Je ne leur ai échappé qu'à la faveur de ce déguisement.

— Votre Majesté a fort bien fait, répondit M. de Montbreton [2].

1 Auteur d'un roman historique remarquable intitulé, le *Patricien de Venise*.

2 M. le comte de Montbreton a toujours eu la conduite

Ils entraient dans ce moment dans la chambre où la princesse était *vraiment malade*, et malade cette fois à inquiéter Corvisart!.. Mais en apercevant son frère bien-aimé, elle oublia tout ce qu'elle souffrait, et lui tendant les bras, elle fondit en larmes en lui donnant les noms les plus tendres... Tout à coup elle s'arrête! parcourt rapidement toute la personne de son frère, et reconnaît à l'instant l'uniforme autrichien !!.. A l'instant même elle devint pâle et tremblante!...

— Quel est cet habit? demanda-t-elle à l'empereur en étendant vers lui sa jolie petite main et plissant son joli front... Quel est cet uniforme?

— Paulette, répondit Napoléon, voudrais-tu que je fusse mort?...

La princesse le regardait avec des yeux où se peignaient à la fois son anxiété de sœur et toute sa dignité de femme, offensée et blessée par une main chérie...

— Je ne puis vous embrasser avec cet habit, continua la belle et charmante femme... O Napoléon, qu'avez-vous fait?...

L'empereur n'insista pas; il s'éloigna aussitôt, fut dans la chambre qui lui avait été préparée, pour changer de vêtemens; il jeta l'habit autri-

la plus honorable et la plus pure pendant toutes nos secousses politiques. Il fut là ce qu'il est partout, le meilleur, le plus excellent des hommes et des amis.

chien, s'habilla avec celui des guides de la vieille garde, puis rentra dans la chambre de sa sœur, qui accourut, lui tendit les bras, et l'embrassa avec une tendresse qui provoqua les larmes de ceux qui étaient présens... Napoléon lui-même était fort ému !...

Toutefois, ses émotions étaient de courte durée... Et comme s'il eût été honteux d'avoir laissé voir l'intérieur de son âme, il s'approcha de la fenêtre du salon dans lequel ils étaient alors, et regarda dans la petite cour au-dessous. Elle était en ce moment remplie d'une foule de peuple venu des environs, qui, pour la plupart avaient la tête exaspérée comme ceux d'Orgon, de Fréjus et d'Avignon ; ces derniers avaient déjà le surnom d'assassins, et la *Glacière* n'avait pas encore rejeté ses victimes !... Le Rhône acceptait encore des cadavres!... et jusqu'à ce jour ses vagues n'avaient pas obstinément encore refusé d'admettre le corps de l'innocent massacré 1.

Dans ce moment, le *mistral* qui, depuis la veille surtout, soufflait avec une terrible violence, se calma tout à coup!... Napoléon profita de cette bonasse momentanée, et descendit dans cette cour fort petite et dans laquelle il se trouvait cepen-

1 Dans mon *Histoire de la restauration* que je vais publier immédiatement après ceci, avec le *Coadjuteur*, il y aura une foule de détails sur ces premières époques de la restauration.

dant au milieu de 4 ou 500 personnes... Il avait son chapeau à trois cornes, son habit de la garde impériale et la même tenue dans laquelle ses soldats l'avaient toujours vu, et dans laquelle Napoléon est et sera toujours pour eux un type de cette perfection avec laquelle il faut aimer notre seigneur et notre maître...

Lorsqu'il arriva au milieu de ces paysans, les commissaires craignirent et lui dirent qu'il serait le maître de faire ce qu'il voudrait à Porto-Ferrajo :

— Mais jusque là, sire, dit respectueusement le général Koller, nous répondons de Votre Majesté...

— Et à qui ? bon Dieu ! dit l'empereur en levant ses épaules...

— Au monde entier, sire, répondit en s'inclinant le général Koller.

Malgré ces représentations, Napeléon voulut s'aventurer au milieu de cette foule; bientôt elle devint plus épaisse autour de lui !... On n'entendait plus que confusément !... Vivement alarmés, les généraux-commissaires désiraient que l'empereur voulût rentrer; mais cette sorte de péril lui plaisait.

Il se promenait donc au milieu de cette foule, lorsque tout à coup il avise dans un coin de cette petite cour un homme de cinquante ans à peu près, ayant une belle figure et une balafre qui lui coupait le nez en deux et un ruban rouge à sa boutonnière. L'empereur voit que cet homme le

regarde, et le fixant à son tour, il semble demander un nom à ses souvenirs; tout à coup il sourit, s'approche de cet homme :

— N'es-tu pas Jacques Dumont? lui dit-il.

L'homme le regarda et ne put d'abord répondre; mais enfin il articula bien bas : — Oui, monseigneur!... Oui, mon général!... Oui, oui, sire!

— Tu es venu en Égypte avec moi?...

— Oui... oh oui, sire!

Et le vieux soldat devenait du plus beau pourpre, se redressait, et mettait la main à son front, comme pour faire le salut militaire!...

— Tu fus blessé... Mais il y a long-temps, bien long-temps, à ce qu'il me semble!...

— A la bataille de la Trébia, sire, avec le brave général Suchet... Mais je fus blessé... à telle enseigne que c'est à la jambe, mon bon sire, et que je n'ai pas pu servir plus long-temps. Et bien, à présent que le tambour bat aux champs, il me semble que je suis un déserteur de ne pas m'y trouver... A telle enseigne, sire, que si Votre Majesté le voulait, j'irais encore la servir là où ça lui plairait...

Et le vieux brave homme pleurait en disant... Mon nom!... mon nom, au bout de quinze ans.

Et il s'en allait répétant à tous les paysans qui étaient là, avec quelle bonté l'empereur l'avait reconnu, lui avait donné une croix... et sa tête était toute en délire... Pendant ce temps, Napoléon parlait aux autres personnes, et s'informait de la

distance de Saint-Tropez à Saint-Cannant... à Lambesc... Tout à coup, ses yeux brillèrent de ce feu du génie qui s'allume à celui d'une pensée vive et profonde... On voyait que cette pensée circulait avec vitesse dans ses veines.

— C'est le maréchal Masséna qui commande à Toulon, je crois ? dit l'empereur... Je serais bien heureux de le voir et de lui serrer la main avant de m'éloigner, peut-être pour toujours !...

— Voulez-vous faire porter une lettre au maréchal, sire ?

— Oh ! j'irai ! j'irai, moi !... s'écrièrent deux cents voix dans le délire de l'enthousiasme... C'est moi ! s'écriait une femme !... c'est moi ; l'empereur a connu mon mari, *que c'est lui qui lui a* donné son cheval pour mieux courir avec, après ces Autrichiens, en Italie !...

Dans ce moment, le général Koller s'approcha de M. de Montbreton.

— Comment faire rentrer Sa Majesté ? dit le général... Je ne voudrais pas lui dire une chose désagréable, et pourtant !...

M. le comte de Montbreton comprit le général Koller... Il ne lui répondit que par une inclinaison de tête, et dix minutes après, la princesse Borghèse appelait son frère auprès d'elle... Napoléon, rendu au sentiment de sa position par cette simple parole ! *Sire, la princesse pourra vous parler sans témoins !*... Napoléon s'empressa d'obéir !... Oh

mon Dieu! mon Dieu!... que cette homme a dû souffrir, et qu'il a souffert en effet!

Napoléon demeura, comme je vous l'ai dit, une journée et demie à peu près avec sa sœur, et puis il prit sa route pour aller à Porto-Ferrajo, régner sur des champs, où, comme un triste emblème de sa nouvelle destinée, le fer remplaçait et les fruits et les fleurs!!...

# CHAPITRE XI.

Anglomanie. — Le trait de plume. — Fête que le prince de Schwartzenberg donne à Saint-Cloud. — La Comédie-Française. — La Polonaise. — Allusions tirées d'*OEdipe*. MM. de Maubreuil et de Talleyrand, et vol des diamans de la reine de Westphalie. — Dignité de caractère d'une femme. — Les glaces du duc de Berry. — *O Richard, ô mon roi...* — L'ecclésiastique. — L'aumône impériale. — embarquement. — Prétendue conspiration. — Le nouvel *ange* exterminateur. — Les *Francs-juges*. — Victimes. — Je fais ma cour. — Présentation. — Audience que m'accorde Louis XVIII. — Curiosité de M. de Rovigo. — Affaire de la Bible de Lisbonne. — Billet inconvenant du marquis de Palmela. — Lord Wellington. — La bête curieuse. — Embarras. — La redingote et les souliers poudreux. — Fêtes à Vienne. — NAPOLÉON.

Tandis que l'exilé marchait vers sa prison, le nouveau roi de France faisait son entrée dans Paris!... Ils nous arrivait de Londres avec un habit anglais, un chapeau anglais, avec une cocarde blanche *anglaise* que le prince régent avait attachée lui-même, une cocarde blanche, ce qu'on avait mis dans tous les journaux afin qu'on ne l'ignorât. Et pour que la métamorphose fût en-

tière, le nouveau roi ne pouvait pas marcher, avait la goutte, portait des *bottes de velours*... était poudré... et se réveillait exactement à la porte de 89. Il est vrai qu'il entendait bien parler de *révolutions*, mais c'était un bruit confus... on y prêtait l'oreille un moment, et puis on se rendormait au bruit de *Vive Henri IV!* et de *Charmante Gabrielle!*...

La Charte était *accordée, octroyée,* et nous devions en être contens. Au fait, c'était fort beau, et si on l'eût maintenue, nous ne pouvions nous plaindre. En voyant la Charte, Napoléon dit en frappant du poing sur son genou : *Voilà un trait de plume qui fait en un moment ce que j'ai cherché à faire pendant vingt ans!*...

Le prince de Schwartzemberg donna une fort belle fête au palais de Saint-Cloud qu'il habitait. Mon deuil, qui durait encore, fut un prétexte qui m'en fit exempter, ce fut celui que je donnai dans ma réponse. Cette fête fut admirable. L'empereur de Russie, les grands-ducs Michels et Nicolas, le roi de Prusse, les princes de Prusse, le duc de Berry, une foule immense et élégante enfin remplissait les salons et la belle galerie. La duchesse de Sagan, que nous avions déjà vue à Paris, en 1800, belle et radieuse, si ce n'est qu'elle était un peu impertinente, ce qui va mal à une femme d'abord, ensuite à une jolie femme, et puis à une grande dame qui ne l'est que par la fortune et dont la noblesse ne remonte qu'à son grand-père...

Toujours est-il qu'elle et sa beauté déjà mûre, bien qu'elle mangeât des cœurs, et qu'elle eût déjà quatorze ans de date, faisait toujours du bruit parce qu'elle était grande, blanche, qu'elle avait de beaux diamans et qu'elle portait la tête haut... C'est immense ce que cela peut faire chez nous... Je me place cependant hors de la question, ces façons-là me trouvent aussi récalcitrante que possible...

La Comédie-Française avait été requise pour cette fête. Mademoiselle Mars joua *le Legs* comme elle joue tout ce qu'elle joue, c'était une perfection... on donna aussi *la Suite d'un bal masqué*, jolie et spirituelle comédie de madame de Bawr, autrefois madame de Saint-Simon, femme de M. de Saint-Simon, celui qui s'amusait à jouer au bon Dieu !... le saint-simonien enfin. Sa femme fait au reste des comédies beaucoup mieux qu'il ne fait des religions... Le théâtre temporaire fut élevé dans la galerie peinte par Mignard... l'ensemble fut parfait. L'empereur de Russie me dit le lendemain qu'il n'avait pas l'idée d'une comédie jouée dans cette perfection...

Ce fut cette année que l'empereur de Russie mit à la mode une danse qui certes avait besoin de son patronage pour être acceptée. Mais il la dansait, et ce fut assez pour que tout le monde la trouvât bien. C'était la Polonaise... Cela consiste à donner le bras et à se promener *en long et en large*, c'est là le cas de le dire, avec son cava-

lier, et puis *de causer*. C'est une danse faite exprès pour ceux qui n'ont que le bal pour ressource de cœur!... Au reste, on dansa des contredanses, des polonaises, des walses, et tout cela fort animé; ce bal fut charmant. Un léger incident a suffi pour donner un peu de tristesse à une partie de la salle. Le feu prit à une guirlande de fleurs en papier qui décorait la galerie... aussitôt il vint la terrible pensée du malheur arrivé au même prince de Schwartzemberg lors du mariage de Marie-Louise, et la superstition, même un sentiment de souvenir bien excusable, jeta un voile noir sur la portion de la fête où cela fut connu.

— Ces gens-là ne savent ce qu'ils font, me dit l'empereur de Russie en les voyant mornes et craintifs... s'ils avaient peur, ils devaient s'aller coucher et nous laisser tranquilles...

Et tout en parlant comme cela il figurait ou ne figurait pas, et était fort occupé d'une grande et belle personne à peau blanche, à l'œil bleu, et qui au fait était encore bien jolie, mais qui ne valait pas les quatre pieds d'une mouche... Le souper fut servi dans une pièce attenant à l'Orangerie... il y avait une profusion de fleurs qui m'a surtout charmée, moi qui vivrais au milieu d'un bouquet de fleurs!... Le bal a duré jusqu'au jour, et la fête a été fort bien ordonnée... Le prince a dû être content si nul souvenir n'est venu le troubler!...

Le lendemain, il y eut au grand Opéra une

représentation très-remarquable, ce fut *OEdipe*, auquel assista S. M. et Madame duchesse d'Angoulême ; la salle elle-même était un spectacle extraordinaire, les femmes n'avaient pas de diamans : toutes étaient en blanc... Des panaches de plumes, des branches de lis, des touffes et des guirlandes de lilas blanc; voilà quelles étaient les seules parures... Tous les bouquets de madame Bernard étaient blancs ; la salle était ravissante ainsi garni de fleurs et de femmes... il y avait une élégance dont je ne pouvais d'abord me rendre compte et qu'ensuite je m'expliquai par cette couleur suave et ce parfum de la jeune année qui en ce moment pénétrait partout...

*OEdipe* était l'opéra qu'il était simple de choisir; aussi n'y a-t-on pas manqué, et les vers qui présentaient de l'application n'ont pas failli en leur lieu.

Elle m'a prodigué son amour et ses soins!
. . . . . .
Antigone me reste! Antigone est ma fille!
. . . . . .

Dans l'entr'acte l'orchestre joua *Vive Henri IV!*. c'était pour en mourir!... Après l'air de rigueur joué dans l'entr'acte, je jugeai que j'en étais quitte; pas du tout, voilà que mademoiselle Bigotini, mademoiselle Clotilde et puis une autre s'en viennent nous danser un pas sur l'air de *Vive Henri !*...

Toutefois cette représentation fut plus utile qu'on ne croit. Le bruit courait déjà que Madame n'irait jamais au spectacle, et cette sorte de rupture annoncée avec le monde avait fait grand mal... Madame la duchesse d'Angoulême fut gracieuse, quoique mélancolique, ce jour-là, et cette mélancolie imposée à l'être qui sacrifie sur l'autel du Dieu vivant tout ressentiment, toute pensée pénible, tout souvenir d'offense, est une impression au moins permise à celle qui pleura pendant vingt ans sur ceux qu'elle perdit d'une mort plus affreuse que la mort...

Une aventure bien étonnante et sur laquelle M. de Talleyrand peut seul donner les détails, c'est cette affaire de *Maubreuil* et du vol des diamans de la reine de Westphalie... La reine s'en allait paisiblement chez elle en Allemagne lorsqu'elle fut entourée, *arrêtée, dévalisée enfin* par des hommes qui étaient des sous-officiers, des officiers, et conduits par un homme dont la princesse Catherine elle-même avait gardé le souvenir... Cet homme lui montra un ordre signé de Louis XVIII, et se mit à opérer avec une agilité et une méthode qui prouvaient, disait la princesse, que ce n'était pas la première fois qu'il faisait semblable besogne...

M. de Maubreuil ou de Maubreuil est un intrigant, d'après ce que j'ai entendu raconter depuis deux jours; car avant cette aventure cet homme était inconnu, et depuis, selon notre

coutume, nous ne parlions que de lui... Cet homme, porteur, comme je l'ai dit, d'un ordre signé de *Louis XVIII,* arrêta la reine de Westphalie le 21 avril à sept heures du matin entre Sens et Weimans... il prit cent mille francs en or et ses diamans, estimés cinq millions à peu près. Il avait vingt personnes avec lui; il avait pour complice *ostensible* un autre goujat appelé *Desies*... il fut aussi décrété d'accusation. M. de Talleyrand, comme on le sait, fut violemment compromis dans cette affaire. Les soufflets qu'il reçut de Maubreuil ont seulement prouvé que ce Maubreuil avait de l'effronterie et du courage à la manière de Robert chef de Brigands.

Quelle qu'ait été l'origine de cette affaire, il n'en fallait pas parler... c'était profondément impolitique, l'événement justifia depuis ce que je disais alors... M. de Talleyrand n'est pas net de cette affaire... Au surplus jusqu'au moment où les faits surgiront clairs et positifs, il faut se taire. Cela me rappelle un lazzi assez relatif à l'époque, car Brunet le fit pour le *Souper de Henri IV*... Il dit au roi: *Sire, vous allez rentrer dans une ville où il y a eu bien du boulevari. Les uns ont dit ci... les autres ont dit ça. Il y en a même qui ont dit ça et ça... mais faut tout oublier...*

Je parlais des journaux de cette époque! Un de leurs cachets le plus honteux, c'est cette affection spontanée pour l'arrivant et l'indifférence aussi marquée pour celui qui s'en va! et même l'inso-

lence... Jamais ils n'appellent Marie-Louise que S. A. I. l'archiduchesse... Ah! si cette femme, qui ne sut être ni mère ni épouse, avait soutenu ses propres droits à elle-même comme la reine de Westphalie !...

— Suis-je donc une fille perdue et sans honneur !... Et quoi! depuis six ans que j'habite la même chambre que cet homme que voilà, et que j'appelais toujours mon mari, j'ai donc été sa maîtresse, l'esclave, la concubine de cet homme!... Non, je suis sa femme, vous dis-je, et pour le prouver à l'Europe, au monde entier, je lui donne mon bras pour soutien, et je ne veux pas qu'il puisse croire lui-même qu'il est abandonné par moi.

Voilà comment parla cette héroïne, cette femme que la postérité placera à côté des femmes illustres de l'antiquité. Je suis fière de l'avoir devinée, moi; et lorsque, au Raincy, j'eus l'honneur de la recevoir en 1808, elle me parut ce qu'elle est en effet, la plus noble et la plus excellente des femmes...

Le duc de Berry était, en 1814, l'homme le plus remarquable pour la multitude; il avait un visage ouvert et sanguin où la franchise paraissait positive... on citait de lui des traits que le peuple aimait à entendre raconter, si ce n'était la bonne compagnie, et puis il en avait aussi qui rappelaient Henri IV.

Il avait l'habitude de prendre tous les jours

deux glaces avant de se coucher. Un jour, ou plutôt une nuit, il rentra plus tard qu'à l'ordinaire ; il était cinq heures, le jour commençait à poindre. Le valet de pied chargé de la garde des glaces, voyant que le prince ne rentre pas, regarde la sabotière où la glace devient sorbet, et où bientôt elle deviendra elle-même du lait sucré, et il *se décide,* pour ne rien perdre, à les avaler toutes deux... A peine a-t-il fini, que le prince rentre et il demande ses glaces. Le malheureux s'était caché, parce qu'à cette époque le duc de Berry faisait frémir par l'excès de ses violences. Le pauvre valet de pied craignant d'être assommé, se réfugia dans les combles, et de là il redouta un peu moins son terrible maître. Cependant, après avoir crié et demandé *ses glaces,* le duc s'apaisa ; mais pour pardonner au coupable et savoir s'il méritait un pardon, il voulut le voir. Le pauvre diable vint en tremblant.

— Eh bien ! lui dit le duc, approche donc!... Pourquoi as-tu mangé mes glaces, coquin ?... Écoute, une autre fois tu auras seulement soin de m'en laisser une... Je trouve qu'il y a dans ce trait de la bonté naïve de Henri IV...

Un autre fois il passait une revue... Un grenadier cria très-haut : *Vive l'empereur!*

Le prince s'approcha de lui et lui dit : Pourquoi donc aimais-tu autant un homme qui ne vous payait pas et vous menait, sans acquitter votre solde, d'un bout de l'Europe à l'autre ? Le grena-

dier leva les yeux et regarda le duc avec un air sombre, reporta les yeux sur son fusil, et puis il dit :

— Qu'est-ce que cela vous fait ? si nous voulions lui faire crédit, nous....

Ici, c'est le grenadier qui a le beau rôle... et pourtant Louvel savait bien où il frappait, car il coupait la branche-mère...

Je retrouve quelquefois des notes qui m'ont échappé dans mes portefeuilles. Voici un souvenir qui concerne l'empereur, pour son voyage en France en allant à l'île d'Elbe.

Un peu avant Lyon, *à La Tour*, l'empereur soupa seul (il ne soupait pas avec les commissaires alliés), mais il eut bientôt terminé son repas, et comme la nuit était belle, il sortit et marcha sur la route. Un ecclésiastique respectable, que mon oncle l'abbé de Comnène connaissait beaucoup, se trouvait en même temps sur la route, mais dans le but de rencontrer l'empereur et de lui parler... Napoléon chantait à demi-voix [1], et l'air que reconnut le prêtre fut, *O Richard ! ô mon roi !...* Il chanta quelque temps, mais donnant seulement de ces notes isolées qui ne sont pas même du chant... ensuite il s'arrêta, s'appuya contre un arbre et regarda le ciel... La nuit était admirable, c'était une de ces nuits dont l'influence printanières est déjà bien agissante sur nos organes et

[1] Il avait la voix très-fausse comme on sait

surtout ceux de l'âme !... Oh ! qui peut dire quelles étaient les pensées qui traversaient cette intelligence sublime !... Il s'arrêta quelque temps pour considérer une étoile... puis il reprit sa marche silencieuse, et ne fit entendre que quelques soupirs profonds et déchirans dans leur expression... Le prêtre se trouva alors vis-à-vis lui ; il avait fait un détour pour y arriver. En apercevant un homme aussi près de lui, Napoléon tressaillit ; il mit sa main dans son sein et l'y tint constamment fixée...

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il au prêtre.

— Je suis ecclésiastique, sire, et curé de cette commune.

— Ah !... depuis long-temps ?

— Depuis la formation... depuis que votre majesté a rendu le culte à la France... (Et le digne prêtre s'inclina devant l'empereur !... Tous n'étaient pas ingrats !...)

— Napoléon marcha quelque temps en silence. Ce village a-t-il été fort maltraité ?...

— Beaucoup, sire... ses charges étaient trop fortes.....

L'empereur continua sa promenade, puis tout à coup il regarda le ciel avec une extrême attention.... — Quelle est cette étoile ? dit-il en regardant le Chariot, et expliquant les cinq parties qui la composent.

Le curé ne savait pas l'astronomie, il répondit négativement.....

— *Autrefois*, dit Napoléon en parlant lentement, et en paraissant répondre à sa pensée... autrefois je savais le nom de toutes ces planètes... même de la mienne !... et maintenant !

Il se tut et marcha quelques momens en silence ; puis reprenant...

— Oui, maintenant j'oublie tout !... même les choses les plus simples !...

Ils s'approchaient alors de la maison ; l'empereur prit quelques napoléons d'or dans sa poche, et les donnant au curé :

— Je ne puis pas faire plus, Monsieur le curé, lui dit-il... mais les humbles sont grands devant Dieu... priez-le pour moi, et mon aumône fructifiera.

— Ah ! sire !...

Il y avait propablement dans cette seule parole une expression très-prononcée, car l'empereur tressaillit en l'entendant prononcer, et il répondit :

— Oui... peut-être avez-vous raison !... peut-être ai-je trop voulu la guerre !... Mais c'est une question trop sérieuse, dit-il en souriant, pour être discutée sur un grand chemin !... Adieu encore une fois, M. le curé, priez pour moi.

Cette conversation qui fut connue, le fut mal. On fit dire à Napoléon ce qu'il n'a pas dit, et on le fit taire quand il avait de bonnes choses à dire... J'ai déjà fait la remarque que Lyon était au moment de se soulever pour lui. On fut obligé de l'y faire passer de nuit... Il est positif qu'il craignit

long-temps pour sa vie... ce ne fut qu'à la vue de la Méditerranée que son esprit souffrant reprit son active élasticité. Il sourit aux champs bleuâtres de la mer, et salua peut-être avec vérité l'asile où il allait être enfin au moins tranquille. Les commissaires russes, anglais et prussiens le quittèrent à Saint-Euphean, où il s'embarqua pour *Porto-Ferrajo*... Le général Koller fut le seul qui l'accompagna jusqu'à l'île d'Elbe [1].

La faute de la restauration et de la sainte-alliance fut de se croire en sûreté aussitôt que Napoléon fut relégué dans son île. Ils oublièrent *tous* que le parti de l'empire était encore dans toute sa fraîcheur de pouvoir; que les apostats qui l'avaient abandonné, comme M. de Massa et une foule d'autres, n'étaient nullement importans, et que d'ailleurs, si l'on voulait leur promettre une récompense, ils seraient au parti payant, avec le prétexte du pays... Le parti impérialiste donc était extrêmement fort... Il était fort doublement, parce qu'il s'étendait comme un réseau caché, dont chaque maille représente un homme actif qui paralyse ceux que couvre le réseau... Les hommes à la tête de ce parti étaient fort en péril habituellement, ils coururent même des dangers, et le duc de Bassano, avec plusieurs autres, furent dénoncés comme ayant une conspiration prête à éclater. Toutefois les preuves

[1] Et je crois aussi le colonel Campbell.

n'étaient pas là, mais les hommes et leur dévouement. Dans cette extrémité, il se présenta un moyen infernal de se défaire de toute la secte impérialiste. Un nom fameux dans la Vendée fit venir à Paris une troupe de misérables, comme on en fit venir en 1792 pour le massacre des prisons... Les maisons de ces messieurs furent désignées... M. de Bassano, instruit de ces horreurs, ne vit d'autre moyen pour les éviter que de les dévoiler au grand jour, et de se placer immédiatement sous la protection de la Chambre. La chose fut faite très-adroitement, et le lendemain, veille du jour où les malheureux auraient été livrés au couteau des chouans, depuis long-temps sans ouvrage, la Chambre fut instruite de cette manœuvre infernale... dès lors ils ne craignirent plus rien...

Il est vrai qu'à leur tour ils devaient aussi craindre pour eux... Il y avait alors dans le parti des impérialistes plusieurs têtes bouillantes qui ne respiraient que vengeance et qui la voulaient. Leur esprit aventureux et nourri dans les camps n'avait pas dépouillé cette écorce de rudesse qui rappelait le moyen âge... Ils voulaient la justice, et comme on ne la leur rendait pas, ils trouvèrent simple de rappeler les *francs-juges*... Ce que je dis là, je ne le dis qu'avec une certitude de ce que j'avance [1]... Qu'on se rappelle la disparition de

[1] Je commence par déclarer que je ne sais rien de *posi-*

quelques personnes importantes [1]!... Eh bien! leur mort ne fut que l'exécution d'un arrêt!... Peut-être si la Chambre des pairs n'avait pas condamné le maréchal Ney, aurait-il été cité à la barre de ce nouveau tribunal d'invisibles, qui punissait sans récompenser...

Le général Q...l fut long-temps fidèle, et un jour on crut le voir faiblir!... Soit qu'il eût réellement des craintes... soit qu'il ait lui-même attenté à sa vie, on le trouva dans les eaux de St.-Cloud, et il passa pour constant qu'il s'était noyé; mais dans un cercle plus intime, il circulait sourdement que le malheureux n'avait eu que le temps d'une prière!... Il est impossible de se garantir d'un frisson de mort en pensant à cette justice levant sa balance dans l'ombre, frappant le coupable avant qu'il n'invoque une justice qu'on appelle justice du monde, lois sociales!... et cette justice et ces lois condamnent cette autre justice qui fait le bien, protége l'homme sans appui...

La mort de M. de M.....e, qui fut long-temps sans aucune cause, que celle d'une branche qui lui aurait frappé le front, ne serait-elle pas de nature à être classée dans une de ces expéditions sombres et mystérieusement sanglantes dont je

*tif*, c'est-à-dire que *jamais* je ne sus ce qu'on devait faire. Mais après j'entendais des mots qui me faisaient trembler.

[1] Le général Q ...l, M. de M.....e.

viens de parler? Je ne fais que soumettre mon doute... Le général Q.....l était de force à se défendre, et cependant il mourait... Il y a un voile funèbre sur cette époque.

L'île d'Elbe était alors le but de tous les regards, le point de mire de tous les buts. L'empereur abattu par l'infortune, par sa possibilité de secouer son joug, serait moins despotique, moins exigeant avec hauteur, et plus avare enfin du sang français, et jaloux de faire rentrer dans les vraies limites ce que 92 lui a donné. Voilà ce que se disaient bien des gens, dont le regard d'abord fixé sur Louis XVIII, séduits par la Charte, ne virent plus en Louis qu'une grande grâce, beaucoup de manières, une faconde remarquable, mais de la ruse, pas de fond, et ressemblant assez à une belle toile peinte, derrière laquelle il n'y a rien.

Cependant Louis XVIII fit des actions qui durent nous faire une impression favorable, à nous qui savons faire usage des plus légères comme des plus sérieuses choses pour juger les gens. Il eut à mon égard une conduite dont je ne puis assez me louer. Les années 1814 et 1815 appartiennent à Louis XVIII comme à Bonaparte, et je dois tout dire.

Le jour où les femmes reçurent l'avis d'aller aux Tuileries, après avoir pris conseil de mon oncle et de mon Albert, je me déterminai à aller faire ce qu'on appelait *ma cour*. Mais il y eut un

embarras... On peut se rappeler le luxe de la cour impériale ; j'avais mon écrin encore à cette époque, mais je n'en fis pas usage. J'avais une guirlande de diamans, je ne la mis pas, non plus qu'aucune de mes rivières, ni même mes girandoles... Je mis une parure d'émeraudes, entourées de petits diamans ; elle était ce qu'on appelait *une parure du matin,* et elle parut même encore trop brillante... Quant à nos robes, il ne fallut pas songer à en mettre une ; mes manteaux brodés *en plein,* pesaient à eux seuls un poids d'argent ou d'or immense... Je fis faire exprès un manteau de satin blanc recouvert de crêpe blanc et garni de blonde, et dans mes cheveux je mis des grenades... Telle fut la toilette de cour que je fis pour ma présentation à Louis XVIII. La simplicité la plus grande était ordonnée [1].

C'était à madame la duchesse d'Angoulême que je fus présentée le premier jour. Elle reçut toutes les femmes debout, ayant auprès d'elle madame la duchesse de Seran, qui ne connaissait pas une de nous et qui était forcée de demander les trois quarts des noms... Madame la dauphine inclinait la tête, et l'on passait après avoir fait sa révérence à la princesse... J'étais entre madame Juste de Noailles, et madame la duchesse d'Hamilton, qui venait aussi avec nous comme duchesse d'Aubigné,

1 Je donne ces détails comme étant nécessaires à l'époque que je retrace.

Française par le duché d'Aubigné. J'étais émue, car sans cela je lui aurais parlé de sa sœur, que j'avais beaucoup connue comme lady Georgia, et qui est maintenant duchesse de Bedfort; mais j'étais vivement émue de voir à la place de cette bonne Joséphine une personne qui, toute légitimement placée qu'elle y était, me semblait à moi usurper la place de la mère du roi de Rome; je ne l'aimais pas, mais je la plaignais...

J'avançai donc, ainsi placée par le hasard entre une amie bien chère, et une inconnue! — J'arrivai jusqu'en face de la princesse, je fis ma révérence tandis qu'on me nomma, et me disposais à passer outre lorsque la dauphine, répétant mon nom, me fixa avec cette douceur de regard qui la fait aimer de tous ceux qui l'entourent... Ce regard me disait de m'arrêter; je m'arrêtai.

— Vous êtes madame Junot?

— Oui, madame.

— Vous avez bien souffert dans votre dernier voyage d'Espagne?

La princesse me dit cela avec un tel accent d'intérêt, que je ne pus m'empêcher de lever les yeux sur elle, quoique avec un grand respect.

— Avez-vous conservé votre fils?

— Oui, madame... Ma bouche allait s'ouvrir pour lui dire : oui, cet enfant existe, et je l'élèverai pour *vous*, *pour vous défendre!* puis je pensai que dans cette circonstance une telle parole serait une jactance hors de propos... mais mon regard

dut parler pour moi à la princesse, et je compris sa réponse.

— Vous ne vous ressentez plus de vos fatigues? poursuivit madame la dauphine.

Je répondis que j'étais revenue depuis trois ans... elle parut calculer... et dit :

— Ah ! c'est vrai !

Et faisant un mouvement de tête comme pour me dire de passer outre, elle me congédia ; me laissant tellement charmée, non pas de ce qu'*un roi dansait avec moi !*... ma vie habituelle depuis quinze ans n'était qu'une fréquentation familière non-seulement avec les princes d'Allemagne, et l'ont sait que tout ce qui a rapport à la vie de l'étiquette est une des choses à laquelle ils tiennent le plus... mais avec toutes les têtes couronnées de l'Europe. Combien je fus touchée de la bonté de madame la Dauphine !... mes yeux étaient humides et je le témoignai vivement à madame Juste de Noailles, mon amie depuis l'enfance, plus jeune que moi d'une année cependant, mais qui devait bien me comprendre dans un pareil moment.

Lorsque je parlai, le soir même, à mon oncle l'abbé de Comnène et à mon frère, de la bonté de madame la duchesse d'Angoulême, Albert, dit que je serais coupable si je n'allais pas aux Tuileries avec mon fils, pour demander à Louis XVIII de rendre à mon fils aîné ce méchant majorat de 200 mille francs, qu'il a sur le grand-livre ; il était évident que la duchesse d'Angou-

lème, sévère et rigide pour tout le monde, avait été particulièrement bienveillante pour moi; le lendemain j'écrivis pour ma première audience. Ce fut M. le duc de La Châtre qui me fit parvenir la réponse; elle vint immédiatement, le roi me recevrait le surlendemain entre deux et trois heures.

Je me disposai à toutes les questions qui pourraient m'être adressées; j'allai même au devant, et je ne fus plus en crainte au moment où j'entrai dans le cabinet du roi.

On doit se rappeler que Louis XVIII avait un abord très-doux et même doucereux; il était poli avec cette mesure qu'apportent les rois, et qui vous dit, *taisez-vous*... Cependant, malgré ses bottes de velours noir [1], malgré sa ridicule tournure, je me trouvai tout d'abord aussi à l'aise avec lui que si je l'eusse connu depuis dix ans... Il me fit asseoir auprès de lui, aborda de lui-même le motif de mon audience, et me demanda si j'étais dans la loi, si j'avais prévu les cas... Et il ajouta avec une grâce charmante :

— Le duc d'Abrantès n'est pas mort à mon service, mais un homme tel que lui honore le pays, aussi c'est la patrie qui doit payer sa dette... je m'en charge...

[1] Charmante petite folie, faite par Henri Monnier, avec autant d'esprit que de finesse et de délicatesse, quoique ce soit plutôt une farce qu'un morceau littéraire.

Alors il aborda le sujet que je redoutais le plus au monde; celui de l'empereur. Il me parla de ma mère et de lui... Et comme alors mes Mémoires n'étaient par faits, j'ai toujours ignoré comment il avait connu les toutes premières années de Napoléon. Mais en y réfléchissant bien, cela est même naturel... Enfin il me questionna longuement, et comme *les rois questionnent*. Je lui répondis laconiquement également, et comme on doit leur répondre. Ce fut alors qu'il me parla de mon oncle Démétrius. Il l'avait non-seulement connu dans l'émigration, mais comme mon oncle fut fidèle, il avait été chargé par Louis XVIII, alors Monsieur et régent de France, de plusieurs missions même dangereuses auprès du roi de Naples [1]... Il me parla donc de mon oncle avec une fort gracieuse bonté, me dit qu'il l'avait connu bien leste et *fringant*... — Mais écoutez donc, reprit Louis XVIII en secouant sa main qui lui causait de la douleur, nous en sommes venus au point de toujours nous plaindre, et voilà tout. Il avait un grand mal de tête et mal aux dents. Il est fort habile dans toutes les branches de littérature, poursuivit Louis XVIII... Un jour il soupait chez moi à Brunois... Nous fîmes assaut

[1] Le père de la reine Amélie... Mon oncle, le prince Démétrius Comnène, a été chargé de plusieurs missions importantes au temps où Bonaparte arrivait en Italie pour les guerres de 96.

*de mémoire*, je crois que je l'emportai... Savez-vous ce que je leur ai dit, moi ?... Tous les curés de Meudon !...

J'avoue que cette idée me parut si bouffonne que je ne pus m'empêcher de rire fort peu respectueusement ; mais quand on rit de ce qu'ils disent et non pour s'en moquer, les rois pardonnent... Cependant je gâtai mon affaire, parce que avec mon imbécile de franchise je dis au roi :

— Mais, sire, c'est vrai que c'est une drôle d'idée d'aller leur dire tous les curés de Meudon... mais cela a dû être bien long et un peu ennuyeux pour Votre Majesté.

Ce qui voulait dire : et pour eux aussi !...

— Mais non, pas trop, pas trop, je vous assure... et le voilà riant encore de nouveau à cette pensée d'aller exhumer de leurs vieilles bières tous les chanteurs de lutrin de Meudon, voire même l'homme sans parangon... le Rabelais... Le roi fut heureux de me voir si joyeuse; c'était le beau moment : je lui remis ma pétition et lui demandai ses bontés pour mon fils, en lui racontant l'histoire de la Prusse que je ne racontais alors à personne. Au reste, en l'écoutant, Louis XVIII rougit légèrement ; au fait, il avait amené l'humiliation de la proposition. Ce fut dans cette audience que je lui offris mon hôtel pour le garde-meuble de la couronne, et qu'il me donna sa parole que dans la fin de l'année le traité pourrait se conclure. Je lui parlai de mon frère et il fut parfait,

m'accorda *tout,* et je me retirai aussi contente de Louis XVIII qu'on peut être contente d'un roi.

Le duc de Rovigo, qui toujours voulait voir *à tout* et *toucher* à tout, ayant *su* que j'avais vu le roi, voulut *savoir* à son tour s'il m'avait parlé du duc d'Enghien; mais le bon roi n'avait soufflé à cet égard; je n'eus qu'un non à dire.

Maintenant voici une histoire fort singulière, et qu'il me faut raconter, parce qu'elle manque totalement à l'époque, et qu'elle y est nécessaire.

Lorsque Junot fut envoyé à Lisbonne, l'empereur lui donna l'ordre d'envoyer en France tous les objets d'art... Ils étaient peu nombreux, et Lisbonne n'est qu'une ville commerçante, mal pavée et sentant mauvais. Cependant il existait la fameuse Bible de Lisbonne, manuscrit du 13$^{me}$ siècle, avec les miniatures de *Lulio Clavio*, et tout-à-fait une belle œuvre... Junot apporta en France les douze gros volumes reliés en noir, avec les grosses agrafes du 13$^{e}$ siècle aussi; et il dit à l'empereur qu'ayant à la Bibliothéque les deux plus fameuses Bibles de l'univers, que lui son vassal, ayant la manie de la bibliomanie, il lui demandait cette Bible en pur don, ce qui le rendrait parfaitement content. L'empereur y consentit, et la Bible devint notre propriété personnelle autant qu'une chose peut l'être... A la mort de Junot, lorsqu'on vit ses affaires dans un état si déplorable, il fallut songer à faire aller l'actif à l'égal du passif, et là gisait la grande difficulté.

Alors, par le conseil de Millin mon ami, je fis demander à l'empereur de vouloir bien acheter, pour la Bibliothèque royale, cette Bible qu'il nous avait donnée, et qui, par sa nature, ne faisait pas partie de l'inventaire, comme chose donnée par lui... Je lui faisais demander de nommer lui-même des experts; et puisque j'avais été commune en biens, en me mariant, comme il le savait, je lui demandais de vouloir bien diriger la chose, ce que j'étais en *droit* de faire. L'empereur répondit de Dresde que M. Millin, mais surtout M. Anglès, des manuscrits, et puis un autre que j'ai oublié, pouvaient fixer le prix, et qu'il *me* l'achetait. L'estimation se fit, elle se monta à 144,000 francs, et la copie du procès-verbal doit exister; il est ou doit être au ministère de l'intérieur, ou bien à la Bibliothèque... Au moment où l'on allait ordonnancer les fonds... arrivent tous les malheurs de la Champagne... enfin!... et dans cette suite, on reconnaît le destin acharné sur sa proie...

Il y avait à peine six semaines que les alliés étaient à Paris, lorsque je reçois un jour un avis, un billet, un ordre, je ne sais trop quoi, car j'étais si furieuse que je ne pouvais accorder mes idées. Ce billet était du comte ou du marquis de Palmella, qui cependant, dit-on, est bien élevé... Ce billet me disait, comme si on parlait à une femme de chambre qui a emporté un schall de sa maîtresse... Je n'y répondis pas... j'étais trop

irritée, je me bornai à faire savoir le fait au roi, en lui racontant comme quoi cette Bible était devenue *mon bien,* qu'il le fallait, puisque Napoléon me l'achetait... Cet argument était bien fort en effet. Le roi fut touché de la vérité de l'affaire; puis il dit qu'il comprenait très-bien que son frère de Portugal voulût ravoir sa Bible, mais que cette Bible était *devenue propriété,* et que ce que nous avions de plus sacré chez nous, c'est la propriété... En conséquence, racheter la Bible le prix de l'estimation d'Anglès, il fallait, malheureusement n'y par songer; mais que pour éviter un désagrément à son frère de Portugal, et en même temps éviter une vexation, il me demanderait à moi-même le prix que je fixerais à cet ouvrage... M. Palmella ne fut pas bien dans cette affaire, il semblait prévoir que je dirais prodigieusement de bien de son beau-frère[1], rien de lui, et du mal de quelques autres... en vérité je le dirai toujours... que sa conduite fut même *mauvaise* ce jour-là...

Le roi m'envoya le duc de Raguse pour traiter cette affaire, et M. de Blacas s'en mêla aussi... Le roi dit après avec beaucoup de fermeté :

— Madame d'Abrantès est veuve, et j'ai dû prendre sa défense et lui éviter un ennui. Mais si

[1] Son beau-frère est l'homme le plus distingué du Portugal, avec deux ou trois autres. C'est le comte de Sabagal, mon ami, et que je m'honore d'appeler ainsi.

la moindre demande se renouvelait, elle n'aurait aucune suite.

Et voilà l'affaire de la Bible : n'est-ce pas qu'elle est tout à l'honneur de Louis XVIII ?... il avait de mauvaises choses, mais il en avait aussi de bonnes.

L'horizon grondait, et il y avait de gros nuages qui annonçaient de l'orage. Vienne était resplendissante de tout le luxe de l'Europe concentré sur un seul point... Toutes les femmes les plus jolies, les plus riches, tout ce que l'Angleterre avait de noblesse et de beauté, tout cela allait à Vienne pour le congrès. M. de Metternich, qui était déjà chancelier de cour et d'État, avait empire sur l'Europe et de son cabinet lui donnait des lois, quoique lord Castlereagh, M. Canning, et peut-être un peu Capo d'Istria, eussent de l'influence; mais elle n'était que secondaire...

J'avais vu lord Wellington aussitôt après son arrivée de Toulouse [1]... Les rapports tout particuliers qu'il avait eus avec mon mari avaient établi entre nous une sorte d'intimité qui, de ma part, au reste, était fondée sur de la reconnaissance pour la conduite qu'il avait tenue en Espagne pour ma sûreté; elle fut admirable... Je lui demandai un jour pour venir dîner avec moi. Plusieurs femmes de ma société désiraient le

1 J'ai confondu 1815 et 1814. La première fois il vint plus tard après les autres.

connaître, entre autres madame la comtesse de Lucay, dame d'atours de S. M. l'impératrice Marie-Louise.

— Ah çà ! me dit lord Wellington, vous ne voulez pas me montrer comme une bête curieuse ?...

— Non certes. Qui voulez-vous avoir ?

— Qui vous voudrez, Metternich... Il est aimable et si spirituel...

Je pensais bien comme lui ; mais l'*étiquette* arrivait pour m'en empêcher. Lequel des deux mettrai-je à ma droite ?... Auquel des deux donnerai-je la main pour aller à table ?... Toutes ces puérilités m'empêchèrent de les avoir tous deux ensemble. J'invitai des Anglais et des Français... Je voulais avoir le cardinal Maury, qui partait le surlendemain pour l'Italie, mais comme cardinal il avait la prétention de passer avant tout. Il fallut le laisser... Je lui donnai sir Georges Murray, son quartier-maître-général, et un officier-général lieutenant-général français, avec le comte de Lucay, sénateur et mari de la dame d'atours de Marie-Louise.

Je raconte tout cela pour venir au dîner. Il m'arriva ce jour un de ces désagrémens si piquans pour une maîtresse de maison et qui font saigner avec une pointe d'aiguille...

J'avais prévenu le lieutenant-général que c'était un dîner de cérémonie, mais pas en uniforme... Seulement les hommes, qui étaient des

élégans comme le marquis de Balincourt et deux ou trois hommes de même rang et de même couleur, le prince Wenzel de Lichtenstein et son frère le prince Maurice... tout ce monde était convenablement... Le duc de Wellington, duc seulement depuis huit jours, car il venait d'en recevoir la nouvelle, arriva à six heures et demie, dans toute l'élégance de sa toilette de gentleman, ayant une jarretière admirablement brodée et, quoiqu'en habit bourgeois, aussi bien mis qu'il était possible qu'il le fût. Madame Duchâtel, madame Lallemand, la comtesse de Lucay, la baronne Thomières, madame Doumerc et moi formions le groupe de femmes, et nous étions aussi élégantes que nous pouvions l'être, *et nous le pouvions* beaucoup dans ce temps-là. Ma maison, qui était toujours tenue admirablement, était ce jour-là également dans son jour de coquetterie... Des fleurs partout, et des fleurs dans le mois des roses; c'est un avant-goût du ciel que de transporter le marché aux fleurs chez soi, un jour du mois de mai...

— Il me paraît, dit le duc, que vous avez pris notre habitude de dîner tard; n'est-ce pas que c'est adorable?

Je n'osais pas lui dire que j'attendais le général comte de C...; mais comme Wellington désirait dîner avec un de nos généraux, j'avais choisi celui-là comme tenant à l'ancienne et à la nouvelle noblesse; enfin mon choix m'avait paru

bon. Cependant, comme il était tard, je demandai le dîner... Deux minutes après je vois entrer mon convive... mais comment, mon Dieu !... en redingote!... en pantalon de nankin et des souliers poudreux !...

Je ne puis dire ce que j'ai ressenti dans ce moment-là. C'était une impertinence pour moi, bien plus que contre le duc de Wellington. Il ne pensait pourtant pas à me faire une chose désagréable, mon Dieu !... et il me le dit en s'excusant pour la forme... Quant au duc, il eut l'air d'en rire, n'en parla pas... vit fort bien que je n'y étais pas pour la moindre chose, et cela me délivra de la moitié du fardeau!... Mais quel dîner !... Tout allait bien du reste. Mon amour-propre de maîtresse de maison devait être même flatté..... néanmoins cette malheureuse redingote, ce malheureux pantalon de nankin !... Je les voyais à côté d'un brochet à la chambord et d'un quartier de chevreuil... Le duc de Wellington fut très-gracieux, amical même, et demeura à écouter chanter madame Émilie Doumerc, une amie à moi qui était bien la plus ravissante syrène que Dieu ait créée... M. de Metternich, à qui j'avais conté mon embarras pour les places et pour le bras, m'avait comprise. Il vint après dîner... j'eus de la musique, et bonne, comme celle qu'on faisait toujours chez moi... Lorsque lord Wellington fut parti, je dis au général :

— Ah çà ! voulez-vous m'expliquer le pantalon

et la redingote ?... vous que j'ai vu en province faire votre toilette pour nous seuls...

— Ainsi ferai-je encore, répondit-il... mais croyez-vous que j'aurais été faire voir le jour à un de mes jabots pour un personnage qui nous remorque après lui, comme lord Wellington ?

Je demenrai confondue.

— Ils sont tous comme moi, dit le général.

J'avoue que je ne sus que dire. Il était si *naïf*, si on peut le dire... si éloigné de m'offenser, surtout moi, que je dus en prendre mon parti...

J'ai mis cette anecdote pour montrer l'esprit de l'armée à cette époque... Cet esprit avait de *la taquinerie*, et de la taquinerie avec des canons, c'est mauvais.

Ils furent à Londres, où les fêtes furent de la dernière magnificence... J'en eus la relation par des lettres de M. de Metternich et par lui-même, qui revint à Paris avant de retourner à Vienne, pour y former le congrès. Nous nous quittâmes avec chagrin, parce que je l'aime tendrement, mais au moins avec certitude d'avoir en lui un fidèle ami.

Il m'écrivait de Vienne au mois de novembre :

— J'ai été passer un mois à Baden. Mais cette liberté a été bien courte, et déjà le monde politique se rassemble à Vienne, comme si la vie ne consistait qu'à faire de l'esprit pour les autres... Enfin vous entendrez parler, me dit-il, d'un

grand bal que je donne dans un bel et grand établissement que j'ai dans les faubourgs de Vienne...

Il donna en effet cette fête, dont la relation est dans toutes les *feuilles* du temps, pour parler comme à Vienne [1]... On en donnait tous les jours ; aussi le prince de Ligne disait : Pardieu si le congrès ne marche pas, il danse bien au moins !

Vienne était à cette époque un lieu d'enchantement et de délices... J'en parle quelquefois à des gens qui ont été *heureux* dans ce *bonheur*-là, et dont le souvenir est encore irritable à leur faire battre le cœur; on était engourdi par une magie qui déroulait ses pages d'or parfumées où l'œil ne lisait que joies, fêtes, amour, bonheur, ambition... Ah ! c'était un de ces momens uniques dans la vie qui passent si fugitifs que la main peut à peine les saisir, et qui pourtant laissent de longs et quelquefois d'impérissables souvenirs !...

C'est au milieu de ces voluptueuses journées, lorsque l'oreille n'était distraite d'un air de danse que par une parole d'amour, que, tout à coup... un bruit se répand... ce n'est qu'un mot, et ce mot a tout glacé !... tout suspendu !... la surprise est plus que de la surprise... elle est tout de suite INQUIÉTUDE, et inquiétude mortellement dé-

[1] Ils ne disent presque jamais *journal*, toujours feuilles.

vorante !... Ce mot cabalistique, c'est Napoléon !... oui, c'est Napoléon revenu dans ses provinces !... c'est lui qui n'a pas marché depuis le golfe Juan jusqu'à Lyon, car des braves français l'ont porté !... c'est lui plus terrible que jamais il n'apparut à des rois tremblans ; car il vient avec la vengeance... il vient redemander ses villes, ses canons, ses remparts, ses forteresses, mille drapeaux teints du sang des soldats qui les avaient conquis !... Il vient leur redemander un grand compte, car ces canons, ces remparts, ces drapeaux, on peut recouvrer tout cela ; l'airain coulera encore dans la fournaise, nous relèverons nos remparts démantelés, nous reprendrons des drapeaux... Mais notre gloire éclipsée !... notre belle France avilie... mise sous le joug !... nos vieux soldats chassés, humiliés !... les orphelins, et les veuves sans asile, sans secours !... [1] ah! voilà ce qui rend Napoléon terrible à ce congrès tremblant à son seul nom, et craignant, malgré les six cents lieues qui les séparent de lui, qu'il n'arrive par magie jusqu'aux portes de Vienne sans qu'on pût l'empêcher de pénétrer jusqu'à eux... et là !... plus fier et plus menaçant que jamais il ne fut même après Austerlitz et Wagram, disant au maître de toutes cette assemblée de rois :

[1] Il y a eu des exceptions, j'en fais preuve et ma reconnaissance est profonde ; mais le fait des invalides chassés, des veuves sans pension, n'est que trop vrai !

— Rendez-moi mon fils !... rendez-moi ma femme !... ce que Dieu a joint vous ne pouvez le séparer !... rendez-moi donc cette femme et mon enfant !...

Et sa femme et son enfant lui auraient été rendus, croyez-le bien ; car jamais dans toute sa vie Napoléon ne fut aussi grand que dans ce retour de l'île d'Elbe !...

Il est des choses que l'histoire peut décrire, parce que souvent les scènes qui ont précédé ont donné une idée préparatoire à ce qui a suivi, mais ici !... rien !... C'est la foudre au milieu d'une journée sereine... c'est *tout* enfin à côté de *rien*... Aussi je me rappelle que lorsque la première nouvelle du débarquement de Napoléon parvint à Paris, nous nous regardions avec un étonnement presque stupide, et avant de croire, nous regardions autour de nous pour savoir si nous ne rêvions pas...

Louis XVIII fut bien conseillé de ne pas quitter la France... S'il fût seulement allé à Bruxelles, qui n'était plus à nous, la France ne se rouvrait plus pour lui. Cependant les bons conseils n'étaient pas ce qui l'entouraient le plus !... Cette époque lui a été fatale dans ses résultats... Il crut, ainsi que ses conseillers intimes, qu'il fallait de la sévérité ; et comme ils étaient craintifs en sévissant, il en résulta qu'ils étaient aussi gauches à punir qu'à récompenser...

## CHAPITRE XII.

M. Dumoulin, de Grenoble, à Porto-Ferrajo. — Audience. — *On passe partout.* — Opinion de l'empereur sur le Dauphiné. — M. Fourrier, ancien préfet de Grenoble. — Talens médiocres. — Saint Pierre. — Départ de M. Dumoulin. — Résolution du congrès. — Débarquement. — Ordres donnés pour Grenoble. — Discrétion. — M. Gavin. — Proclamations. — Charles de Labédoyère. — *La noblesse dauphinoise offre ses services au gouverneur de la province.* — Projets de défense. — Punition que devait subir l'empereur. — Café Tortoni. — Caricature en action. — M. Jacqueminot, aujourd'hui général, principal acteur dans cette scène bouffonne. — Madame de Vaudé, nouvelle Judith, veut couper la tête d'Holopherne. — Conférences. — Souvenirs du 4e régiment d'artillerie. — Le duc de Feltre, ministre de la guerre. — Terreur du congrès. — Vive l'empereur! — Ordre de marche. — M. Barginet, de Grenoble. — *Général... citoyen... sire...* — L'empereur et le lycéen. — Souvenirs du château de Vizille. — Le second père. — Défection successive des troupes royales. — Le feu est commandé deux fois contre l'empereur. — Par qui. — *Quia viderunt oculi mei..*

Dans une soirée orageuse du mois de septembre 1814, un jeune homme se disant négociant, et voyageant pour le compte d'une maison de Gênes,

arriva à Porto-Ferrajo et descendit à l'auberge du port... Il demanda, à peine débarqué, où était le logement de M. Émery, chirurgien-major de la garde et qui avait suivi l'empereur à l'île d'Elbe [1]. C'était une chose ordinaire que cette demande, et pourtant elle attira l'attention du maître de l'auberge ; il prit le jeune homme à part, et lui dit avec l'air de la plus grande circonspection que les amis de l'empereur devaient mettre beaucoup de mesure lorsqu'ils venaient à Porto-Ferrajo... Le jeune homme, dont la mission était hasardeuse, regarda le maître d'auberge ; et comme il était Dauphinois et même de Grenoble, il avait de la mesure malgré sa tête chaude, aussi fit-il répéter à l'aubergiste ce qu'il venait de lui dire. Mais il n'en persista pas moins à demander d'être conduit à l'instant même chez M. Émery.

Ce jeune homme était M. Dumoulin, fils d'un riche négociant de Grenoble, et ami d'enfance de M. Émery. A peine celui-ci l'eut-il aperçu qu'il courut à sa rencontre, et se jetant dans ses bras :

— Eh quoi ! sitôt ? lui dit-il.

— Me voilà ! dit M. Dumoulin... Mais, au nom de tous les diables, que faites-vous ici ?... Comment l'empereur n'est-il pas en France ?... S'il mettait le pied sur la terre de sa patrie, trois jours après il serait aux Tuileries !...

[1] Le même à qui l'empereur a laissé 100,000 fr. par son testament.

M. Émery le regarda avec étonnement.

— Oui, répéta M. Dumoulin... l'enthousiasme est toujours ce qu'il était, et de plus, doublé par la déception, le malheur de l'humiliation!... Il faut que l'empereur revienne, te dis-je!... Il est nécessaire que je le voie aussi... Puis-je lui être présenté?...

— Je vais t'y conduire dès ce soir même... Allons, suis-moi...

M. Dumoulin ne prit que le temps de changer de linge, et il suivit M. Émery dans la misérable maison où celui qui dix mois avant avait été le maître du monde, méditait sur ses nouvelles destinées... Car de nouveau la vie se présentait à lui entourée de conquêtes et de gloire... En apercevant Dumoulin, qui lui était inconnu, il fit un mouvement de surprise qui cessa lorsque M. Émery lui nomma son ami... Napoléon lui parla du Dauphiné pendant plus d'une heure; il lui parla longuement de l'état du Midi de la France; de la France elle-même; et puis il en vint à écouter avec une visible satisfaction ce que lui dit Dumoulin de son retour en France. Dans son cabinet il y avait plusieurs cartes, et entre autres celle de Cassini, qui donne le littoral de la Provence et les montagnes du Dauphiné; et tout en parlant il suivait sa route à travers les rochers et les déserts.

— Mais, sire, lui dit M. Dumoulin, les chemins

que marque Votre Majesté sont impraticables, surtout pour l'artillerie.

— *On passe partout* avec de la résolution, répondit Napoléon... On porte les canons... Et avec de la volonté, un soldat fait vingt lieues par jour à pied!... La volonté!... vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une ferme volonté dans de graves circonstances [1]?... Et puis, poursuivit l'empereur, l'esprit du Dauphiné est bon; ses habitans n'aiment pas la famille royale; ils ont, les premiers en France, avec ceux de Bretagne, proclamé la liberté [2]!

Napoléon questionna ensuite M. Dumoulin sur le voyage *triomphal* de M. le comte d'Artois dans tout le Midi. Le fait est que rien n'était plus comique que ces relations des journaux sur le délire, l'accès de fièvre enfin qui tenaient les habitans du pays par-delà la Loire... Jamais l'exagération n'eut, même du temps du Bas-Empire, un accent plus exalté... L'empereur rit beaucoup de cette relation, mais il fut moins gai en apprenant la conduite de M. Fourrier, préfet de Grenoble, et dans le fait, là s'arrête toute gaieté, car le cœur se soulève.

Ce M. Fourrier, que l'empereur avait emmené

1 Ce sont les propres paroles de l'empereur. Je tiens ces détails de M. Dumoulin lui-même, qui les écrivit dès le même soir à Porto-Ferrajo.

2 Ce fut au château de Vizille appartenant à M. Perrier.

en Égypte[1], et qui lui devait tout, était un homme d'esprit et d'instruction, mais ordinaire cependant comme tant d'autres, à cette époque où les talens d'un degré mixte se rencontraient à chaque pas. M. Fourrier, fils d'un tailleur d'Auxerre, et qui en cette qualité aurait dû être libéral, fut au contraire forcené par la croix du lis, et faisant le saint Pierre à merveille, il renia son bienfaiteur, disant pour se disculper qu'il l'avait OUBLIÉ... C'était un détour auquel tout le monde n'avait pas songé... C'est d'un homme au moins, si ce n'est pas d'un homme de cœur... En parlant de lui, ce même jour, l'empereur dit en haussant les épaules et tristement :

— Je le connais. Il réussira mal; il ferait mieux de rester savant que de se faire courtisan...

La conférence fut longue; au bout de trois heures environ Napoléon congédia M. Dumoulin.

— Nous nous reverrons, lui dit-il... Tenez-vous prêt!...

Quelques heures après M. Dumoulin revit l'empereur et prit congé de lui pour revenir en France.

— Écrivez souvent à Émery, lui dit l'empereur, soyez prudent et attaché... Je ne suis plus riche, cependant je puis aider ceux qui me sont dévoués et qui sont malheureux.

1 Il a fait la préface du bel ouvrage sur l'Égypte. Il avait du mérite et même il en a, car je ne le crois pas mort.

M. Dumoulin remercia l'empereur. Il était fort riche alors, et toute sa fortune il la consacra entièrement à la cause impériale. Il le dit à l'empereur et partit de l'île d'Elbe plus dévoué encore qu'il n'y était arrivé... Il ne demeura que trente-six heures à l'île d'Elbe.

J'ai parlé de cette visite pour faire connaître que l'empereur savait très-bien quelle était la nature du sentiment qui existait pour lui en général dans tout le Dauphiné. Aussi dès qu'il apprit la résolution du congrès, de l'enfermer dans une forteresse ou de l'envoyer à Sainte-Hélène, il n'hésita pas à s'embarquer pour la France. Tous les détails de son départ et de son arrivée sont très-connus; et comme l'espace me manque, j'aime mieux consacrer celui qui me reste à donner des détails précieux et peu connus à des choses que tout le monde connaît.

Aussitôt qu'il eut le pied sur le sol français, Napoléon dit au docteur Émery :

— Pars pour Grenoble... Cours jour et nuit; tu iras descendre, non pas chez toi, mais chez Dumoulin qui, à son tour partira pour venir me joindre... Quant au reste, vous tâcherez de vous procurer un exprès sûr, qui à tout prix portera ces dépêches au duc de Bassano... Une autre personne devra également porter ce paquet au colonel commandant le 7e de ligne à Chambéry; si tu peux porter cette dépêche toi-même la chose n'en sera que mieux.

Et comme le docteur allait partir, l'empereur qui, dans ce moment, parcourait une carte, le rappela, et lui prenant le bras :

— Voilà ta route, lui dit-il. Tu passes à Grasse, à Digne, à Gap... et puis Grenoble, où tu entreras par la rive gauche de l'Isère... Aie bien soin surtout de m'envoyer, dès que tu le pourras, un exprès fidèle qui me rende compte de chacune de tes journées, et surtout de l'esprit des populations.

Le docteur Émery [1] était un jeune homme au cœur ardent, à l'âme belle et grande, et fait pour une telle mission. Il ne s'arrêta qu'à Digne et à Gap pour changer de chevaux, tant il craignait d'être arrêté, non pour lui, mais pour le succès de la cause qu'il servait.

Le 4 mars au matin, Émery entra dans le faubourg de Grenoble, et laissant son cheval dans une auberge, il entra dans la ville, où tout le monde ignorait encore le débarquement [2] de l'empereur. Il courut chez Dumoulin, à qui sa présence apprit la chose, car pour lui il ne pouvait parler... Dès que la voix lui fut revenue, sa première parole fut :

— L'empereur est débarqué!! remercions Dieu!!...

[1] Il est cousin-germain d'un homme que tout le monde estime également ; c'est M. Alphonse de Launay, sous-intendant militaire à Versailles.

[2] On l'avait appris par le télégraphe à Paris.

Le malheureux était excédé de fatigue!... On fut obligé de couper ses bottes, mais on le fit avec précaution, car dans la doublure étaient cachés des modèles de proclamations et des papiers importans.

Aussitôt que M. Dumoulin sut l'arrivée de l'empereur, il répandit cette nouvelle parmi ses partisans, mais le secret fut fidèlement gardé. Il fallait ensuite songer à imprimer les proclamations!!... il s'agissait de sa tête pour cette action. Dumoulin, qui avait voué la sienne à la cause de l'empereur, se conduisit alors d'après cette résolution... Il chercha un homme déterminé comme lui, et le trouva dans M. *Gavin*, prote de M. David, imprimeur. Les proclamations de l'empereur furent donc imprimées *au rouleau*, dans la chambre de M. Dumoulin, par ce M. Gavin, la nuit de l'arrivée elle-même du docteur Émery... Quelquefois ces deux hommes craignirent d'être trahis, et alors ils suspendaient leur travail, pour écouter si la mort ne montait pas l'escalier pour les venir prendre!... puis ils se remettaient à l'ouvrage, en disant : — Pourvu qu'ils nous laissent finir!!!...

En même temps que cela se faisait, il parvenait à plus de cinquante personnes des lettres au timbre de Paris, renfermant des proclamations écrites à la main... Elles invitaient les patriotes à se réunir *dans cette seule intention*, de secouer le joug de l'étranger et de redevenir Français...

« Le 1er mars, disait cette sorte de proclamation,

» la France est redevenue libre, et doit reprendre » son rang de première nation, etc... »

Les uns disaient que c'était en faveur de l'empereur, d'autres de Napoléon II!... du reste, elle n'était pas trop hostile contre les Bourbons... Dans le même moment, la garde impériale fut rassemblée sous les ordres du général Lefebvre-Desnouettes, du général Lallemand et du colonel Briche. Ils voulaient s'emparer de La Fère... mais le général *Lyons*, qui abandonna la cause, fit avorter ce projet si bien combiné [1].

Lorsque Dumoulin sut que la lettre de l'empereur pour M. de Labédoyère était d'une haute importance, il dit à Émery :

— J'y vais moi-même!...

Et montant à cheval, il court ou plutôt il vole à Chambéry, où il arrive à neuf heures du soir, le même jour... C'est fabuleux!...

Aussitôt après son arrivée, et sans descendre de cheval, il se fait conduire chez M. de Labédoyère... En apprenant le débarquement de Na-

1 Il courut alors un bruit que je regarde comme parfaitement faux, mais qui eut le plus grand cours à cette époque. On disait que c'était une faction entre l'empereur et le roi de France qui avait fait ce mouvement. Je n'en crois rien; mais, au fait, la chose eut beaucoup de cours alors... Le fait réel, c'est que M. Emery et M. Dumoulin n'ont jamais su de quelle part avaient été données les proclamations, et qu'on ne l'a jamais su. Cependant, lorsqu'un mois après l'empereur était aux Tuileries, on en serait venu recevoir la récompense.

poléon, il demeura comme frappé de la foudre!... mais cette stupeur était causée par la joie... Dumoulin lui remit alors la lettre de l'empereur... En la lisant, Charles de Labédoyère reçut une si vive émotion, que ses larmes coulèrent!... le brave jeune homme pleura!...

— Ah! s'écria-t-il d'une voix pénétrée, oui certes, l'empereur peut compter sur moi!... il faut que la nouvelle de son arrivée soit officiellement connue pour que je puisse agir... J'attendrai jusqu'à demain ou après-demain au plus tard... Quant à vous, monsieur, retournez vers Sa Majesté, assurez-la que je suis à elle *à la vie à la mort.*

Hélas! le jeune infortuné ne savait pas prononcer aussi juste sur sa destinée!!!...

M. Dumoulin repartit pour Grenoble sans prendre un instant de repos... Il y arrive le 5 au point du jour, et trouve ses amis rassemblés chez lui, et ayant fait imprimer toutes les proclamations. Dans la matinée, la nouvelle *positive* du débarquement était répandue dans Grenoble; mais la nouvelle *officielle* en était également parvenue au préfet et au général Marchand, qui commandait dans la ville. Aussitôt on prit des mesures de défense. On fit des retranchemens, des fossés... la porte de *Roune* fut crénelée et protégée par un fossé. Un bataillon du 5e régiment de ligne reçut l'ordre de se tenir prêt à partir... une compagnie de soldats du génie reçut

le même ordre, et ils partirent dans la nuit pour aller occuper un défilé protégé par un pont, et par où devait nécessairement passer l'empereur... comme si un soldat français pouvait jamais tirer un coup de fusil sur son empereur!!!...

Dans cette matinée du 5, on vit une étrange procession se diriger vers l'hôtel où logeait le général comte Marchand... C'étaient plusieurs vieux gentilshommes, qui venaient la rouillarde au côté, et le chapeau sur l'oreille, *offrir les services de la noblesse dauphinoise au gouverneur de la province!*... Le général les remercia, et ils s'en retournèrent. Pendant ce temps, on répandit à profusion les proclamations imprimées... Les soldats de la garnison qui pouvaient les lire à la dérobée pleuraient avec sanglots... Ils murmuraient quand on leur disait que peut-être Marchand voudrait résister, et quelques voix prononcèrent sur lui des paroles de mort... Quelques officiers en retraite ou réformés, qui étaient à Grenoble, parlèrent alors de marcher après le bataillon d'infanterie du 5e et de la compagnie du génie, pour s'assurer de leurs dispositions.

— Pas un de nous ne tirera seulement son épée, s'écrièrent-ils... Comment!... notre empereur!... Allons donc!!!... Nous ne ferons pas de mal aux Bourbons, mais qu'ils lui rendent sa place... qu'ils s'en retournent comme ils sont venus!...

Inquiets de la disposition de la ville et des troupes, le général et le préfet convoquèrent les

notabilités de la ville... Il fut décidé, dans ce conseil, que Grenoble se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

— L'arrivée de S. A. R. monseigneur le comte d'Artois, dit fort élégamment le général Marchand, est un sûr garant de la victoire. La seule punition qu'on infligera à Napoléon pour avoir rompu son ban, en quittant l'île d'Elbe, sera le spectacle de SON TRIOMPHE...

Une autre assemblée avait lieu le même jour; elle était composée d'une partie des officiers du bataillon du 5e et de la compagnie du génie. Ils se réunirent dans un dîner. Là, au nom de l'honneur... l'épée haute sur la cocarde tricolore... et presque à genoux, dans un religieux silence, ON JURA de ne rien faire d'hostile contre l'empereur et ceux qui étaient autour de lui !... Ils s'engagèrent dans cette même séance mémorable à ne pas faire sauter le pont du défilé, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre afin que l'empereur ne pût passer.

Et quels étaient les hommes qui avaient donné cet ordre ? des hommes qui lui devaient TOUT !...

La position de Marchand était critique ; il voyait devant lui une route périlleuse. Les soldats déclaraient que jamais ils ne tireraient sur l'empereur et la garde qui l'accompagait [1]... Tout faisait craindre une sédition, et la ville fermentait avec

1 Les 300 hommes qui accompagnaient l'empereur venaient du bataillon qui formait sa garde de l'île d'Elbe.

ce grondement qui annonce la tempête populaire. M. Fourrier (le préfet) fit une proclamation officielle pour annoncer l'arrivée de *Bonaparte !*... la population accueillit la proclamation avec des huées de mépris... elle produisit un effet bizarre ; ce fut de faire prononcer la masse en faveur de l'empereur. Ce qui acheva de *tuer* le parti royaliste, ce fut l'appel fait *aux gentilshommes*... Dans le nombre de ceux qui pouvaient combattre il n'y en avait pas deux qui ne fussent pas dévoués à l'empereur, ayant servi dans l'armée depuis 92... ce qui était hors de là consistait en vieilles têtes à perruque qui pouvaient à peine tenir une canne. La scène qui avait été jouée au café Tortoni était connue dans toutes les provinces, et déjà des caricatures avaient consacré cette scène bouffonne. Je ne crois pas en avoir parlé.

Peu de semaines après l'arrivée de Louis XVIII, on dit que Paris fut inondée d'une foule de vieux châtelains, tous portant des titres, et beaucoup n'ayant que des noms inconnus ; mais généralement offrant le tableau le plus curieux en raison de leur habillement et de leur tournure. Cette troupe affamée remplissait les avenues du château royal, et causait un vrai dommage à la cause des Bourbons... Louis XVIII au reste l'a parfaitement compris...

Quelques-uns de nos jeunes gens le comprirent aussi-bien, mais dans un autre sens.

Un matin, cinq personnages entrent gravement

chez Tortoni et vont s'asseoir à la même table. Ils demandent la carte, et regardant dédaigneusement autour d'eux, ils ne paraissaient faire aucune attention à la foule qui les entourait et qui riait aux larmes de leur costume et de leur tournure.

Ces cinq personnes étaient habillées toutes de même, portant le petit habit bleu râpé, les épaulettes en langue de chat à demi-dorées, les culottes courtes blanches ou noires, les bas chinés, l'épée en manière de brette, et passée en diagonale dans la basque de l'habit... le petit chapeau, enfin le costume complet...

Ces cinq personnages ayant consulté la carte, demandèrent une côtelette pour cinq!... Le garçon les regarda d'un air tout stupéfait... Ils répétèrent leur demande à la grande joie de ceux qui les écoutaient. On leur apporta leur côtelette, et ils firent leur déjeuner en l'accompagnant d'une conversation analogue aux épaulettes, au chapeau et aux bas chinés, et finirent, je crois, par chanter le marquis de Carabas que venait de faire Béranger...

Comme la police n'aime pas qu'on plaisante le pouvoir, même quand il est ridicule, le lendemain, ou le même jour, les cinq parodistes des vieilles figures furent conduits en prison, *à l'Abbaye*, où ils passèrent plusieurs semaines, et je crois même pouvoir affirmer plusieurs mois.

Les cinq personnages étaient M. Lecouteulx-

Lecanteleux, fils du sénateur, aide-de-camp du prince de Neufchâtel; M. le colonel Duchamp, M. Jacqueminot, aujourd'hui général; M. Lawestine, aide-de-camp du roi maintenant, et j'ai oublié le nom du cinquième. En sortant de prison, on leur dit d'aller demander pardon ou rendre grâce, je ne sais trop lequel des deux, à M. le duc d'Angoulême et à M. le duc de Berry...

Ils y furent. Comme ils sortaient des Tuileries, M. Jacqueminot rencontre sur l'escalier un personnage précisément affublé comme il l'avait été pour le fameux déjeuner. En le voyant il s'arrête, et lui prenant la main :

— Monsieur, lui dit-il, puis-je vous demander si vous portez ce costume depuis long temps?

L'autre releva la tête, et le regardant avec une expression d'étonnement, il lui répond avec une sorte d'assurance indignée :

— Oui, monsieur... très-long-temps!... très-long-temps!...

— Et... jamais... il ne vous est arrivé de malheur pour avoir porté cet habit? poursuit Jacqueminot avec une expression plaintive...

— Monsieur!... monsieur!... est-ce une insulte? non... non sûrement!... jamais de malheur!...

— Eh bien! monsieur, vous êtes bien heureux, car je ne l'ai porté, moi, que pendant deux heures, et j'ai passé pour cela trois mois en prison. Et lâchant la main du bonhomme il se

sauve, en riant, et le laisse stupéfait de l'apostrophe.

Mais tout cela était autant de coups portés à l'autorité royale. Chaque jour on voyait arracher la plante nouvellement plantée... les jeunes racines se brisaient, et dès lors on put juger qu'elle ne pourrait jamais refleurir en France.

Au reste, tout en riant de la plaisanterie de ces messieurs, je ne l'approuve pas. La vieillesse et la pauvreté ne sont jamais bonnes à railler ; il faut les respecter.

Un avocat de Grenoble offrit *de tuer* l'empereur. C'était un moyen comme un autre. Madame de Vaudé nous dit elle-même, dans ses *Souvenirs*, qu'elle voulut aller, comme une nouvelle Judith, mettre à mort *méchamment* ce pauvre Holopherne... Elle s'en fut demander pour cela, non pas un poignard, un pistolet, ni même un canon, au duc de Richelieu, ou à M. de Polignac, je ne sais lequel des deux, mais une chaise de poste. Celui auquel elle s'adressa, quel qu'il fût, était homme d'honneur et de bon sens ; il la crut folle, ou une méchante femme intrigante, et voilà quel fut le résultat... Celui de l'avocat de Grenoble n'eut pas plus de suite.

Pendant ce temps les napoléonistes agissaient ; des conférences avaient lieu chez Dumoulin... et dans la nuit du 5 au 6, le docteur Fournier, un riche marchand de chanvre du faubourg Saint-Joseph, M. Risson, et beaucoup d'autres, décidè-

rent que tous les sacrifices d'argent et de personnes seraient faits. En apprenant ces manifestations positives, l'autorité y répondit en faisant entourer la porte de Beaune, à l'entrée du faubourg Saint-Joseph, qui était celui par lequel devait entrer l'empereur, de fossés et de palissades ; trente pièces de canon furent disposées sur les remparts. Les soldats du 4e d'artillerie, mèche allumée, avaient ordre de se tenir auprès de leurs batteries... Ils y étaient,.. souvent les habitans s'approchaient d'eux et leur serraient la main...

— C'est LUI qui nous arrive ! disaient-ils, nous le savons... — Mais que ferez-vous?... vous ne tirerez pas ?... — Cela ne vous regarde pas... nous savons ce que nous avons à faire!...

Et ces vieux visages basanés, couverts de cicatrices, étaient quelquefois inondés de larmes !!!...

On apprit alors que le comte d'Artois et M. le duc d'Orléans arrivaient à Lyon... Ils furent suppliés de se rendre à Grenoble!... On ajoutait qu'on n'engagerait aucune affaire avec les troupes *de l'usurpateur* avant leur arrivée... J'ignore quelle fut la réponse; mais ce que je sais, c'est qu'aussitôt après leur venue on donna ordre aux officiers d'artillerie de faire tirer sur l'empereur aussitôt qu'il paraîtrait dans la route qui menait à la porte de Beaune...

On fit un ordre du jour qu'on lut au 4e régi-

ment d'artillerie... Mais une circonstance singulière, c'est que ce 4e régiment était celui dans lequel l'empereur avait servi pour faire ses premières armes... Il eût été plus conséquent à eux de renvoyer le régiment, que de le laisser là; mais tout était vertige également pour ceux-là, comme, hélas! tout l'avait été pour l'empereur un an plus tôt.

Pendant ce temps, le général Marchand et le général Mouton-Duvernet faisaient chercher partout le docteur Emery; mais, quoique toujours dans Grenoble... il ne fut pas découvert; ses amis le cachaient trop bien. Grenoble était un point des plus importans pour l'empereur, en raison du dépôt considérable d'artillerie qui s'y trouvait. Tandis que tout s'agitait dans le Midi, le roi convoquait les Chambres, ôtait le portefeuille de la guerre au maréchal Soult pour le donner à un homme inhabile, à ce duc de Feltre qui fit le plus comique discours du monde, que rapporte Montgaillard... Je parle d'après lui.

« Tous ceux qui me connaissent savent que » je suis honnête homme et incapable de sortir » de la ligne de mon devoir... Il était indispen- » sable que je me rendisse à moi-même ce » témoignage... »

Pourquoi cela? si tout le monde le sait.

Le congrès de Vienne avait aussi, comme je l'ai dit, éprouvé une terreur vraiment profonde en

apprenant ce retour miraculeux. Aussitôt les discussions qui déjà remplissaient les séances, comme au camp d'Agremont, cessèrent à la voix qui proclamait la venue de Napoléon. L'Autriche, la France et l'Angleterre s'étaient déjà liguées contre la Prusse et la Russie, M. de Talleyrand avait déjà mené cette intrigue, fort habile du reste, à une sorte de certitude dans la réussite. Si l'empereur avait voulu *ou pu* attendre jusqu'à la dissolution du congrès, il remontait aussitôt sur son trône !... quelques mois seulement, et Napoléon n'avait à combattre que les difficultés de l'intérieur, qui eussent été encore plus légères quelques mois plus tard !... Mais aucune confédération, aucune entrave étrangère !... On dit qu'il eut la nouvelle certaine qu'on avait décidé qu'il irait à Sainte-Hélène, et que ce fut la raison qui hâta son arrivée en France.

Grenoble offrait, pendant qu'on y délibérait, un étrange spectacle : l'autorité était nulle, parce que les masses la déclinaient... Les troupes cependant se laissaient consigner dans les casernes, et lorsqu'une ordonnance allait porter un ordre, elle était escortée par des officiers. Toute la population était campée sur la place et dans les rues par où l'empereur devait passer le lendemain. En six jours il avait fait soixante-douze lieues à travers un pays de montagnes rudes et difficiles !... Quel homme !... quelle nature de diamant !... et cet homme est tombé !...

Le 7 mars au matin, un escadron du 4e de hussards arriva à Grenoble, de Vienne où il était; à midi le 7e régiment de ligne, commandé par Labédoyère, entra dans Grenoble.

Le matin, au point du jour, Dumoulin était sorti de Grenoble après avoir visité tous *les postes intérieurs* de son parti, et il sortit à cheval au grand galop, passant sur le dos à quelques gendarmes dont la consigne était de ne laisser sortir personne. Mais une chose à remarquer, c'est que tout ce qui portait un sabre recevait avec un sourire tous ceux qui s'annonçaient pour aller trouver l'empereur !... cet homme extraordinaire dont l'infortune alors avait plus de pouvoir que n'en avait eu sa puissance.

Dumoulin rejoignit l'empereur comme il sortait de Lamure [1]; il trouva les éclaireurs cinquante pas en avant de Napoléon; c'étaient des chasseurs et des lanciers de la garde.

— Vive l'empereur ! s'écria Dumoulin en passant au galop devant les hommes de la grande garde.

— Vive l'empereur ! lui répondirent-ils. Et Dumoulin saute à bas de son cheval et court à Napoléon.

— Qui êtes-vous, jeune homme ? lui dit l'empereur en arrêtant le sien aussitôt.

— Je suis Dumoulin, sire, venant vous offrir

1 Très-gros bourg sur la route de Grenoble à Marseille.

son bras et sa fortune !... C'est moi qui, cet automne...

— Ah! je vous reconnais !... Remontez à cheval et causons.

Dumoulin se remit en selle, et Napoléon fit alors succéder les questions aux questions... Il voulait savoir les dispositions du général Marchand, de Fourrier, le nom des régimens, leur force, l'esprit des corps... Tout cela, qui est exact, montre qu'il n'avait aucun plan prémédité.

— Et Labédoyère ? demanda l'empereur.

— Il est entré à midi dans Grenoble, sire ; et quand je l'ai vu avant-hier, par ordre de Votre Majesté, il m'a chargé de l'assurer qu'il était à elle *à la vie à la mort!*

— Brave garçon! dit l'empereur avec émotion... oui, il est tout à moi !... Et mon petit docteur, comment a-t-il soutenu la route !

— Très-bien, sire, et dans peu d'heures il sera près de Votre Majesté.

— Qu'elle impression mes proclamations ont-elles produite sur le peuple et les soldats ?

— Celle que Votre Majesté devait attendre, le plus grand enthousiasme !

— Le bataillon que Grenoble m'a envoyé, dit l'empereur en souriant, s'est réuni à moi aussitôt qu'il m'a vu... Je n'ai fait que me montrer... mes vieux soldats m'ont bien vite reconnu.

Le cortége se composait ainsi :

L'empereur était précédé par quatre chasseurs à cheval de sa garde, et quatre lanciers polonais qui éclairaient la route... puis venait Napoléon, précédant son monde de quelques pas et n'ayant à côté de lui que le général Bertrand, le général Drouot et le général Cambronne ; à cinq ou six pas se tenaient plusieurs officiers, parmi lesquels on distinguait le général comte Germanouski, colonel des lanciers polonais. Une douzaine de chasseurs et de lanciers, et puis *l'escorte* de l'empereur, forte d'une centaine d'hommes à cheval, tant polonais que chasseurs ; ensuite, à une demi-heure de marche était *le corps d'armée*, fort de six cents hommes, augmenté du bataillon du 5e et de la compagnie du génie qui s'étaient ralliés à Napoléon aux cris de Vive l'empereur! aussitôt qu'ils l'avaient aperçu... et cela devait arriver.

Napoléon paraissait dominé par de grandes pensées ; il marchait souvent seul, non loin de sa troupe, mais seulement à quelques pas, et semblait réfléchir à ce qui allait se passer, car de Grenoble allait surgir la conviction pour ou contre lui... Il le comprenait, et c'était avec cette pensée d'aigle qui comprenait en même temps toute la portée d'une conséquence.

On était dans la route escarpée de Lamure à Vizille. L'empereur avait précédé ses compagnons et descendait lentement la côte de Laffray [1]. Ses

[1] On peut voir une description parfaitement exacte et

bras étaient croisés sur sa poitrine; il avait laissé tomber la bride de son petit cheval des montagnes sur son cou, et il pensait profondément... Tout à coup, il est frappé à l'aspect d'une troupe de jeunes gens à peine sortis de l'enfance qui se présentèrent à lui... Il arrête son cheval, et souriant à ces jeunes visages dont la plupart expriment l'émotion la plus vive, et qui sont là devant lui se découvrant avec un respect qui tient de la vénération divine :

— Qui êtes-vous, mes enfans? et que me voulez-vous?

Les jeunes gens se regardaient les uns les autres... enfin, l'un d'entre eux, choisi par ses camarades pour porter la parole, s'avança vers l'empereur!... Sa physionomie était agréable et douce, quoique remplie d'intelligence; ses yeux qui exprimaient une émotion des plus vives, frappèrent Napoléon... Il tendit sa main vers le jeune homme, qui la saisit et la baisa avec un sentiment de respect et de joie... il voulut parler... il ne put prononcer que des mots confus...

— Général... citoyen... sire!...

Il semblait, comme il le dit lui-même [1], que la

palpitante d'intérêt de ces lieux dans un roman historique qu'on ne saurait trop recommander à ceux qui cherchent des lectures attachantes C'est un ouvrage de M. Barginet, de Grenoble, *la Cotte Rouge* ou *l'Insurrection*. — Paris, 1828. 4 vol. in-12.

[1] Ce jeune homme était M. Barginet lui-même, alors

présence de l'empereur lui retraçât vingt-cinq ans de notre histoire.

— *Vous avez quelque chose à me dire, mon enfant*, dit l'empereur... *parlez sans crainte... est-ce donc que je vous fais peur?...*

— *Oh ! non, sire... on n'a pas peur de ceux qu'on aime*[1].

— D'où venez-vous? et que voulez-vous?

— Nous venons de Grenoble, sire; nous étions élèves du lycée impérial... En apprenant votre retour, mes amis et moi nous avons voulu vous voir un jour plus tôt, et vous dire, sire, que nous sommes prêts à mourir pour vous.

Napoléon fut attendri à la vue d'un dévouement si entier et si enthousiaste.

— En vous dévouant pour moi, leur dit-il, vous vous dévouez pour la France... Cependant, mes enfans, vous êtes bien jeunes pour être soldats... et puis vos parens connaissent-ils votre résolution?

Les jeunes gens se regardèrent... M. Barginet répondit, un peu embarrassé :

— Sire... nous sommes partis sans prévenir personne.

élève du lycée impérial de Grenoble C'est un jeune homme estimable et portant un cœur vraiment français. Je lui renouvelle, dans cette note, l'assurance de toute l'estime que je lui porte. Il raconte cet épisode avec une expression sentie qui touche une âme française.

1 Ce sont les propres paroles de l'empereur et de M. Barginet.

— Ce n'est pas bien : le premier devoir de la société, c'est d'être soumis à ses parens, ne l'oubliez jamais... Au surplus, ajouta-t-il en souriant, vous n'y manquerez probablement jamais aussi en semblable occasion... Allons, n'ayez point de crainte; répondez-moi... que dit-on de moi à Grenoble?

Cette question de l'empereur, que le jeune lycéen n'attendait pas, produisit sur lui l'effet d'une commotion électrique, à ce qu'il m'a dit lui-même... Il répondit à Napoléon que Grenoble l'attendait avec délire et amour, ainsi que toutes les populations circonvoisines, mais que le peuple attendait aussi de lui des institutions libérales, la paix, et la destruction des droits réunis [1].

— Napoléon fit un mouvement et ne répondit pas tout de suite...

— Le peuple a raison de compter sur moi, dit-il enfin; je l'aime, et je veux qu'il soit heureux. On l'a blessé dans ses droits depuis un an; je réparerai ce malheur. La France a été le plus bel empire du monde, il sera le plus libre.

En ce moment on tournait une des mille sinuosités de la côte de Laffrey, et une grande masse de bâtimens parut attirer l'attention de Napoléon; il mit sa main devant ses yeux pour mieux voir,

[1] On sait que les droits-réunis étaient en horreur aux Français, et que la fausse promesse de les abolir, faite par Louis XVIII, lui a été bien funeste.

et demanda au jeune Barginet quel était ce bâtiment.

— *Le château de Vizille, sire ; c'est là qu'en* 1788 les états-généraux du Dauphiné ont proclamé la liberté.

L'empereur écouta et demanda ensuite au jeune Barginet des détails sur l'histoire du Dauphiné [1], détails que le jeune élève pouvait lui fournir mieux que personne. L'empereur tressaillit en apprenant que cette côte de Laffrey était le chemin qu'Annibal avait suivi deux mille ans avant. Annibal était son héros, comme on le sait.

— Je m'arrêterai au château de Vizille et j'y passerai la nuit, dit-il après un moment de réflexion.

— Non, sire, dit le jeune homme, qui continuait à converser avec lui tout en marchant à côté de son cheval.

— Comment cela ? s'écria l'empereur, tout étonné du ton décidé du jeune homme.

— Grenoble n'est qu'à trois lieues, sire, vous y avez des ennemis, vous devez y arriver ce soir... On ne peut tourner la ville, qui est entre deux vallées et au confluent du Dras et de l'Isère.

[1] Ceci est un trait caractéristique de Napoléon. Il parlait toujours aux gens qu'il rencontrait de ce qu'ils savaient le mieux. Ainsi, ce jeune lycéen devait savoir l'histoire de sa province mieux que toute chose, et l'empereur la lui faisait dire.

A mesure que le jeune homme parlait, Napoléon le regardait avec un profond étonnement, mais avec bienveillance.

— Quels sont les ennemis que j'ai à Grenoble ? demanda-t-il au jeune homme.

— Je ne puis les nommer, sire, je dois me borner à vous avertir.

— Quel âge avez-vous ?... où avez-vous été élevé ?

— J'ai seize ans, sire, et mon éducation est un de vos bienfaits ; j'ai étudié comme élève national au lycée de Grenoble.

— Savez-vous les mathématiques ?

— Non, sire.

— Eh que diable savez-vous donc ?

— La littérature et l'histoire.

— Bah ! la littérature ne fait pas un officier-général. Vous me suivrez à Paris et vous entrerez à Saint-Cyr ou à Fontainebleau.

— Mes parens sont trop pauvres pour y payer ma pension, sire.

— Je m'en charge... Je suis aussi votre père, moi !.. ainsi voilà qui est convenu... Adieu : *quand nous serons* à Paris, vous rappellerez au ministre de la guerre la promesse que je vous fais [1].

[1] Elle ne fut pas vaine. M. de Las-Cases, à qui M. Barginet fut présenté, lui a dit qu'à Sainte-Hélène l'empereur, parlant de son voyage triomphal en Dauphiné, parlait aussi du jeune écolier, dont il avait seulement oublié le

Et l'empereur s'éloigna en laissant le jeune élève dans un enchantement qui ne devait, hélas ! durer que comme une illusion magique et s'évanouir comme elle.

J'ai parlé de *de défection* des troupes envoyées contre l'empereur. Je vais donner quelques détails sur cet événement.

Dans la nuit du dimanche au lundi, c'est-à-dire du 6 au 7 mars, on avait dirigé sur Lamure un bataillon du 5e de ligne et une compagnie du régiment des sapeurs. Le général Marchand, qui commandait la 7e division militaire, était Dauphinois; je n'ai rien à dire sur lui, si ce n'est qu'en 1814, lors de l'envasion étrangère, il fut accusé par la voix publique de peu de fermeté. On prétendait qu'il n'aimait pas l'empereur, et que cette raison lui avait donné de l'apathie dans sa conduite. Le même motif le réveilla sans doute, et les mesures les plus violentes furent ordonnées aux chefs de ces troupes envoyées à Lamure. Le principal chef était un aide-de camp du général Marchand dont je tairai le nom.

Ces troupes rencontrèrent quarante ou cinquante grenadiers partis de Lamure pour éclairer la route... Les officiers, ne voyant pas l'empereur,

nom, mais non pas la promesse qu'il lui avait faite. Un décret du 10 avril 1815 le nomme élève national à Saint-Cyr ou à Fontainebleau, et une autre décision, peu de jours après, le dispensait de payer le trousseau exigé par les règlemens.

ne voulurent permettre aucun rapprochement entre les deux troupes... ils craignaient même une capitulation.. Les grenadiers de la garde se replièrent sur l'empereur, et les autres prirent position entre Lamure et les lacs de Laffrey ; ils occupèrent un mamelon que j'ai vu [1] depuis cette époque mémorable, et que j'ai salué avec un saint respect.

En apprenant la résistance qu'avaient éprouvée ses soldats, l'empereur se sentit inquiet, mais sans le laisser voir. La crise de sa destinée, je le répète, devait se décider à Grenoble, ou par les troupes qu'elle renfermait, et il le savait bien.

Une particularité assez singulière, c'est que les populations de Lamure et des villages voisins avaient toutes déserté leurs demeures pour suivre leur empereur bien-aimé!... Ils étaient là sur les pics élevés ; courant sur la crête des montagnes avec des rameaux, des touffes de violettes, de primevères, de jacinthe des montagnes, dont ils jonchaient la route que Napoléon parcourait au-dessous d'eux... Ils ne paraissaient même pas inquiets de l'issue de la lutte qui allait s'engager.

L'empereur montait un petit cheval de montagne très-vif et très-petit... il en descendait rarement. Mais en reconnaissant les troupes qui occupaient le plateau de Lamure, il mit pied à terre et s'avança brusquement devant elles.

1 A l'époque de mon dernier voyage d'Italie.

La vallée dans laquelle se jouait ce drame si important est sauvage, mais pittoresque. On l'appelle, je crois, la vallée de Beaumont. Napoléon, sur le mamelon qui dominait le plateau où étaient les troupes qui venaient contre lui, paraissait un être surnaturel!... Il avait avec lui ses grenadiers, mais qui portaient l'arme sous le bras gauche... A sa vue une voix faible ordonna un mouvement... les soldats restèrent immobiles : alors l'empereur se rapprocha d'eux et déboutonnant sa redingote grise, il dit d'une voix forte :

— Soldats ! je suis votre empereur ; ne me reconnaissez-vous pas ?... S'il en est un parmi vous qui veuille tuer son général, me voilà !

— Vive l'empereur ! vive l'empereur! s'écrièrent les soldats en jetant leurs fusils et courant à l'empereur pour lui baiser les mains, ses habits, ses bottes... c'était un délire... Les soldats ôtaient leurs shakos, les mettaient sur leurs boïonnettes, et criaient Vive l'empereur, tandis que les montagnards agitaient leurs larges chapeaux du haut de la montagne en leur répondant. Le jeune aide-de-camp du général Marchand commanda DEUX FOIS le feu contre l'empereur... à la seconde fois, il fut contraint de fuir, car les soldats voulaient le massacrer.

L'empereur fut en ce moment supérieur à lui-même... il ne voulut pas être un chef de parti ni un chef de faction turbulente ; il refusa les services des officiers qui venaient se joindre à lui

et qui lui proposaient de retourner à Grenoble et de faire ouvrir les portes devant lui. Les habitans de la Mateyline lui proposèrent également de se lever en masse, il les refusa tous deux. Demeurant digne et grand, il voulut être *souverain*, ne comptant que sur l'amour de ses peuples et de l'armée.

Ce fut quelque temps après cet événement mémorable que Napoléon éprouvant une soif excessive en traversant le village de Laffrey, entra chez une vieille femme, qui, ne le connaissant pas, lui parla de lui-même avec un tel amour qu'il en fut ému.

— Seulement, disait la vieille, si je pouvais le voir avant de mourir!... pour lui baiser la main et lui dire de nous ôter les droits-réunis.

En s'en allant, l'empereur lui donna trois ou quatre napoléons et se fit connaître à elle... Maintenant la bonne vieille peut mourir; comme Siméon, disait-elle, je le puis, car j'ai *vu le Seigneur*.

Ah! c'est qu'il était adoré de la France, voyez-vous... et, que ces hommes simples et bons à l'esprit rude, mais au cœur bon, à l'âme grande, voyaient en lui la gloire de la patrie, et cette gloire-là, c'était leur gloire.

# CHAPITRE XIII.

Arrivée de l'empereur à Vizille. — *Mais qu'avez-vous donc là, M. le curé?* — Le ruban blanc. — La Marseillaise et le Chant du Départ. — Des troupes approchent. — 7e régiment de ligne. — Labédoyère dans les bras de l'empereur. — Historique du 7e. — L'aigle cachée dans un tambour. — Marche triomphale. — L'aide-de-camp veut toujours faire feu. — Nouvel empêchement. — Le docteur Emery. — A défaut de clefs on enfonce les portes de Grenoble. — Nouvelle sorte d'hommage à déposer aux pieds d'un empereur. — Hôtel d'un soldat d'Égypte. — Un chevalier de la Légion-d'Honneur et officier d'ordonnance. — M. Dumoulin en 1830. — M. de Lafayette deux fois fatal à la dynastie impériale et aux destinées de la France. — M. Champollion Figeac. — Projet d'arriver à Paris sans tirer un coup de fusil. — Travail de cabinet. — L'évêque et les curés des quatre paroisses de Grenoble sont présentés. — La cour impériale. — Les joies. — Enthousiasme. — Baiser sur les deux joues. — Drapeau tricolore improvisé. — Langage d'un homme libre et de cœur.

L'empereur était encore à quelque distance de Vizille lorsque le bruit des cloches et celui d'une population entière venant au devant de lui, lui annonça qu'il était encore le bien-venu dans cette

bourgade. En effet, à peine fut-il au pont sur la Romanche, qu'il fut entouré par une foule délirante de joie qui le couvrait d'une pluie de violettes et de jacinthes des montagnes, avec des branches de sapin et de buis, seule verdure de cette époque de l'année... Vive l'empereur ! à bas la calotte !

— Que disent-ils donc? demanda l'empereur.

— Ils crient à bas les prêtres, répondit Dumoulin !... Mais ce n'est pas ici que nous devons témoigner notre amour à Sa Majesté, mes amis, c'est à Grenoble... à Grenoble !!

— A Grenoble! s'écria la troupe, à Grenoble!...

C'est ainsi que Napoléon traversa Vizille, au milieu d'une foule ivre de son amour pour lui. En passant devant l'église il vit un homme vêtu de de noir qui se démenait comme *un possédé*, c'est le cas de le dire, en criant à tue-tête : Vive l'empereur!... Vive le grand Napoléon!... C'était le curé. L'empereur s'arrêta devant lui.

— Bonjour, monsieur l'abbé, lui dit-il... je vous remercie... mais monsieur l'abbé qu'est-ce donc que vous avez là ?...

Et Napoléon indiqnait du doigt un petit ruban blanc...

— Ah ! sire, je vous demande bien pardon... *ce n'est rien*, dit le curé tout confus, en mettant son lis et son ruban blanc dans sa poche... Mais la foule commença à faire entendre cette espèce de rugissement qui est la parole populaire. Le

pauvre prêtre pâlit et regarda Napoléon. L'empereur s'approcha de lui et lui tendit la main que le curé baisa avec transport, en criant Vive l'empereur!... Toute la population de Vizille suivit l'empereur, et dans ce moment plus de six mille habitans des campagnes étaient autour de lui... Presque tous les jeunes gens de Vizille, surtout, portaient des rubans tricolores à leur chapeaux et précédaient l'empereur en chantant *la Marseillaise* et *le Chant du Dépari!*... Toutes les maisons étaient ouvertes, et l'on obligeait les grenadiers qui succombaient à la fatigue d'entrer pour manger et se reposer un moment... Il y avait quelque chose d'antique et de beau, comme les souvenirs des beaux temps romains, dans ces fêtes populaires et cet élan de toute une nation libre dans l'expression de son amour. C'est ainsi qu'on arriva au petit village de Brié, entre Grenoble et Vizille; il était alors près de cinq heures du soir. Tout à coup l'empereur s'arrête et prend sa lunette... — Je ne me trompe pas, dit-il, ce sont des troupes... Ah! ah! il paraît qu'on vient au devant de nous pour chercher la bataille!...

Dumoulin qui, en sa qualité d'habitant de Grenoble, connaissait mieux le pays et les troupes de la garnison, piqua des deux pour aller reconnaître les arrivans... Au bout de quelques minutes il revint annoncer à l'empereur qu'il avait rencontré M. de Launay, adjudant-major du 7e de ligne, envoyé par Labédoyère pour annoncer à l'empe-

reur que le 7e venait à sa rencontre... Au même instant, le régiment arrivait à la course et dans le plus grand désordre ! Il avait été impossible de retenir les soldats... c'étaient des cris... des larmes... L'empereur était vivement ému.

— Où est le colonel ? dit-il.

— Ah sire ! je vous revois enfin ! s'écria le noble jeune homme en se précipitant contre l'étrier de Napoléon... Il était couvert de sueur et de poussière, mais son beau visage rayonnait de joie et ses yeux étaient remplis de larmes...

— Dans mes bras, mon cher enfant, lui dit l'empereur en lui ouvrant les siens !... Labédoyère s'y jeta, et Napoléon l'embrassa comme son frère...

— Et mon aigle ? dit l'empereur...

— Labédoyère la lui présenta... Napoléon la prit, la regarda, puis la baisa à deux fois, et deux larmes roulèrent sur cet emblème de notre gloire doublement sanctifié par ce noble baptême...

Il faut raconter les événemens remarquables qui avaient précédé cette jonction du 7e régiment de ligne.

J'ai parlé de l'agitation qui régnait dans Grenoble, et de la mauvaise volonté du préfet, du général Marchand et même d'un M. Renauldon, maire de la ville, qui ne voulait *rien*, et qui par là n'était bon à *rien* aussi... Mais tout se montra sous un aspect sinistre aussitôt que les soldats

parurent, quoique avec tristesse, se préparer à suivre leurs ordres. Toutefois on craignait à la préfecture que les troupes ne voulussent pas tirer... Mais en tout état de choses, on redoutait la guerre civile et des scènes terribles.

Au milieu de cette agitation, le lundi 7 mars, environ vers midi, on entend le tambour battre, et un moment après un régiment traverse la ville, et vient se mettre en bataille sur la grande place de la ville. Ce régiment était le 7e de ligne venant de Chambéry, c'était le plus beau régiment de France, et son colonel l'un des plus braves et des plus remarquablement beaux qu'il y eût dans toute l'armée.

Le colonel Labédoyère avait à cette époque à peine trente ans accomplis. Il était beau comme Renaud. Ses cheveux blonds se *massaient* si bien sur sa tête, sur son front large et puissant révélant une volonté profonde! Ses yeux étaient bleus, et pourtant brillans et pleins de feu. Sa tournure était élégante, sa taille élancée et souple, et toute sa personne parfaitement distinguée... Son dévouement à l'empereur était un culte...

En arrivant sur la grande place, Labédoyère vit que le général de Villiers, commandant le département, l'avait suivi. Il venait lui donner des ordres de la part du général Marchand. Labédoyère les écouta en silence et ne répondit d'abord pas un mot... Tandis que le général parlait, des murmures s'élevaient du sein des rangs, et

déjà tout annonçait la scène qui allait suivre. Tout à coup le colonel parcourt d'un coup d'œil le front du régiment... il commande le silence, et s'écrie d'une voix forte :

— Soldats !... on m'ordonne de vous mener contre l'empereur pour le combattre !... Soldats ! je donne ma démission et ne suis plus votre colonel... Ce n'est pas moi qui vous conduirai au chemin de l'infamie !

Aussitôt des cris s'élèvent de toutes parts... Non ! non ! Vive notre colonel ! vive l'empereur !... suivons notre colonel !

— Je vous remercie, dit Labédoyère... mais je ne puis vous commander... L'empereur a reçu mes premiers sermens, il me réclame, je dois aller à lui !... Soldats !... mes chers camarades, vous pouvez demeurer sous votre chapeau ; quant à moi, je retourne à celui sous lequel j'ai toujours combattu. Adieu, je vais au drapeau national... Adieu !...

Les cris de de *Vive l'empereur* redoublent avec une exaltation qu'il est impossible de rendre. Les rangs se rompent, et le colonel est entouré de toutes parts...

— Colonel, dit un officier, vous ne pouvez quitter des enfans qui vous aiment... conduisez-les à l'empereur !

— Oui ! oui ! crièrent-ils, à l'empereur ! à l'empereur ! Vive notre colonel !

Labédoyère les regarda avec attendrissement.

Le malheureux jeune homme ! le ciel lui devait ces heures de félicité avant les heures sinistres qu'il lui gardait !

— Vous le voulez donc, mes amis ! s'écria-t-il ; eh bien, en avant ! *qui m'aime me suive !!...*

— Nous irons tous ! s'écria un vieux soldats !... et si vous nous aviez menés contre l'empereur, nous ne vous aurions pas suivi. Colonel !... regardez !... Viens ici tambour.

Le tambour déchira aussitôt un des côtés de sa caisse et en tira l'aigle du 7e qu'on avait ainsi gardée !... il la remit aux mains du colonel qui, l'ayant prise, la baisa avec une joie respectueuse !... Aussitôt le drapeau blanc fut déchiré, foulé aux pieds par les Grenoblois et les soldats ; car la population s'était mêlée à la troupe, et criait aussi haut qu'elle... Dans le même instant chaque soldat eut à son schako une cocarde tricolore. Ce fut comme un enchantement. A peine étaient-elles attachées que le régiment se mit en marche, tambours battant, musique en tête, au pas accéléré... Plus de six mille personnes sortirent en même temps... C'était un délire.

Ceci se passait en même temps et à la même heure que l'affaire de la Mure...

Maintenant les troupes étaient réunies autour de l'empereur. Après Vizille, on traversa deux grands villages dont la population entière se joignit à la masse immense qui déjà était avec Napoléon, et lorsqu'il arriva devant Grenoble,

à 6 heures du soir, le 7 mars, il avait avec lui plus de 15,000 âmes...

Les portes de Grenoble étaient fermées. L'agitation la plus grande régnait dans la ville... Après le départ du 7e, le général Marchand avait passé une revue, il avait parlé aux soldats, on avait crié Vive le roi... Le soldat était demeuré morne et sombre, il n'avait pas même levé les yeux sur les chefs. Le général Marchand fit assembler un conseil de guerre, rien n'y fut résolu... et le trouble ne fit qu'augmenter à l'approche de la nuit quand on sut que l'empereur ne s'arrêtait pas à Vizille, et venait sur Grenoble. En même temps on vint dire que les soldats et les officiers du 5e, consignés dans leurs casernes, en descendaient par les fenêtres à l'aide de leurs draps, et employaient le même moyen pour se couler le long des remparts et aller joindre l'empereur...

C'est en ce moment que Napoléon entrait dans le faubourg Saint-Joseph, et arrivait à la porte de Beaune. Un fossé de vingt-cinq pieds sépare cette porte de la chaussée. On venait de faire rentrer le bataillon qui était de grande garde et la population encombrant le pont de bois, il n'avait pu être détruit. Le docteur Émery qui était jusqu'alors resté caché dans Grenoble pour y préparer les voies, venait d'en sortir, et de se faire connaître à l'empereur, qui lui tirait l'oreille pour lui témoigner, à sa manière, la joie de le revoir!...

— On vous attend avec impatience, sire! dit

M. Émery !... — Eh bien ! dit une personne de la suite de l'empereur... il faut enfoncer la porte... — Non, non, dit l'empereur !... Et ne paraissant nullement inquiet du retard qu'il éprouvait, il demeurait sur la chaussée avec une contenance tranquille, les bras croisés, et se promenant au milieu de cette foule idolâtre qui l'avait suivi à plusieurs lieues de ses foyers...

Il était nuit. Pour éclairer la scène, les soldats de l'empereur et une foule de gens avaient acheté dans les nombreuses fabriques de chandelles qui sont dans le faubourg Saint-Joseph des torches et des chandelles, ce qui rendait la scène très-pittoresque... On devrait faire un tableau qui rappelât le fait; il serait à désirer que l'immortel pinceau d'Horace Vernet, qui déjà a perpétué plusieurs faits intéressans, s'emparât de celui-ci...

Dans ce moment, une voix s'écria des remparts : — On va tirer !... En effet, le jeune aide-de-camp du général Marchand, le même qui avait commandé le feu à la Mure, était sur les remparts et cherchait à exciter les soldats. Enfin, indigné de l'inaction des troupes, il s'empara d'une mèche, et allait mettre lui-même le feu, lorsqu'une femme s'élança sur lui, lui arracha la mèche des mains en s'écriant : Malheureux, qu'allez-vous faire !... ne savez-vous pas qu'avec l'empereur sont nos maris et nos fils?... d'ailleurs, nous voulons l'empereur !... Vive l'empereur !

A ce cri une commotion électrique répond...

Le nom de l'empereur est poussé au ciel par des milliers de voix!... Cependant l'empereur était si près des batteries!... M. Émery l'engagea à se retirer...

— Allons donc, dit Napoléon, que voulez-vous qui m'arrive? *et puis d'ailleurs un boulet tue, mais il ne fait pas de mal* [1] *!*

— Enfin on apprit que le général Marchand avait quitté Grenoble, en emportant les clefs de la ville. Cette vengeance était bien petite, dans une aussi grande circonstance. Aussitôt les habitans de la ville prirent une poutre et brisèrent la porte de Beaune... Ce fut alors que l'on vit un admirable spectacle! Trente mille âmes hors des maisons garnissent les rues et la grande place comme pour border la haie, et faire cortége d'honneur. Toutes les maisons sont illuminées, et l'empereur ne fut jamais accueilli ainsi, même aux jours de sa plus grande puissance... Tous les soldats, les officiers qui le suivaient, sont enlevés par les habitans; ils ne veulent pas qu'un habitant en prenne deux... ils veulent tous avoir part à ce qu'ils appellent la fête de leur ville [2]. C'est ainsi que l'empereur arrive à l'hôtel des Trois-Dau-

1 Propres paroles de l'empereur... En général elles ont été religieusement conservées.

2 Tous ces détails m'ont été donnés, non pas par une personne et même deux, mais par quatre ou cinq, et je ne puis mettre en doute leur véracité.

phins [1]... A peine y était-il, qu'une députation du peuple est introduite.

— Sire, lui dit un homme de la ville, nous vous avons obéi lorsque vous nous avez ordonné de ne pas enfoncer les portes de notre Grenoble ; mais si vous voulez mettre la tête à la fenêtre, sire, Votre Majesté verra les portes de la ville que nous lui avons apportées à ses pieds pour lui montrer que nous ne partageons pas l'indigne résistance qui vous a été faite.

Et ouvrant la fenêtre, il montre en effet à l'empereur les deux portes qui gisaient devant la maison. L'empereur souriait à ces témoignages d'une si profonde affection ! lorsque des cris plus violens que jamais de Vive l'empereur ! et paraissant poussés par 20,000 hommes, se firent entendre. C'était un bataillon du 5e que le lieutenant-colonel avait voulu faire sortir de la ville, et qui y rentrait de force, conduit par le capitaine Pelaprat, et criant Vive l'empereur ! à bas les Bourbons !...

Dumoulin, qui n'avait pris aucun repos depuis l'arrivée, et Émery, venaient de se jeter sur un lit, lorsque son ami vint le chercher de la part de l'empereur.... Il se leva, et fut à l'hôtel des Trois-Dauphins... Il fut introduit par le grand-maréchal, et l'empereur lui dit en le voyant :

[1] L'empereur ne voulut pas aller loger à la préfecture... Il se rappela un vieux soldat d'Égypte qui tenait un hôtel à Grenoble. Ce fut là qu'il s'en alla loger.

— J'ai voulu vous témoigner toute ma satisfaction de votre belle conduite, monsieur Dumoulin : vous êtes membre de la Légion-d'Honneur !... vous me suivrez à Paris !

— Mais, sire, comment reconnaître tant de bontés... et en quelle qualité?...

— D'officier d'ordonnance... Venez avec moi, ma fortune sera la vôtre... je vous attache à ma personne...

Et lui frappant sur l'épaule, comme il prenait congé :

— Attendez, lui dit-il. Et en ouvrant un nécessaire, il en tira une croix.

Prenez toujours celle-là, lui dit-il, et demain de bonne heure prenez votre service près de moi, monsieur l'officier d'ordonnance [1]... Mon-

[1] M. Dumoulin a joué un trop grand rôle dans le retour de l'empereur en 1815, pour qu'il n'en soit pas beaucoup parlé... Sans doute il a des envieux et des jaloux qui prétendent diminuer le prix de ses actions en 1815; mais la vérité existe. Nul officier de Napoléon ne lui fut plus dévoué. Lorsqu'en 1818, Dumoulin gagna à la Bourse plusieurs millions, il ouvrit une négociation avec lord Bathurst, secrétaire d'état de la marine, pour être autorisé à envoyer 100,000 francs par an à l'empereur, à Sainte-Hélène. Sous la restauration, Dumoulin fut arrêté 809 fois pour des tentatives en faveur de Napoléon... Le 29 juillet 1830, revêtu de son uniforme d'officier d'ordonnance de l'empereur, il fut le premier à entrer à l'Hôtel-de-Ville. Le gouvernement provisoire pour récompense le nomma commandant de l'Hôtel-de-Ville. Alors se rappelant son serment fait à l'empereur, à l'île d'Elbe, de mourir pour sa cause,

sieur le grand maréchal, voici un nouvel officier de ma maison, dit Napoléon en tirant l'oreille de son nouvel officier d'ordonnance. Et voilà comment cet homme avait des *séides*, et se faisait adorer !...

En sortant de chez l'empereur, Dumoulin rencontra M. Champollion-Figeac, qui était le second des amis qui avait été mis dans le secret du voyage de l'île d'Elbe. Il venait remplir auprès de l'empereur les fonctions de secrétaire[1], et les

il court chez *David*, imprimeur, faubourg Poissonnière, dans la nuit du 28 au 29, il fait faire plusieurs milliers de proclamations qui rappelaient Napoléon II au trône de France, d'après le décret des Chambres du 21 juillet 1815, et le 30 juillet, à 9 heures du matin, du consentement de trois membres de la commission municipale, *dont je sais les noms*, aidés d'un petit nombre d'amis qui étaient dans son secret, ils proclament Napoléon II, lorsque M. le colonel Carbonnel, associé de l'agent de change Lombard et secrétaire de M. de Lafayette, dit à M. Dumoulin que son général voulait lui parler, et l'attira dans une pièce reculée, où il ne trouva que deux fonctionnaires qui le retinrent dans cette chambre depuis 9 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir. Cette circonstance est la seconde où M. de Lafayette fut fatal à la dynastie impériale. Je parlerai de la première dans mon *Histoire de la Restauration*, à la fin des Cent-Jours. J'ai placé celle-là maintenant, parce que n'allant pas jusqu'à cette époque, je puis anticiper sans crainte. M. de Lafayette a été funeste à la France sous tous les régimes. Je crois qu'il voulait lui donner le sien.

[1] M. Champollion-Figeac est aujourd'hui conservateur des chartes et manuscrits à la Bibliothèque royale de Paris... Il est frère de M. Champollion des hiéroglyphes.

conserva pendant les quarante-huit heures de son séjour à Grenoble. L'empereur ne le connaissait pas, mais il avait demandé à Dumoulin un homme *sûr*, et celui-ci lui avait donné M. Champollion, qui lui était dévoué. Je ne parle de cette circonstance que pour faire juger Napoléon sous un jour toujours nouveau. Après avoir remercié M. Champollion, il lui parla de l'Égypte... et le voilà oubliant Grenoble, l'île d'Elbe et même Paris, et parlant de cette Égypte bien-aimée, de ses antiquités, des quatorze dynasties des Lagides renfermés dans les Pyramides, du réveil du peuple arabe, de l'isthme de Suez... Que dit-on des grands travaux que j'ai ordonnés pour la traduction du dictionnaire chinois, et de la nouvelle traduction française de Strabon ?... Lorsque je serai à Paris, il faut que je me fasse rendre compte de ces travaux littéraires.

Et la conversation se prolongea ainsi jusqu'à une heure du matin... — Allez vous coucher, dit l'empereur à M. Champollion, et revenez demain d'aussi bonne heure que vous pourrez.

Le lendemain 8 mars, à 6 heures du matin, M. Champollion était dans la chambre à coucher de l'empereur... Il était levé depuis une heure, et l'attendait.

— Au travail !... dit-il.

A huit heures et demie arriva un chef d'escadron, qui venait de Lyon au nom du général Brayer... c'était un officier de son état-major,

nommé Molien de St.-Yon... il venait assurer l'empereur du dévouement du général Brayer ; il avait quitté Lyon le 7 à deux heures de l'après-midi.

— Repartez à l'heure même, dit Napoléon, assurez Brayer de mon amitié. M. Mollien l'assura à son tour de l'enthousiasme des Lyonnais.... L'empereur le garda long-temps, et lui donna une foule d'instructions [1].

Sur toutes choses, lui dit-il en partant, dites à Brayer que je veux arriver *à Paris sans tirer un coup de fusil*...

Dès le 8 au matin, l'empereur était désiré et demandé par la ville tout entière; mais il voulait s'occuper de soins importans, et questionnant quelques notabilités de la ville :

— M. Fourrier s'est fait justice à lui-même en quittant Grenoble, dit Napoléon... Mais qui puis-je nommer préfet?

Une voix nomma M. Savoie Rollin, ancien préfet de Rouen...

— Savoie Rollin est ici ! s'écria l'empereur; qu'il vienne à l'instant... Et votre garde nationale, elle doit être nombreuse ; mais celui qui la commandait hier pour le comte de Lille, ne peut la com-

[1] M. Mollien de Saint-Yon, officier distingué, fut attaché à la personne de l'empereur comme officier d'ordonnance. Il est aujourd'hui chef du bureau topographique à la guerre et colonel.

mander aujourd'hui... Nommez-moi le citoyen le plus digne de votre ville, ajouta-t-il en se tournant vers les habitans de Grenoble...

On fut chercher M. Savoie Rollin, il était à sa campagne; on offrit à M. Alphonse Perrier, ou Adolphe, je ne suis pas sûre, mais c'est un frère du ministre, de prendre le commandement de la garde nationale; mais comme il était ami de M. le comte de Montal, il ne voulut point le remplacer. On offrit à un M. Didier, sous-préfet de l'Isère, de venir prendre la place de préfet. C'était un trembleur plutôt qu'un homme fidèle; il refusa.

— Eh bien? dit l'empereur, un conseiller de préfecture remplira les fonctions de préfet... Et il nomma un ancien major de la garde impériale pour commander la garde nationale.

Ce fut à Grenoble même, le 8 mars, que Napoléon dicta à M. Champollion sa lettre à l'empereur d'Autriche.

Aussitôt que l'empereur fut visible, M. Simon, évêque, se présenta à la tête de son chapitre et des quatre curés des paroisses de la ville de Grenoble, il avait enfin tout son clergé, à l'exception de son vicaire-général, M. Bouchard, qui s'en était allé... Un incident plaisant arriva à cette audience.

Comme l'évêque présentait à l'empereur les curés en les nommant par leurs noms propres, au moment où il dit : J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté M. de La Grez...

— Ah! c'est vous, M. le curé, dit l'empereur en allant à lui, qui me dites tant d'injures tous les dimanches dans vos sermons aux cuisinières!...

— Ah! mon Dieu, sire, disait le curé tout troublé... je vous assure...

— Je ne vous en veux pas; je sais que vous êtes un bon prêtre... continuez si cela vous amuse... j'ai permis la liberté des cultes.

Le pauvre curé demeura stupéfait... Napoléon le voyant si malheureux fut à lui.

— Allons, n'y pensez plus!... seulement soyez doux et charitable pour tous... c'est la vraie loi de Jésus-Christ.

On annonça la cour impériale.

L'empereur fut encore prodigieux dans cette audience; il parla jurisprudence comme le plus habile d'entre eux, et surtout de la nécessité de retoucher à nos lois mal faites.

— J'ai longuement discuté dans le conseil d'État la nécessité de refaire le Code civil et le Code criminel... Mais que voulez-vous? j'avais toujours à lutter contre des hommes qui ne me parlaient que de donner de fortes armes au pouvoir.

Ce fut surtout avec M. Béranger, avocat-général, que l'empereur soutint la plus longue discussion, émettant toujours des idées lucides, justes, vastes et précises comme doit être la justice. Tous les magistrats en étaient dans une profonde admiration.

—Nous nous retrouverons, je l'espère, dans une

circonstance plus paisible, et nous travaillerons ensemble, dit l'empereur en donnant congé à la cour, et nous ferons de bonne besogne; nous compléterons cette œuvre dont la rédaction ne s'est que trop ressentie des nécessités de l'époque... Mais ce qui était touchant c'était de voir les généraux, les colonels, les officiers s'approcher de Napoléon!... ils semblaient retrouver un frère; ils pleuraient de joie et tremblaient en lui parlant.

— Les Bourbons avaient répudié vos gloires, leur dit Napoléon... Ils firent une faute, et non seulement une faute, mais ce fut une insulte à la France.

Après toutes ces audiences, l'empereur descendit enfin pour passer la revue de la garnison et de la garde nationale. La garnison se formait du 5e et du 7e de ligne; d'une partie du 4e hussards; de deux compagnies du génie, et du 4e d'artillerie... Tout cela était en bataille, ainsi que les 1500 hommes de garde nationale, belle et vaillante troupe composée presque en entier de vieux soldats.

L'enthousiasme fut encore plus délirant le 8 que la veille au soir... L'empereur était porté sur les bras du peuple... Une jeune fille s'approcha de lui avec une branche de laurier à la main et lui récita des vers.

— Que puis-je pour vous? ma belle enfant, lui dit l'empereur, trompé par son attitude. La

jeune fille rougit, puis relevant les yeux sur Napoléon :

— Je n'ai rien à demander à Votre Majesté, dit-elle; mais elle me rendrait bienheureuse si elle voulait m'embrasser.

L'empereur l'embrassa sur les deux joues.

— J'embrasse en vous toutes les dames de Grenoble, dit-il à haute voix, et en tournant la tête de tous côtés avec un charmant sourire.

Tandis qu'il s'avançait vers le lieu de la revue, on s'aperçut qu'il n'y avait pas de drapeau tricolore ; à l'instant même, Dumoulin courut dans un magasin de mérinos, et, faisant prendre trois lés, blanc, rouge et bleu, il les fit aussitôt coudre ensemble et en quelques minutes le drapeau fut prêt. Aussitôt que ses ondulations agitées par le vent se déployèrent dans l'air et frappèrent les yeux de leurs vives couleurs, il y eut d'abord un silence!... et puis des applaudissemens fanatiques!... mais rien ne peut peindre l'attendrissement, le délire qui s'empara des femmes, des vieillards, des hommes d'un âge mûr lorsque la musique militaire joua l'air de la Marseillaise !!... Ah! je les conçois ces transports à la vue du drapeau victorieux et chéri... au son de cet admirable héroïde!... Mon cœur a battu devant leur retour, et mes larmes ont coulé sur eux en 1830!... Voici un fait peu connu; je le rapporte comme à la louange des habitans de l'Isère.

Après la revue, une députation de citoyens

recommandables se présenta avec une adresse pour l'offrir à l'empereur ; elle est d'abord remise au maréchal Bertrand, qui, après l'avoir parcourue, observe qu'il s'y trouve une ligne trop forte qu'il faut supprimer.

— L'empereur, malgré toute sa bonne volonté, messieurs, dit le grand maréchal, peut ne pas accorder aussitôt ce qu'il aura promis!... Les circonstances peuvent être de nature...

— Monsieur le général, dit aussitôt M. Boissonet, avocat et homme d'un énergique talent et d'une vertu sévère, si nous chassons cette race des Bourbons que l'étranger nous a ramenée dans ses bagages, c'est la liberté que nous demandons : nous la voulons bien avec l'empereur... mais parce que nous pouvons aussi la vouloir sans lui... Nous attendons, monsieur le général, que vous vouliez bien nous annoncer chez l'empereur.

Ce langage d'un homme libre et de cœur devait faire voir à Napoléon que la liberté n'avait été que comprimée par lui... Et ses réflexions auraient dû envelopper davantage tout ce qui s'offrait à lui à son retour dans la patrie.

## CHAPITRE XIV.

M. de Lasalcette. — Manque de courage. — Départ de Grenoble. — On approche de Lyon. — Ce que le maréchal Soult dit au roi le 5 mars. — Progrès de l'empereur du 1er au 8 mars. — Sentimens du prétendu *bourreau des familles*. — Le vieux maréchal-ferrant, maire et orateur. — L'écharpe et le tablier de cuir. — Discours quelque peu acerbe. — Accolade. — Rêverie. — Apparence de résistance prochaine. — Maréchal Macdonald. — 13e régiment de dragons. — *Crie avec moi... Non, monseigneur... Vive l'empereur!* — Tout est perdu! — La *yeomanni*. — Adresse aux Lyonnais. — Nom de l'auteur. — *Le duc d'Orléans défait complétement les troupes de l'empereur à Bourgoin*. — Nullité de M. de Blacas. — Séance de la chambre des députés. — Serment des princes à la charte constitutionnelle. — M. d'André, préfet de police. — Le duc de Blacas et Philippe IV. — Départ de Louis XVIII. — Impressions douloureuses. — Arrivée de l'empereur à Paris. — Situation de l'Italie à cette époque.

Près de Grenoble vivait dans sa terre un gentilhomme dauphinois, le maréchal de camp Lasalcette; il demanda une audience à l'empereur, qui le reçut très bien et lui donna le commandement

par intérim de la 7e division militaire. Une particularité singulière était attachée à cet homme ; l'empereur ne l'avait pas vu depuis Marseille à l'époque où Madame-mère, fuyant la Corse, voulait lui faire épouser Paulette, la plus ravissante de ses filles, et que refusa M. de Lasalcette. Il était dans une bonne position, la jeune fille était bien belle!... trop peut-être... Mais elle fuyait son pays ; elle était proscrite, et le général Lasalcette, qui n'avait que de l'admiration, ne se sentit pas le courage d'affronter le double péril de la situation politique et de la beauté d'une femme trop ravissante.

Ce même jour 8 mars, à quatre heures du soir, Napoléon quitta Grenoble avec tout son état-major et s'en alla coucher à Bourgoin, gros bourg à dix lieues de Grenoble. Depuis le golfe Juan jusqu'à Grenoble il avait constamment voyagé à cheval ou à pied... ce fut seulement à Grenoble qu'il fit acheter une voiture.

Le lendemain matin 9 mars, en approchant de Lyon, l'empereur donna ordre au colonel Germanouski de prendre six hommes avec lui et de pousser une reconnaissance jusqu'à la Guillotière.. A peine eut-on aperçu les lanciers polonais qu'une population entière s'ébranle pour quitter ses murs et venir au devant de l'empereur... Depuis deux jours nul ne s'était couché, c'était encore plus de délire qu'à Grenoble.

C'est à Saint-Denis de Brou, *deux relais* avant

Lyon, que Napoléon rencontra la population lyonnaise presque tout entière qui venait au devant de lui !... Voilà ce que n'avait pas prévu le maréchal Soult [1] lorsqu'il disait au roi le 5 mars :

— Bonaparte demeurera *cette année* en Dauphiné, et l'année prochaine il tentera de prendre la Bourgogne.

Napoléon était débarqué le 1er mars avec neuf cents hommes; on était au 9 et il entrait à Lyon avec huit mille hommes et 30 pièces de canon !!... La route de Grenoble à Lyon est bordée par des villages ou plutôt de riches bourgades dont la popolation entière entourait la calèche découverte dans laquelle il voyageait, et lui formaient ainsi un cortége, entonnant un hozanna d'amour et de vœux exprimé dans le langage énergique des peuples du Midi. Un fait dont on n'a pas parlé dans ce voyage miraculeux, et qui a contribué à maintenir l'effervescence en sa faveur, mérite d'être rapporté.

Les jeunes gens du Dauphiné et du Lyonnais entouraient sa calèche en chantant la Marseillaise et juraient de le défendre jusqu'à la mort et de le conduire à Paris.

1 Ce ne fut que le 11 que le roi retira le portefeuille au maréchal Soult, pour le donner au duc de Feltre !... C'est une action qui sera jugée dans son temps, avec les autres de la même époque.

— Non, mes enfans, leur disait-il ; non, demeurez avec vos mères et vos jeunes femmes... J'espère maintenant la paix; s'il n'y a pas de guerre, il ne vous faut donc pas abandonner pour moi votre famille et l'administration de vos biens.

Ainsi cet homme qu'on accusait d'être le bourreau des familles, était en ce moment l'avocat des mères, des femmes et de la paix intérieure des ménages !... J'ai vu des hommes du Dauphiné à cette époque qui, pour lui, se seraient fait tuer et avec joie, et cela *je le dis avec certitude*.

Ce fut dans ce voyage de Grenoble à Lyon et non pas de Cannes à Grenoble, que Napoléon fut abordé par ce maréchal ferrant, vieillard respectable et maire de son village... Il descendit de sa montagne avec tous les habitans de sa commune et se présenta à l'empereur au moment de son passage. En voyant un vieillard la tête couverte d'une chevelure de neige et les reins ceints d'une écharpe tricolore sans avoir quitté son tablier de cuir, montrant par là quelle autorité devait veiller sans cesse, Napoléon fit arrêter sa voiture et lui fit signe de s'approcher.

« Sire, lui dit le Dauphinois, vous rentrez en France, vous allez à Paris ! Quand vous y serez, n'oubliez pas les hommes qui vous en ont ouvert le chemin. Ce sont des hommes libres et voulant l'être !... nous ne voulons ni prêtres, ni étrangers pour nos maîtres. Nous vous donneront tout ce

que vous nous demanderez ; mais vous nous conserverez nos droits dans leur intégrité ; pensez que nous sommes pauvres et vos enfans. Adieu, sire ; que Dieu vous conduise et vous protége! Pensez à notre bonheur, songez que vous êtes le réprésentant du peuple. »

C'était là une harangue un peu différente de celle de M. de Fontanes!.. Napoléon ne dit rien d'abord, mais je crois que son palais ne la dégusta pas aussi sensuellement que les autres ; et pourtant il y avait de l'amour dans ces paroles républicainement acerbes!... Et le bon vieillard était debout, respectueusement découvert à côté de la calèche et les yeux pleins de larmes?

— Oui, répondit enfin l'empereur, je ne vous oublierai jamais, peuples du Dauphiné! vous m'avez rappelé depuis que je suis parmi vous tous les nobles et grands sentimens qui me firent saluer la France, il y a vingt ans, du nom de *grande nation !*... vous l'êtes encore... vous le serez toujours... Quant à vous, monsieur le maire, dit-il au vieil ouvrier, vous avez parlé à mon âme !..... donnez-moi votre main.

Puis tout à coup, comme si une pensée rapide fût venue le frapper, il s'élança à bas de la calèche et embrassa le vieillard avec une effusion véritable.

Je tiens ce fait d'un témoin oculaire; il m'a dit que lorsque l'empereur fut remonté dans sa voiture, il ne parla à personne et demeura dans une

profonde rêverie. Il tourna souvent la tête vers le lieu où cette scène venait de se passer. Il était vivement ému, le brave homme de maire n'a jamais voulu qu'on le nommât.

Ce fut à Bourgoin que l'empereur apprit la première résistance sérieuse qu'il allait avoir à combattre ; c'est-à-dire l'arrivée du comte d'Artois à Lyon. Lyon était la deuxième ville du royaume ; Macdonald, qui commandait les troupes, n'aimait pas l'empereur, il n'y avait rien à attendre de lui, il était dans la classe de ces généraux de la république qui, pour un seul fait d'armes, s'était fait un nom que depuis, un capitaine de l'armée aurait mieux mérité qu'eux... Et Macdonald dans sa nullité ronflante, ne croyait pas un des généraux de Napoléon digne d'être son frère d'armes ; mais en revanche fier et dédaigneux, il gardait dans son cœur un fiel de rancune contre l'empereur de ce qu'il n'avait été maréchal qu'en 1809... Un tel homme avait dû être choisi par Louis XVIII, qui, au travers du brouillard qu'une mauvaise fée répandait sur ce qu'il venait voir, démêlait juste assez souvent, et, sans colin-maillard politique, attrapait quelquefois une bonne tête pour lui passer le bandeau commun.

On m'a dit que lorsque le maréchal Macdonald reçut son audience de congé de Louis XVIII, il lui exprima tout son regret d'aller combattre l'empereur !... Je le veux *croire*, mais je *ne le crois pas*.

Au surplus, son influence sur les troupes était à peu près nulle... Son nom avait un peu de fracas, mais comme il pâlissait à côté de Napoléon !... il le put voir à la revue que voulut passer le comte d'Artois.

Un régiment de dragons, le 13e, qui revenait d'Espagne depuis peu, était composé de vieux soldats. Le colonel, interpellé d'abord par le maréchal, et puis par le prince, répond :

— Monseigneur, je verserai mon sang pour la cause de Votre Altesse Royale.

Et, levant son sabre, il cria :

— Vive le roi !

Aucun cri ne lui répondit. Le régiment demeura morne et même farouche ; alors le prince voulut tenter un dernier effort, il s'approcha d'un sous-officier dont la poitrine supportait l'aigle, et qui avait le bras chargé de chevrons.

— Donne-moi ta main, mon brave homme, dit le comte d'Artois... et crie avec moi : Vive le roi !

— Non, monseigneur, répondit respectueusement mais avec fermeté le vieux vétéran... J'honore Votre Altesse Royale, mais je ne puis crier comme vous !... mon cri à moi c'est : *Vive l'empereur !!!*...

Et à l'instant même le régiment répète ce nom chéri, ce nom bien-aimé !... Le prince s'éloige et se précipite dans sa voiture en s'écriant :

— Tout est perdu !...

Et puisqu'il faut le dire, la voiture *du frère du roi* ne fut pas même escortée jusqu'aux portes de la ville!!!... pas un cavalier de *la yeomanny*, de cette garde nationale à cheval de Lyon; ne lui servit d'escorte, soit d'honneur soit de sûreté !!!... Ce fut ce même 13e qui avait refusé son bras, qui, indigné de cette conduite, fournit une escorte de quelques hommes, commandés par un lieutenant nommé *Marchebout; un seul* garde à cheval se joignit à cette petite troupe.... On m'a assuré à cette époque que l'empereur avait donné la croix de la légion d'honneur à ce jeune homme, mais je n'en ai pas eu la confirmation...

Tandis que le malheureux prince fuyait devant l'empereur, M. le maréchal Macdonald s'en était allé sur le pont de la Guillotière, et là, avec deux bataillons d'infanterie, après avoir fait barricader le pont, il se mit en devoir de disputer le passage à l'empereur... mais à peine les soldats eurent-ils aperçu les pelisses rouges du 4e régiment de hussards, qu'ils jetèrent les shakos en l'air, aux cris répétés de Vive l'empereur !!!...

J'avoue que j'aurais voulu voir la physionomie du maréchal, à ces cris d'amour parmi lesquels il était aussi étranger que son nom aux soldats français, lorsque, quelques minutes après, l'empereur lui-même traversa à cheval le pont de la Guillotière... le maréchal s'approcha de lui, et ils causèrent pendant sept à huit minutes... Napoléon lui dit ensuite un adieu amical, et le maré-

chal prit à l'heure même la route de Paris..... L'empereur entra alors dans Lyon sans aucun obstacle, et fut descendre à l'archevêché.

On sait ce qu'il dit à la garde nationale à cheval de Lyon.... Comme elle était allée s'offrir à lui, il lui dit avec une sécheresse qui indiquait un mécontentement profond :

— Les institutions *primitives* [1] de la garde nationale ne permettent pas de garde nationale à cheval... et puis vous en avez mal agi envers le comte d'Artois... il était malheureux... vous l'avez abandonné !... je ne veux pas de vos services !...

Mais ce n'était pas ainsi qu'il parlait à sa bonne ville de Lyon ! l'adresse qu'il fit aux Lyonnais en les quittant, adresse faite *entièrement*, presque entièrement écrite par lui, mérite d'être mise entièrement aussi dans un livre destiné à le faire connaître. C'est la tournure ossianique de son esprit, c'est une pièce qui le fait juger, enfin.

« Lyonnais ! au moment de quitter votre ville » pour me rendre dans ma capitale, j'éprouve le » besoin de vous faire connaître les sentimens » que vous m'avez inspirés. Vous avez toujours » été au premier rang dans mes affections. Sur

[1] Une chose bien remarquable du caractère de Napoléon, c'est qu'il était *très-routinier*... C'est une remarque que tous ceux qui ont comme moi été à portée de l'étudier ont pu faire.

» le trône et dans l'exil, vous m'avez toujours
» montré les mêmes sentimens. Le caractère
» élevé qui vous distingue vous mérité toute mon
» estime. Dans des momens plus tranquilles, je
» reviendrai m'occuper de vos manufactures et
» de votre ville.

» Lyonnais !... je vous aime !... »

Il y a dans cette phrase si simple, jetée à la fin de ce discours, parfaitement simple aussi, toute une révélation rêveuse et mélancolique, en même temps qu'elle annonce avec concision un pacte d'affection du souverain aux peuples. Aussi les Lyonnais furent-ils en délire le jour où cette proclamation leur fut donnée !...

Je n'ai jamais compris, je l'avoue, ce qu'avait voulu faire le ministère de M. de Blacas, lorsque, le 10 ou le 11 mars, un officier des gardes-du-corps parut au balcon des Tuileries, et annonça officiellement que le duc d'Orléans avait complétement défait l'empereur dans les environs de Bourgoin !... Je pourrais m'égayer ici, et rapporter les discours pleins de jactance que quelques personnes de la cause royale vinrent me tenir, après la publication de ce bulletin verbal !... Mais les événemens sont trop sérieux et trop graves... Hélas ! l'enchantement ne fut d'ailleurs que trop court ! Dès le jour suivant Monsieur expédia des courriers qui donnèrent la nouvelle de l'état des choses !...

Le roi Louis XVIII avait des talens de gouver-

nement, mais il était au-dessous de la circonstance, et bien certainement sans les puissances alliées, il perdait son trône, pour ne le ravoir jamais. Son entêtement à vouloir garder M. de Blacas, hobereau changé en premier gentilhomme du royaume, gentilhomme fort ordinaire qui aurait dû savoir là où l'avait admis une faveur inespérée; qu'on disait à la cour *poli comme un grand seigneur*, et qui était insolent ou impertinent comme un parvenu. L'ineptie de cet homme, qui vraiment passait toute croyance [1], fut imposée à la France comme un fléau, méprisé de tous les souverains alliés, qui ne voyaient en lui qu'une méchante parodie d'un ministre favori, un sot assez sot pour n'avoir aucune connaissance de l'esprit public au 20 mars, et avoir conduit la monarchie au bord d'un abîme, parce que ses créatures lui donnaient de l'encens par le nez, et des louanges qui tournaient sa pauvre tête, que c'était une pitié... Si Louis XVIII avait pu savoir tout ce qu'en disaient les puissances alliées !... Ce n'était qu'en levant les épaules de pitié...

Mais sans chercher une opinion dans des pensées si lointaines, je n'ai qu'à regarder autour de moi à l'époque du 20 mars 1815. Je vois dans l'année qui a précédé un système odieux de

[1] M. de Blacas était fort savant, mais qu'importe qu'il sût l'histoire du Bas-Empire, s'il ignorait celle de la veille, dans sa patrie.

mensonge et de déception, sans respect pour une auguste infortune, qu'il disait chérir ; il ne laissa arriver la vérité au roi que lorsque Napoléon entrait à Fontainebleau... Bien plus, aucune mesure n'avait été prise pour assurer la fuite de la famille royale, et depuis le 15 mars on connaissait la marche rapide de l'empereur. Était-ce du vertige, de la trahison?... en vérité on ne sait quel nom donner à une pareille conduite...

Il me faut parler ici d'une scène dont le souvenir demeurera éternellement dans la pensée de ceux qui en furent témoins... C'est la séance du 19 ou du 18 mars à la chambre des députés... Le roi fit un discours ; il était bien sans doute, mais rien ne fit effet, comme l'élan de Monsieur, comte d'Artois :

— Sire, s'écria-t-il, permettez que j'unisse ma voix et celle de votre famille à la vôtre... oui ! sire, C'EST AU NOM DE L'HONNEUR, QUE NOUS JURONS FIDÉLITÉ A VOTRE MAJESTÉ ET A LA CHARTE CONSTITUTIONNELLE QUI ASSURE LE BONHEUR DES FRANÇAIS !

— Le duc de Berry, le duc d'Orléans, le prince de Condé, s'écrient :

— NOUS LE JURONS !

Il est difficile, si l'on n'a pas été témoin de cette scène remarquable, d'en avoir une juste idée. Ce serment solennel que prêtent au milieu de la tempête le souverain et son héritier avait un caractère auguste qui pénétrait en rassurant.

J'avoue que j'en reçus une profonde impression. On avait parlé de défendre Paris avec un corps d'armée commandé par M. le duc de Berry ; mais c'était une pensée folle, comme il y en avait par milliers, depuis qu'on savait le danger... Si on avait pu rire, on aurait bien ri en effet de quelques hommes qui entouraient Louis XVIII. Le plus bouffon était M. Dandre, le préfet de police... celui-là était d'une étoffe à part. Lorsqu'il sut, à n'en pas douter, ce qu'il fit au reste très long-temps, que Bonaparte était débarqué en France, il ne fit autre chose que de répéter :

— Comment ! il a osé venir ici ! mais c'est trop heureux ; on le fusillera !

Et il se frottait les mains !...

Si le temps et la place ne manquaient pas, on pourrait raconter de drôles de choses de cette cour malheureuse... Elle avait reçu un stygmate qui l'empêchait de changer. Elle était en 1815 ce qu'elle était en 1791... dans un vertige, un aveuglement complet... M. de Blacas aussi ne voulait-il pas démontrer au roi que c'était pour son plus grand avantage que Bonaparte était débarqué !... Aussi Louis XVIII disait-il à une personne de ma famille avec laquelle il était fort en confiance :

— Ce pauvre Blacas me rappelle Olivarès annonçant à Philippe IV la perte du Portugal, quand il me parle du *bonheur* qu'il me fait trouver dans l'arrivée de *Buonaparte* !...

Ce fut le 19 mars à minuit un quart que Louis XVIII sortit du château des Tuileries, qu'il avait revu après un exil de vingt-trois ans!... Aujourd'hui il devait plus souffrir peut-être en recommençant cette vie toute d'infortune. Car le courage s'épuise par la douleur... Et puis Louis XVIII comprenait bien toute l'étendue du mal que pouvait amener son départ... funeste résultat de cet esprit d'émigration de 1791 ! de cet esprit de cour qui avait produit des malheurs si profonds, et que pourtant on voulait revoir encore!... L'escalier, les cours, toutes les avenues du château étaient remplies d'une foule immense qui était consternée et silencieuse. Au moment où la voiture attelée de huit chevaux s'approcha du vestibule, il y eut un mouvement presque spontané qui fit porter la vue au haut de l'escalier du château. Le roi descendait lentement, car ses infirmités lui étaient encore plus pénibles à supporter dans cette heure d'angoisse !... Ce départ d'un prince infirme, au milieu de la nuit... quittant sa capitale en fugitif, et portant néanmoins un cœur élevé et une âme capable de grandes choses !...

Le lendemain, 20 mars, vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées, que ce même château revoyait une scène bien différente, le retour de l'empereur!... Il était arrivé la veille à Fontainebleau avec ses braves grenadiers ; en apprenant le départ des Bourbons, il comprit qu'il ne fallait

pas *un interrègne*, et il accourut aussitôt. Il aurait voulu arriver sans retard, mais la foule qui était sur la route l'arrêtait à chaque pas, et ce ne fut qu'à 9 heures du soir qu'il entra dans Paris.

Quelles durent être ses émotions en passant sous l'arc de triomphe des Tuileries!... en s'y voyant porté sur le pavois par cette armée toujours fidèle qui le conduit, à travers les ombres de la nuit, vers cette demeure royale, long-temps la sienne, et qui pourtant n'était veuve que depuis quelques heures du descendant de cent rois, qui tous y avaient porté la couronne!... En le voyant, le peuple sentait de la joie, mais la joie de Paris n'était plus celle des provinces... ce n'était plus cet enthousiasme délirant, cette frénésie, ce culte des Dauphinois, des Lyonnais et des Bourguignons... Il le sentit, et cette conviction fut peut-être ce qui le détermina à recourir au parti révolutionnaire.

.... Napoléon ne se trouvait plus dans la même position que l'année précédente. L'Italie était encore à lui, au moins en partie... mais depuis cette époque, elle avait bien changé; le vice-roi avait été obligé de fuir, pour éviter l'assassinat; il était à Vienne presque prisonnier. Ceci mérite d'être expliqué plus en détail, d'autant que c'est fort peu connu.

On doit se rappeler que dans l'un des volumes précédens, j'ai parlé du général Pino, qui s'était

trouvé à Bologne à un passage du duc d'Otrante, et j'ai dit que *là* il avait offert à M. le général La Vauguyon d'introduire le roi de Naples dans Mantoue, où était toute l'armée italienne. Il paraît, d'après les nouveaux documens qui me sont parvenus, que le vice-roi fut informé de la conduite du général Pino, il était commandant supérieur de la garde royale italienne, on le rappela à Milan, et le général Lecchi, commandant en second, eut le pouvoir par intérim.

Rentré à Milan, tandis que le prince Eugène était à Mantoue, le général Pino fit partie d'une société secrète dont le but était de rendre l'Italie une nation, et d'éconduire à la fois les Français et les Autrichiens.

Aussitôt que l'abdication de l'empereur fut connue, le sénat fut convoqué pour délibérer. On devait présumer que le prince Eugène serait choisi, car il était aimé, mais ce n'était pas la volonté de la société secrète, qui avait, en outre de cette volonté, des vengeances à exercer!... Il y parut bientôt. Des ouvriers en révolte entourèrent la salle où le sénat délibérait, et forcèrent les sénateurs à se dissoudre et à prendre la fuite.

La cause apparente de cette émeute, était un impôt sur les céréales... L'émeute prit une couleur alarmante; on abattit tous les emblèmes du gouvernement impérial, et la fureur populaire se dirigea principalement sur un Piémontais nommé

*Prissa*[1], ministre des finances... Le malheureux se voyant poursuivi, entendant son nom prononcé avec des cris de mort par une multitude en fureur, se cacha dans les combles de son hôtel; la populace l'y découvrit. On le saisit, on l'attacha par les pieds, et on le traîna ainsi dans les rues de Milan jusqu'à ce que la dernière goutte de son sang eût teint le pavé, jusqu'à ce que le dernier lambeau de sa chair eût été lancé par la folie furieuse de cette troupe de meurtriers.

Le général Pino était l'ennemi de Prissa, tous deux étaient Piémontais! Il fallait que la haine fût bien active chez cet homme, car il se tint constamment à la tête de l'émeute, en grande tenue, avec son état-major, et ne voulant pas que la victime poussât un soupir d'agonie sans qu'il l'entendît.

Bientôt l'armée se mutina... on prit des prétextes, et de violens murmures s'élevèrent contre le vice-roi. Il était à Mantoue avec la vice-reine et ses enfans, et la garde royale... La garde était fidèle et ne partageait pas le mauvais esprit de l'armée. Il s'était formé un gouvernement provisoire (c'était la mode), et le général Pino en faisait partie. Dès lors on devait tout craindre; cet homme était un misérable.

Un jour le commandant en second de le garde

[1] Ou Prisca. Je ne puis maintenant me rappeler bien le nom; mais c'est l'un ou l'autre.

royale italienne reçoit l'ordre, à Mantoue, de la diriger sur Milan, c'était le général Lecchi. Il était absent. L'ordre fut ouvert par un de mes parens, le colonel Peraldi, un cousin de ma mère, en sa qualité du plus ancien colonel de la garde... Effrayé de cette mesure, il la communiqua au vice-roi. Le prince Eugène frémit !...

— C'est un assassinat qu'ils veulent encore commettre! dit le noble jeune homme.

— Monseigneur, dit le colonel Peraldi, vous ne devez rien craindre au milieu de votre garde ; elle mourra plutôt que de laisser approcher de vous...

Le prince Eugène prit la main du colonel et la lui serra. Il était vivement ému... mais il jugea que sa position était critique. Le maréchal de Bellegarde, informé de ce qui se passait et de ce que le prince avait à craindre, facilita sa sortie de Mantoue dès la nuit suivante. La vice-reine, qui n'était pas encore relevée de sa dernière couche, le suivit avec ses enfans, et le colonel Peraldi escorta la noble et malheureuse famille.

## CHAPITRE XV.

Différence d'enthousiasme. — Surprise de Paris. — Coup d'œil historique sur le château des Tuileries. — La faction Fouché ne travaillait-elle pas alors pour le duc d'Orléans? — Doutes à ce sujet. — A qui sont dues les fautes de 1814 et 1815. — Sinistres pressentimens. — Le roi de Rome. — Les maréchaux de France en 1815. — *La cage de fer.* — Catastrophe! — Revers... revers... trahison... Waterloo! — Ce que fut l'empereur Napoléon pour la France, de 1795 à 1814.

Napoléon, en arrivant à Paris, trouva une différence bien grande avec l'enthousiasme délirant de Lyon et du Dauphiné. Lyon fut encore plus dans cette fougue de manifestation de sentimens que ne le fut jamais Grenoble; les femmes se mettaient à genoux sur le passage de l'empereur, et puis tâchaient de toucher ses habits!...

Paris fut surpris. Paris n'est pas une ville comme une autre; c'est une foule qui ne sait jamais se diriger par elle-même. Elle a une sorte de délire au service de tous les exploitans. Je suis fâchée de le dire, mais je le prouverai en-

core plus d'une fois dans mon *Histoire de la restauration.*

Il était neuf heures du soir lorsque Napoléon rentra dans le château des Tuileries; château royal déserté par ses maîtres, puis le séjour d'une horde sanguinaire !... Abandonné plus tard et solitaire, il devint l'asile des oiseaux de nuit et de traditions populaires [1], de légendes sinistres et de versions effrayantes... Lorsque ensuite l'empire lui rendit son éclat, il redevint encore château royal et demeure souveraine; les fêtes s'y succédaient, et l'éclat de Napoléon les rendait immortelles comme sa gloire... Paris n'en perdra jamais le souvenir... Lorsque Napoléon fugitif retrouva la France au retour de Russie, il reposa encore sa tête sous les voûtes royales du château des Tuileries; mais ce n'était plus que comme voyageur qu'il y recevait l'hospitalité... Alors, Louis XVIII revint aussi de l'exil, et vint redemander au berceau paternel un abri après tant d'orages !... Il trouva que ses chambres royales étaient plus resplendissantes que jamais !... Il entra dans l'appartement qui devait être le sien... Il y porta sa table de travail, tandis qu'aucun souvenir étranger n'aurait dû se mêler à ce retour dans la maison de ses pères. Le lit de Bonaparte

[1] Les habitans de la rue de l'Orangerie prétendaient qu'on voyait des lumières se promener dans la chambre du roi et de la reine Marie-Antoinette.

était fait; il s'y fallait coucher, et ne pas oublier, comme l'a dit un homme d'un haut talent, que ce lit était fait avec des lauriers, et que les draps étaient des drapeaux. Mais il l'oublia, ou du moins ceux qui l'entouraient; il dut quitter de nouveau cette demeure qui semblait repousser tous ceux qui venaient essayer de dormir sous son toit royal, la couronne en tête!... Il fut contraint à fuir devant cet homme, que déjà ils appelaient *usurpateur*, et qui n'était qu'un conquérant victorieux.

Mais les impressions sont involontaires; le peuple de Paris fut assez entraîné à l'aspect de Napoléon, quoique cependant l'aspect de Paris fut morne et triste le 20 mars au soir. Les spectacles furent fermés; et lorsque l'empereur arriva aux portes des Tuileries, il trouva une immense foule; mais l'absence de beaucoup de visages qu'il cherchait fut remarquée par lui avec d'autant plus d'amertume, que l'enthousiasme des provinces l'avait préparé au délire de Paris, et il était si silencieux!

C'est que Paris était travaillé sourdement par la faction dont Fouché était le chef. J'ai rapporté le fait, très-étrange, de cinquante à soixante lettres arrivées à Grenoble le 5 mars au matin, au timbre de Paris, et l'empereur ayant déclaré qu'il n'en avait aucune connaissance... Qui était-ce donc?... On a prétendu que le duc d'Otrante travaillait pour le duc d'Orléans à son nom! Est-ce

vrai? je le croirais assez... mais il n'importe. Le séjour de Murat, qui vint jusqu'à vingt lieues de Paris, me ferait également venir d'étranges soupçons! Le duc d'Otrante était fort bien avec la reine de Naples... Elle est intrigante, et la France fut toujours son point de mire et d'espérance; elle avait alors tout perdu!... Enfin il y a bien des observations à faire à cet égard...

Quoi qu'il en soit, l'état de Paris n'a pas été naturel un seul jour... Dans mon *Histoire de la restauration*, je ferai connaître, parce que je le puis, les différens véhicules employés pour mettre l'esprit du peuple aux prises avec ses intérêts. Cette époque est bien intéressante et jettera une longue trace lumineuse sur l'obscurité dont plusieurs années du règne de Charles X sont enveloppées. Car, chose étrange! monsieur et madame la duchesse d'Angoulême étaient contre M. de Blacas, le vrai fléau de la France, aussi terrible pour elle, quoiqu'il fût sous la figure d'un homme bien né et de qualité, que s'il eût été le chef du tribunal révolutionnaire, ayant les bras nus et sanglans, et ne sachant pas même signer son nom... M. de Blacas a perdu la France, parce que le mal qui fut fait en 1814 et 1815, fut ensuite irremédiable; c'est à sa lâcheté que la France doit son humiliation, l'abandon qu'elle fit alors de ses places fortes, et tout ce qu'elle perdit, même sa gloire... Eh bien, Monsieur était d'une

faction opposée, et pourtant il fit tout autant de mal...

Il semblait qu'un esprit de vertige fût attaché à ces murailles royales... Napoléon fut soumis à son influence, lorsque, le 20 mars il repassa le seuil du palais des Tuileries !!! ce 20 mars qui, pour lui, avait été dans le même lieu le dernier sourire de la fortune, à la naissance du roi de Rome !... Il voulut consacrer cette époque par un retour miraculeux. Il revint en effet, mais comment, avec quelles pensées !... quelles résolutions fermentaient dans cette vaste tête aux conceptions gigantesques, maintenant maîtrisées par la destinée ?... Il comprit à l'instant, l'infortuné, que le sort avait tourné ses chances !... Car cet enfant, qui, ainsi qu'un nouveau Messie, avait apporté la paix et l'espérance dans cette immense capitale, dont la joie se manifesta par un seul cri qui ébranla le trône, dont cette même joie paraissait être le soutien !... cet enfant n'était plus en son pouvoir !...

Oh ! qui pourra dire quelles furent les pensées qui assaillirent la grande âme de Napoléon, lorsqu'il posa sa main puissante sur la rampe de marbre de cet escalier que tant de rois, il y avait peu de mois encore montaient et descendaient comme de *simples courtisans !*... Sans doute cet homme des siècles, qui alors était leur maître, songeait qu'il allait encore les voir se courber devant lui, dans cette même route que le peuple lui faisait par-

courir en triomphateur, élevé sur le pavois !... Son tort fut d'avoir oublié, le même jour du 20 mars, que le peuple *seul* l'avait APPORTÉ dans ses bras aux Tuileries! Que faisaient les maréchaux, pendant ce temps? l'un disait à Louis XVIII : *Sire, je vous l'amènerai comme une bête féroce... dans une cage de fer* [1] !... l'autre [2] faisait une proclamation, dans laquelle il disait que BUONAPARTE était un *scélérat*... d'autres, enfin, l'abandonnaient lâchement, tandis que l'un [3] de ceux qui devaient lui faire un rempart de leur corps, faisaient un arrangement pour conserver leur dotation dans le pays ennemi...

Oh! ces trahisons-là furent infâmes!

C'est donc ainsi, dépouillé de tout l'éclat qu'il recevait de cette auréole militaire formée par ces hommes, braves sans doute par eux mêmes, mais illustrés par lui *seul*, que Napoléon rentra le 20 mars dans le château des Tuileries, tandis que le feu allumé la veille pour Louis XVIII brûlait encore dans le principal foyer! Napoléon ne comprit pas cette position. Elle était neuve pour lui. Il fallait donc se remettre à employer des instrumens tout neufs... Il les crut moins souples, et regretta *ses hommes*, comme lui-même les appelait. Mais ces hommes n'étaient plus *les siens*, ils

1 Le maréchal N.
2 Le maréchal S.
3 Le maréchal M.

étaient *eux-mêmes*... et cette pensée, ai-je dit, le perdit. Il se fia à des planches mal jointes ensemble pour passer au-dessus d'un abîme sans fond! il y devait périr!...

Le 20 mars est l'époque la plus importante peut-être de la vie de Napoléon ; c'était une régénération, et pour lui et la France, ce fut un jour de mort pour tous deux.

Aussi je regarde le 20 mars 1815 comme le complément de la grande existence militaire et politique de l'empereur Napoléon. C'est au 20 mars qu'il faut s'arrêter ; c'est à cette journée, dernier appui que lui prêta le sort, qu'il faut demeurer, car pour lui maintenant il n'est plus de GRANDE JOURNÉE. Waterloo fut la tombe de ce qui avait échappé au sabre des Cosaques et au canon des Russes et des Autrichiens ; là fut s'engloutir notre honneur national, qui fut souillé par d'infâmes trahisons!... notre fortune, toujours rieuse des dangers, toujours supérieure à ce qui la combattait, notre gloire enfin, notre gloire, vierge adorable dont la pureté toujours sacrée avait échappé elle aussi a tous les revers!... Mais Waterloo vint sur nous comme une étincelle suscitée par l'enfer et détruisit tout!... tout jusqu'à l'espérance!... Oh! Waterloo! Waterloo!...

Non, je ne parlerai pas de cette horrible journée! je ne dirai pas ce QUE JE SAIS! Je ne proclamerai pas la honte d'un nom français! je ne dirai pas que la bataille pouvait être gagnée et qu'elle

ne le fut pas !... Le silence est un devoir dans une telle circonstance.

Le 20 mars est donc le jour où dans ces Mémoires je quitte Napoléon ; je l'ai pris presque au berceau, je l'ai conduit dans sa jeunesse, à l'âge mûr ; toujours enfin je l'ai conduit comme par la main, au travers de ce monde qu'il éblouissait par ses merveilles, jusqu'à ce jour du 20 mars, où, plus étonnant que jamais, il rentra *seul* à la tête de quelques braves dans le palais conquis par son épée, dont il n'était sorti que devant l'*Europe entière* armée contre lui !... Le 21 mars n'est plus la suite de cette lumière radieuse qui lui montrait sa route, comme l'étoile envoyée de Dieu se montrait pour guider les rois mages !... Le 21 mars commence une série de jours étrangers à Napoléon [1]. Demeurons sur le souvenir de tant de grandes actions, d'œuvres si lumineuses ! Aujourd'hui encore on peut s'incliner devant une destinée à nulle autre semblable... Je le fais dans un sentiment profondément religieux !.. Napoléon fut pour la France, depuis 1795 jusqu'en 1814, une providence tutélaire, une gloire qui resplen-

1 Je vais publier une Histoire de la restauration, qui commencera en 1814. Ces Mémoires, déjà fort volumineux, ne pouvaient contenir tous les autres documens, et puis je regarde la carrière *illustre* de Napoléon comme *remplie* au 20 mars !!!

dira par delà les siècles!!!... Sous les plafonds dorés, sous les toits de chaume, cette vérité sera toujours proclamée et reconnue, et je suis heureuse que mon nom soit attachée à cette collection d'événemens de son époque destinée à en perpétuer le souvenir.

FIN DES MÉMOIRES.

# TABLE

## DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

Pages.

CHAPITRE Ier. — Le sénat. — M. Bulos. — L'abbé Grégoire. — M. de Tracy. — La trahison. — La messe des morts de l'abbé Grégoire. — L'Abbaye-aux-Bois. — Les évêques de Tournay et de *Gand*. — *L'Idéologue*. — Napoléon faisant des canonniers d'une troupe de séminaristes. — Le duc de Dalberg et la cocarde blanche. — M. de Bétisy. — M. de Morfontaine. — M. Tourton. — Encore la cocarde blanche. — Le boulevard. — *Vive le roi!* — Toujours M. de Talleyrand. — L'empereur de Russie. — L'abbé Louis. — L'archevêque de Malines. — *Jupiter-Scapin*. — M. de Pradt, surnommé *Gilles-Arlequin*. — M. de Nesselrode. — M. de Larochefaucauld. — Le duc de Doudeauville. — L'honnête homme! — Les maréchaux et l'armée. — Encore l'empereur Alexandre et *toujours* M. de Talleyrand. — Marie-Louise et son père. — La salle du conseil. — C'est le bazar où nous sommes vendus. — L'archevêque de Malines fait un rêve (voir la brochure qu'il a écrite, et où il dit qu'il a sauvé la France!!). . . . . 1

CHAPITRE II. — Adhésion du corps-législatif à l'acte de déchéance. — Mailhe le conventionnel. — Quelle classe d'hommes accueillit les Bourbons. — Napoléon et ses maréchaux à Fontainebleau. — Conspiration. — Nouveau Romulus montant au ciel. — Un cœur de coton. — Quels étaient les conspirateurs. — SIGNATURE!!! — Propositions faites aux puissances. — Par qui présentées. — Berthier. — Prétextes mal déguisés. — Départ. — IL NE REVINT PAS! — Le duc de Raguse à Essone. — La ressemblance. — La députation. — Sorte de mystification. — Entretiens sur le suicide. — Précautions. — Acide prussique. — Volonté de Dieu. . . . . 16

CHAPITRE III. — Douleurs que me cause l'abdication de l'empereur. — Impudence du duc de Raguse. — Affliction de l'empereur. — La ferme du Grand-Montreuil. — Proclamation du conseil-général de la Seine. — L'*Ogre*. — M. Chabrol de Volvic. — Ce qu'il aurait fait en 1830. — Vers allégoriques. — *De Bonaparte, des Bourbons,* etc., brochure de M. de Chateaubriand. — Injustice et vérité. — Les trente-deux Capets. — Allocution. — *La Gazette de France* et les sermons de Massillon. — Repos de l'âme. — Proclamation du général Lucotte. — LES BRAVES NE DÉSERTENT JAMAIS. — Lettre du maréchal Ney *au roi provisoire*. — Journée du 4 avril à Fontainebleau. — Ney et Lefebvre. — La garde toujours fidèle. — Ce que pouvait encore faire l'empereur après sa déchéance. — Sénatus-consulte depuis 1805. — 2,173,000 hommes. — Carnot. — Anecdote. — Le brevet de lieutenant-général. . . . . 32

CHAPITRE IV. — Visite que me fait M. de Czernicheff. — Préventions de l'empereur Alexandre contre plu-

sieurs hommes de l'empire. — Les douze plats du déjeûner. — Gloutonnerie. — Les draps de lit. — Bainfaisant émétique administré. — Ingénieurs russes visitant l'Elysée. — M. Millin. — *Pourquoi n'est-il pas impérialiste?* — Préventions mal fondées. — Adresses présentées par M. Fontanes. — Signatures. — *Soumission* du général Nansouty. — Le général Letort. — *Les marionnettes* de soldats. — Le soufflet. — M. de Massa. — Lettres à M. de Talleyrand. — Cérémonie expiatoire. — L'empereur de Russie et le roi de Prusse y assistent. — Le *Te Deum*. — Madame Grécoff. — Présentation. — Les bagues. — L'espèce de chapeau-bonnet, ou mieux l'*escoffion*. — Les bas de filoselle et les souliers de peau. — Blanc et rouge. — Platow père. — NE MANGEZ PAS MA FILLE. — *Quels est le sauvage*? — M. de Volinski. — Ce que pense de moi Platow. — Le consistoire protestant. — Inconséquences. — Le comte P.... de S.... — Les 1600 gardes. — Son père n'a ni couverture ni bois! — Le manteau rouge. — Brevet de pension et avance accordés par l'empereur Napoléon. — Ingratitude!... . . . . 59

CHAPITRE V. — Dispersion de la famille impériale. — Judas et saint Pierre. — Réception faite à l'empereur d'Autriche. — Acte d'abdication. — Adhésion de Berthier. — Conseils que me donne M. Czernicheff. — Je reçois la visite de l'empereur Alexandre. — Surdité, prétexte de galanterie. — Sentimens de l'empereur de Russie à la vue d'un buste de Napoléon. — M. de Rovigo. — Vingt audiences demandées. — Refus. — M. de Bassano. — Préventions injustes. — Portrait de Junot. — Idée qu'Alexandre s'était formée de mon caractère. — Le sang royal des Comnène. — *Le vainqueur*. — Impression sou-

daine. — Projet d'entrevue entre Alexandre et Napoléon. — Regard foudroyant. — M. de Rovigo plaide le faux pour savoir le vrai. — Seconde visite de l'empereur Alexandre. — Le protecteur. — Un officier d'état-major du prince royal de Suède distribue les logemens dans mon hôtel. — Lettre. — Désaveu. — Projets secrets de Bernadotte. . . . . 90

Chapitre VI. — Anecdote sur l'arrivée du comte d'Artois à Paris. — Les haridelles. — Voltigeurs de Louis XIV. — Les langues de chat. — Le menuet d'*Exaudet*. — Le marquis de Carabas. — Les bas chinés. — La déroute imprévue. — Extrait d'une lettre de M. Dessoles, sur la défense de Vincennes par le général Daumesnil. — Munitions de bouche. — La lunette d'approche. — Conditions proposées pour la reddition de la place. — Le projet est sur le point d'échouer. — Pourquoi. — Nombreuses visites de M. de Metternich. — L'impératrice et le roi de Rome à Trianon. — Lord Wellington. — Lord Cathcart. — Le général Côle. — Miniatures qui disparaissent de mon boudoir. — Miss Elisa Bathurst, fille du ministre de la guerre. — Le prince-monstre. — Je ne puis promettre de ne pas rire. — Le prince Wentzel de Lichteinstein et son frère me sont présentés. — Je ne crains pas la séduction. . . . 136

Chapitre VII. — Je reçois une lettre de Fontainebleau. — Extraits des journaux du temps. — M. Corvisart. — Visite à la Malmaison. — Affliction de Joséphine. — Question. — Ce que je pense de Marie-Louise. — Projets de Joséphine. — Future duchesse de Navarre. — Les serres de la Malmaison. — Les tangérines. — Agitation. — Lettre. — Perfidie. — Bons sentimens de Joséphine. — Prochain départ

de l'empereur pour l'île d'Elbe. — Fêtes données à l'empereur de Russie par le maréchal Ney. — Proclamation d'Augereau. — Stupidité. — Encore un extrait de lettre de Fontainebleau selon *la Quotidienne et la Gazette*, etc. — Ceux qui sont restés auprès de l'empereur. — Méphistophélès-Talleyrand, Vitrolles et compagnie. . . . . 157

CHAPITRE VIII. — Départ de l'empereur. — Commissaires qui l'accompagnent. — Tentative d'enlèvement. — Dévouement d'un colonel en retraite. — Le général Bertrand. — Ce que pouvait encore l'empereur. — Indignation. — Arrivée du duc de Berry. — Biographie de Louis XVIII. — Ce qu'on pensait alors du comte d'Artois. — Madame de Lawestine. — Séduction. — Les descendans de Henri IV, de Saint-Louis et de François Ier. — Supériorité du caractère de Louis XVIII. — Audiences particulières. — Mot de M. de Fleury. — Fonctions qui convenaient à M. Decazes. — Excès de joie qui manque de devenir funeste. — Appartement de madame de Balby, au Luxembourg. — *Hartwell* et *Thorngrove*. — L'ambassadeur guitariste. — Grandeur de caractère de Lucien Bonaparte. — Poëme de *Charlemagne*. — Silence des journaux sur les séances de la classe des Belles-Lettres. — Nouvelle visite de l'empereur de Russie. — Surprise. — Souvenir. — Questions. — Scènes de la vie de Junot et du général Bonaparte. — Fragment de lettre communiqué. — Le protecteur de mes enfans. — Conversation sur Bernadotte. — Bonne nouvelle. — Investiture de la terre d'Acken. — Par qui apportée. — Et à quelles conditions. — *Mes enfans* PRUSSIENS!! — On attache un grand prix à mon abjuration. — Renégats et Prussiens!! — Fureur. — *Aimes-tu les Co-*

*saques, Alfred? — A bas les Cosaques! à bas les Prussiens!* . . . . . 177

Chapitre IX. — Le duc de Berry dans les environs de Bayeux. — *Restes d'une vieille habitude.* — Honteuse conduite d'un régiment. — Réception de Louis XVIII à Londres. — Les rubans blancs et les lauriers. — Goût des Anglais pour les oripeaux. — *God save the King!* — Louis XVIII et la duchesse d'Angoulême chez la reine d'Angleterre. — Ordre de la Jarretière. — Louis XVIII reçu chevalier. — Députations anglaises et françaises. — *Il fallait que les Anglais fussent dans un grand péril...* — Madame de Staël à Londres. — Mauvaise comédie allégorique, jouée dans les rues de Richemont. — Inquiétude du cardinal Maury. — Visite mystérieuse. — *Diable! Diable!* — Le cardinal Maury défend *sa peau.* — Scène burlesque dans la chapelle de l'archevêché. — Disparition précédée d'une gambade. — Le cardinal Maury se décide à partir pour l'Italie . . . . . 212

Chapitre X. — Joies de Paris. — Conversation de l'empereur avec le maître de poste de Montélimart. — Têtes chaudes avignonaises. — Fonctionnaires publics. — Soldats fidèles. — Poste de Donzène. — Fureur de la populace d'Orgon. — L'empereur arrive à Avignon. — Précautions. — Dévouement d'un officier. — Ordre. — Harangue. — Proposition d'assassinat ou d'empoisonnement. — Vincent, boucher d'Avignon, et l'un des assassins de la Glacière. — Récriminations. — L'héroïne, servante d'auberge. — La princesse Pauline. — M. de Montbreton. — Déguisement. — *O Napoléon! qu'avez-vous fait?* — L'empereur au milieu de 500 paysans. — Jacques

Dumont. — Souvenir d'Égypte. — Deux cents messagers pour porter une lettre. — Départ pour Porto-Ferrajo . . . . . 232

Chapitre XI. — Anglomanie. — Le trait de plume. — Fête que le prince de Schwartzenberg donne à Saint-Cloud. — La Comédie-Française. — La Polonaise. — Allusions tirées d'*OEdipe*. — MM. de Maubreuil et de Talleyrand, et vol des diamans de la reine de Westphalie. — Dignité de caractère d'une femme. — Les glaces du duc de Berry. — *O Richard, ô mon roi...* — L'ecclésiastique. — L'aumône impériale. — Embarquement. — Prétendue conspiration. — Le nouvel *ange* exterminateur. — Les *Francs-juges*. — Victimes. — Je fais ma cour. — Présentation. — Audience que m'accorde Louis XVIII. — Curiosité de M. de Rovigo. — Affaire de la Bible de Lisbonne. — Billet inconvenant du marquis de Palmela. — Lord Wellington. — La bête curieuse. — Embarras. — La redingote et les souliers poudreux. — Fêtes à Vienne. — Napoléon. . . . . 253

Chapitre XII. — M. Dumoulin, de Grenoble, à Porto-Ferrajo. — Audience. — *On passe partout.* — Opinion de l'empereur sur le Dauphiné. — M. Fourrier, ancien préfet de Grenoble. — Talens médiocres. — Saint Pierre. — Départ de M. Dumoulin. — Résolution du Congrès. — Débarquement. — Ordres donnés pour Grenoble. — Discrétion. — M. Gavin. — Proclamations. — Charles de Labédoyère. — *La noblesse dauphinoise offre ses services au gouverneur de la province.* — Projets de défense. — Punition que devait subir l'empereur. — Café Tortoni. — Caricatures en action. M. Jacqueminot, aujourd'hui général, principal acteur dans cette scène bouf-

fonne. — Madame de Vaudé, nouvelle Judith, veut couper la tête d'Holopherne. — Conférences. — Souvenirs 4e régiment d'artillerie. — Le duc de Feltre ministre de la guerre. — Terreur du congrès. — Vive l'empereur! — Ordre de marche. — M. Barginet, de Grenoble. — *Général... citoyen... sire...* — L'empereur et le lycéen. — Souvenirs du château de Vizille. — Le second père. — Défection successive des troupes royales. — Le feu est commandé deux fois contre l'empereur. — Par qui. — *Quia viderunt oculi mei* . . . . . 285

Chapitre XIII. — Arrivée de l'empereur à Vizille. — *Mais qu'avez-vous donc là, M. le curé?* — Le ruban blanc. — La Marseillaise et le Chant du départ. — Des troupes approchent. — 7e régiment de ligne. — Labédoyère dans les bras de l'empereur. — Historique du 7e. — L'aigle cachée dans un tambour. — Marche triomphale. — L'aide-de-camp veut toujours faire feu. — Nouvel empêchement. — Le docteur Emery. — A défaut de clefs on enfonce les portes de Grenoble. — Nouvelle sorte d'hommage à déposer aux pied d'un empereur. — Hôtel d'un soldat d'Égypte. — Un chevalier de la Légion-d'Honneur et officier d'ordonnance. — M. Dumoulin en 1830. — M. de Lafayette deux fois fatal à la dynastie impériale et aux destinées de la France. — M. Champollion Figeac. — Projet d'arriver à Paris sans tirer un coup de fusil. — Travail de cabinet. — L'évêque et les curés des quatre paroisses de Grenoble sont présentés. — La cour impériale. — Les joies. — Enthousiasme. — Baiser sur les deux joues. — Drapeau tricolore improvisé. — Langage d'un homme libre de cœur . . . . . 316

CHAPITRE XIV. — M. Lasalcette. — Manque de courage. — Départ de Grenoble. — On approche de Lyon. — Ce que le maréchal Soult dit au roi le 5 mars. — Progrès de l'empereur du 1er au 8 mars. — Sentiment du prétendu *bourreau des familles*. — Le vieux maréchal-ferrant, maire et orateur. — L'écharpe et le tablier de cuir. — Discours quelque peu acerbe. — Accolade. — Rêverie. — Apparence de résistance prochaine. — Maréchal Macdonald. — 13e de dragons. — *Crie avec moi... non, monseigneur... Vive l'empereur!* — Tout est perdu! — La *geomanni*. — Adresse aux Lyonnais. — Nom de l'auteur. — *Le duc d'Orléans défait complétement les troupes de l'empereur à Bourgoin*. — Nullité de M. de Blacas. — Séance de la chambre des députés. — Serment des princes à la Charte contitutionnelle. — M. d'Andre préfet de police. — Le duc de Blacas et Philippe IV. — Départ de Louis XVIII. — Impressions douloureuses. — Arrivée de l'empereur à Paris. — Situation de l'Italie à cette époque. . . . . 336

CHAPITRE XV. — Différence d'enthousiasme. — Surprise de Paris. — Coup d'œil historique sur le château des Tuileries. — La faction Fouché ne travaillait-elle pas alors pour le duc d'Orléans? — Doutes à ce sujet. — A qui sont dues les fautes de 1814 et 1815. — Sinistres pressentimens. — Le roi de Rome. — Les maréchaux de France en 1815. — *La cage de fer*. — Castastrophe! — Revers... trahison... Waterloo... — Ce que fut l'empereur Napoléon pour la France, de 1795 à 1814. . . . . 354

FIN DE LA TABLE.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DC
198
A32A22
1831
t.18

Abrantès, Laure Saint-Martin
(Permon) Junot
Mémoires de Mme la duchesse
d'Abrantès